

Kristen Rivers

*J'irai
danser
sous la
Lune*



Roman feel good

J'irai danser sous la Lune

KRISTEN RIVERS

OceanofPDF.com

Copyright © 2019 Kristen Rivers

Tous droits réservés.

OceanofPDF.com

DÉDICACE

À Carole

OceanofPDF.com

REMERCIEMENTS

Ronfleur, sans ta patience, ce roman n'aurait jamais vu le jour.
Laetitia, merci pour les fous rires, et pour tes oreilles attentives.

Marie-Alex, ma pile électrique, soleil d'hiver, arigato!

Lhattie, merci pour tes encouragements quotidiens, pour ton enthousiasme.

A et L, merci!

Merci aussi à toutes mes lectrices qui se sont prêtées au jeu en me racontant
leurs anecdotes de cuisine.

Et bienvenue à ceux qui me découvrent aujourd'hui!

OceanofPDF.com

1 – TOUT VA BIEN. OU PRESQUE.

Respire, m'ordonné-je.

D'un discret mouvement du poignet, je consulte ma montre. Avec ce roulement, je finis officiellement ma journée de travail à quinze heures trente précises, ce qui me laisse juste le temps de chercher mes enfants à l'école pile au moment où ils sortent. Mais le client avec qui je suis au téléphone n'a pas l'air de cet avis.

– Ce vol ne nous convient plus. On voudrait seulement changer les horaires, sans engager de frais.

Je retiens un soupir. Je travaille en tant que téléopératrice pour une compagnie aérienne du nom d'Air Pagong. Je passe mon temps à écouter des clients souvent mécontents, un casque vissé sur les oreilles. Comme une éponge, j'absorbe leurs remontrances, qu'elles soient justifiées ou non.

Je tapote sur mon clavier afin de vérifier une fois de plus le dossier incriminé.

– Je comprends, monsieur.

Je dois prononcer cette phrase au moins cent fois par jour, si ce n'est plus.

– Je comprends, répété-je. Cela étant, vous avez acheté deux billets non échangeables, non modifiables, non remboursables. Cela signifie que...

– Je sais très bien ce que ça veut dire ! m'interrompt mon interlocuteur, agacé. Mais vous ne pouvez pas le modifier avec votre ordinateur, vous ?

Je vérifie l'heure dans un coin de l'écran, constate que j'ai déjà trois minutes de retard, et me prépare mentalement à définir en toute politesse les mots « échanger », « modifier » et « rembourser » au monsieur récalcitrant. Certains clients sont tellement têtus et convaincus d'avoir raison qu'ils oublient des choses essentielles. Mais avant que j'aie eu le temps d'ouvrir ma bouche pour débiter mes phrases préétablies d'une voix monocorde, l'homme d'un certain âge se manifeste au bout du fil.

– D'accord, madame. Je dirai à mon épouse que nous avons perdu ce voyage.

Je soupire de soulagement, sans songer une seconde au sens des mots que je viens d'entendre, ou aux intonations bouleversées de ce timbre. Était-ce le voyage de leur vie ? Allaient-ils rendre visite à une personne perdue de vue depuis trop longtemps ? Je n'en saurai jamais rien. Tout ce que je vois, c'est que cette conversation est enfin terminée, ce qui va me permettre de chercher mes enfants à l'école. Avec un peu de retard, bien sûr.

Quatre minutes plus tard, je suis dans ma voiture. J'ai réussi à éviter Nadia, qui m'attendait près de la machine à café pour me montrer une photo de son nouveau chien. Ou de son chat, je ne sais plus. Les animaux, c'est mignon, mais là il faut que je file.

À présent, je me retrouve coincée dans les embouteillages, pestant contre le blond d'en face qui n'avance pas, contre la brune qui se remaquille dans la voiture d'à côté, et contre ce feu rouge qui doit être assurément trafiqué.

Puisque je suis coincée dans ce croisement sans possibilité de sortie, je laisse mon regard vagabonder dans les rues strasbourgeoises tandis que je revois ma liste mentale de choses à faire pour la soirée, note au passage que mon pare-brise est sale, et qu'un petit nettoyage de la carrosserie ne serait pas du luxe. Je n'ai plus qu'à trouver un créneau pour m'en occuper. Alors que je suis en train d'ajouter cette nouvelle tâche dans mon planning, un bruit me fait sursauter. Je découvre la présence d'une énorme déjection d'oiseau sur la vitre.

– Raison de plus pour laver la voiture, même la nature est d'accord avec moi.

J'appuie frénétiquement sur un bouton pour dégainer du liquide lave-vitres, comme Danny Boon déballe son spray désinfectant dans le film *Supercondriaque*. J'active les essuie-glaces, mais le résultat est encore pire, donnant naissance à une nébuleuse brunâtre guère ragoûtante, constellée d'étoiles dont je préfère ne pas connaître la matière exacte. Je me tourne

vers la droite, et c'est alors que mon regard paresseux distingue une affiche pour une exposition au musée portant sur la culture Wolof, issue d'Afrique de l'Ouest. C'est exactement le genre de manifestation qui m'aurait bottée, autrefois. Déjà petite, mon vœu le plus cher était de parcourir le monde et découvrir comment vivent les habitants des contrées les plus lointaines. Je dévorais les livres qui parlaient d'ailleurs, visionnais les émissions de voyages et je prenais le temps d'observer l'horizon, rêvant des merveilles qui se cachent au-delà des mers et des montagnes. Je voulais accrocher ma balançoire à Lune et sentir le vent dans mes cheveux aux quatre coins du monde. Voir la beauté partout. Puis, j'ai grandi. Ou plutôt, la vie m'a forcée à grandir d'un seul coup, quand ma mère s'est retrouvée à devoir nous nourrir avec son maigre salaire, ma sœur et moi. J'ai compris que l'ethnologie ne remplirait probablement pas mon frigo et j'ai troqué mon rêve contre des études de tourisme, tout ce qu'il y a de plus terre à terre. Trois ans plus tard, j'ai atterri non pas en Gambie ou aux îles Moluques, mais à douze kilomètres de mon village natal, en Alsace. Il faut croire que ma balançoire lunaire est tombée en panne. Cela fait plus de dix ans que je travaille dans la banlieue sud de Strasbourg, chez Air Pagong. Je ne m'envole pas à l'autre bout du monde pour rencontrer les cultures différentes de la mienne, mais je n'ai pas mon pareil pour guider les clients dans leurs dossiers administratifs. Des clients que je ne verrai jamais, puisque j'officie exclusivement au téléphone, comme la centaine de téléopérateurs que compte notre plate-forme.

Enfin sortie du bouchon, j'emprunte la route qui mène à mon village. Je roule à la vitesse maximale autorisée pour arriver le plus rapidement possible, sans jamais oser la dépasser pour éviter de me prendre une prune. Il ne manquerait plus que ça. Mes yeux vacillent entre l'horloge, la route, et la jauge indiquant la vitesse sans jamais prêter attention au paysage.

Le parking de l'école est pratiquement désert. Et pour cause : ça fait dix minutes que les enfants sont sortis ! Si cet homme ne m'avait pas tenu la jambe au téléphone à cause de son « voyage perdu », j'aurais peut-être évité le bouchon et j'aurais été à l'heure devant les grilles. Je commence à trotter pour gagner du temps. Mais pas trop vite, il ne faudrait quand même pas que je me casse la figure. Avec ma guigne, je serais encore capable de m'esquinter. Et qui s'occuperait de ma tribu si je me retrouvais avec un pied dans le plâtre ? Je vous le donne en mille : moi, et ma jambe

esquintée ! Sur le bref chemin, je croise celle que je surnomme « Monique la vieille sorcière », accompagnée de son petit-fils, Dom.

– C’est maintenant que vous arrivez ?

Si elle sourit, sa voix est teintée de reproches.

– Oui, je suis désolée. Je...

Elle coupe mon excuse d’un geste de la main.

– Il fallait me prévenir, je les aurais cherchés, vos gamins. Ce n’est pas bon pour eux d’attendre seuls devant les grilles. De nos jours, on ne sait jamais ce qui pourrait leur arriver.

Oui, mais si j’avais accepté, elle se serait empressée de raconter à tout le monde, y compris à mes enfants, combien je suis une mauvaise maman. Il faut dire que Monique est à présent grand-mère à temps plein. Elle ne peut pas comprendre les impératifs d’une maman working-girl, et reproche carrément aux femmes de sortir de la sphère familiale pour chercher un emploi, oubliant au passage que sa propre fille travaille à la banque du village.

– Justement, coupé-je. C’est pour ça que je suis pressée.

Disant cela, je lui tourne le dos et me hâte de retrouver mes enfants, qui attendent effectivement devant le portail.

– Je suis désolée. Je... Il y a eu un client un peu lourd.

Anna lève ses billes accusatrices sur moi, tandis que Nicolas évite mon regard. En même temps, ils ne peuvent pas comprendre ce qu’est un « client lourd ». Alors que je vais leur demander comment s’est passée leur journée, mon téléphone sonne. Je fais la grimace en constatant que c’est ma belle-mère.

– Bonjour, Marie. Vous allez bien ?

Je pose ma main sur le haut-parleur pour éviter qu’elle m’entende et enjoins les enfants à me suivre vers la voiture.

– Tu ne les récupères que maintenant ? Il est seize heures quinze !

Punaise ! Belle-maman est dotée d’oreilles transgéniques !

– Je suis désolée, seriné-je pour la troisième fois. En fait, un client récalcitrant ne voulait pas me lâcher. Figurez-vous que...

– Au fait, je t’appelle pour samedi.

Je me tais instantanément. J’ai l’habitude qu’elle me coupe la parole de manière impromptue quand je parle de mon boulot. Je gagne moins que son fils et mon poste est moins distingué. Pour elle, mon travail est sans importance. *Je suis sans importance.*

– Samedi ?

– Oui, samedi. Tu as déjà oublié ?

Comment l’oublier ? Je songe au menu que j’ai élaboré depuis au moins deux semaines et à tout ce qui me reste à nettoyer pour que ma belle-mère daigne trouver l’état de notre maison convenable.

– Bien sûr que non, répliqué-je en balançant les cartables dans le coffre.

Puis, j’ouvre la portière pour inviter les enfants à entrer, tout en écoutant ce que Marie a à me dire. Elle m’interroge sur ce que j’ai prévu comme repas et dénigre chacun de mes choix. Je la laisse déblatérer, faisant appel à toute ma patience.

Elle raccroche quand nous arrivons à la maison et je m’autorise un soupir de soulagement. Je rouspète sur ma fille, parce qu’elle a encore de la boue sur ses chaussures, et qu’à cause d’elle, le vestibule ressemble aux sables mouvants d’un film d’aventures. Et comme je n’ai pas l’étoffe d’un Indiana Jones, je n’ai plus qu’à prendre mon balai pour nettoyer tout ça.

– Désolée, maman, fait-elle de sa voix puissante et pleine de vie qui contraste avec son visage angélique.

Puis, elle déguerpit à l’étage à vitesse supersonique. Du haut de ses huit ans, elle est la plus turbulente de mes deux enfants. Onze mois plus jeune que son frère, c’est elle qui mène la barque. Elle qui commande et qui, parfois, tyrannise son aîné. Alors que je suis en train de donner des croquettes à Lipa, le chat, je remarque que mon fils n’a pas bougé d’un pouce, les yeux toujours rivés sur ses chaussons à l’effigie de Pikachu.

– Ça va, Nico ? Tu essaies d’attraper ton Pokémon avec les yeux ?

Il sursaute en m’entendant m’adresser à lui, acquiesce rapidement et monte rejoindre sa sœur. Je ne leur donne pas de goûter. Je n’en ai pas le temps, et puis ils mangent bien assez de sucre au dessert. Je prends quelques minutes pour disposer des épices afin de faire mariner le poulet que j’ai acheté la veille, le mets au four, puis j’emprunte l’escalier, annonçant aux enfants que nous allons passer aux devoirs. Tout en montant, je ramasse les petites poussières qui traînent ici-là, ainsi que les touffes de poils du chat. J’ai beau nettoyer tous les jours, ce n’est jamais suffisant. Arrivée dans la chambre de ma fille, je retiens mon souffle. Elle est en train de danser et de chanter, une figurine en guise de micro près de sa petite bouche. Autour d’elle, elle a déployé la totalité de ses peluches, ainsi que ses Playmobils. Les cahiers traînent par terre, les livres aussi. Sans oublier

les habits sales et autres emballages de bonbons. Connaissez-vous la tornade Anna ?

– C’est quoi tout ce bazar ?

Anna m’observe comme si j’étais incapable de voir ce qui, à ses yeux enfantins, est une évidence.

– C’est mon public !

– Eh bien, ton public, tu le rangeras dès qu’on aura fini les devoirs. Hop, va t’asseoir à ton bureau !

Trente-quatre minutes durant, nous travaillons sur sa dictée. Elle a des difficultés en lecture comme en écriture, et a beaucoup de mal à s’adapter aux règles de grammaire et d’orthographe. Mes lèvres lisent d’elles-mêmes les mots inscrits sur son cahier. Mon cerveau songe à la réunion qui doit se tenir vendredi avec ma supérieure, ainsi qu’aux derniers préparatifs pour samedi. Ma belle-mère est du genre maniaque, alors il faudra que tout soit parfait. Quant à ma chef, j’ai plutôt confiance. J’ai fait tout ce qu’il fallait pour obtenir la promotion tant convoitée, alors ça devrait bien se passer. Cela étant, on n’est jamais à l’abri d’une – mauvaise – surprise. Quant à mes yeux, ils observent la maison d’en face. Elle appartient à une famille asiatique avec qui je n’ai pas encore eu le plaisir d’échanger. Un vélo gît sur la pelouse constellée de mauvaises herbes et leurs volets gagneraient à être repeints. Comme le reste du bâtiment, d’ailleurs. Ça me fait penser que je dois encore appeler un couvreur pour remplacer nos tuiles. Avec la dernière tempête...

– Maman ?

– Oui ?

Anna vrille ses iris espiègles qu’elle a hérités de son père aux miens, puis redresse un coin de ses lèvres dans un sourire ironique que je trouve précoce pour son jeune âge.

– La dictée.

– Ah oui !

Je lui donne les trois derniers mots, puis passe à la correction avant de changer de chambre.

Mon fils sursaute en me voyant entrer. Nico est beaucoup plus réservé, plus craintif, donc sa réaction ne me surprend pas.

– Alors, ces devoirs ?

Pour toute réponse, il ouvre son cahier de maths et je souris, soulagée. Si Nico ne maîtrise pas très bien les relations humaines, il est vraiment à l’aise

avec les chiffres. Ce qui signifie que les devoirs seront vite faits, et que je pourrai me consacrer à autre chose avant de préparer le repas. Le panier de linge à repasser déborde, et il serait bon que j'appelle pour prendre des nouvelles de ma mère. Depuis qu'elle est partie vivre au Venezuela, son pays d'origine, il y a neuf ans, les contacts avec elle se font rares. Les devoirs finis, je m'apprête à sortir de la chambre de mon fils quand une sorte de voyant s'allume dans mon cerveau, me rappelant que j'ai encore quelque chose à faire.

– Tu peux me donner ton carnet de liaison ? Je dois écrire un mot pour ta maîtresse afin de la prévenir que tu ne seras pas là mardi matin prochain, comme il faut que je t'emmène chez le dentiste.

Entendant ces mots, l'expression de l'enfant change complètement et une petite alarme commence à retentir dans ma tête.

– Je... je ne l'ai pas.

Je fais la grimace. Mon fils a toujours la tête dans la lune, et si sa caboche n'était pas fermement accrochée à son corps, il l'aurait déjà égarée.

– Où est-il ?

Il hausse les épaules, incapable de répondre. Il l'a peut-être oublié en classe, ou alors le carnet a glissé entre deux livres et il ne le voit pas.

– Attends, laisse-moi vérifier ton sac.

Alors que je me penche pour jeter un œil au contenu de son cartable, le visage de Nico se crispe un peu plus, me donnant la conviction qu'il y a anguille sous roche. Je n'ai aucun mal à dégoter le sésame, et lorsque je l'ouvre, je trouve un mot de la maîtresse datant d'avant le week-end. Normal. J'ai dû me rendre exceptionnellement au boulot samedi, jour des devoirs, si bien que c'est mon mari qui s'est chargé de cette tâche. Et comme d'habitude, il n'a pas été en mesure de la faire jusqu'au bout. Au moins, il a essayé. D'autres n'auraient même pas fait ça, estimant que tout ce qui concerne les enfants et la maison relève exclusivement des compétences de la femme.

Monsieur et Madame Uhl,

J'invite votre enfant, Nicolas Uhl, à se rendre en APC tous les lundis de seize heures à dix-sept heures. Je vais animer un atelier de théâtre, et j'aurais aimé que votre fils y participe afin de s'ouvrir un peu plus aux autres. Par ailleurs, je voudrais vous donner rendez-vous afin d'en parler. Vendredi à dix-huit heures, est-ce que cela vous convient ?

Vendredi, c'est le jour de ma réunion. Tout ce que suis en mesure de voir à cet instant, c'est que ça va être compliqué. Mon esprit s'emballe, cherchant une nouvelle organisation pour caser le cours supplémentaire de mon fils, un autre voyage à faire jusqu'à l'école, sachant que les devoirs de ma fille me prennent trente à soixante minutes quotidiennement. Je soupire sans masquer mon agacement et signe la note de la maîtresse en me demandant comment on va faire pour aller à cette réunion. Peut-être que mon mari pourra rentrer plus tôt ce soir-là pour y assister à ma place.

– Tu aurais pu faire un effort, Nico ! rouspété-je en rangeant son carnet d'un geste décidé. Se faire des amis, ce n'est pas sorcier, tout de même !

Le visage du garçon se décompose et une vague de culpabilité me submerge. Je n'avais pas l'intention de le blesser, et au fond de moi, je sais qu'il n'y peut rien. Mais je suis tellement à cran ces derniers temps que je démarre au quart de tour.

– Je suis désolée, lancé-je, comme si cette phrase magique pouvait tout arranger.

Je quitte la chambre et descends au rez-de-chaussée, où le panier de linge à repasser m'attend. Une fois de plus, je n'ai plus le cœur à appeler ma mère. Ça attendra. Je m'occupe le corps à l'aide de multiples tâches ménagères tandis que mon cerveau cherche de la place dans mon planning mental pour l'atelier de Nico, tout en songeant à la réunion de vendredi. L'intérieur de mon crâne est sans cesse partagé en divers compartiments, et si je suis consciente que cela m'étouffe, je n'arrive pas à réfléchir autrement. À être autrement. Et dernièrement, j'ai en permanence l'impression de ne plus en pouvoir. D'être nulle en organisation. De ne pas en faire assez. Pas assez bien. Il suffit de voir la manière parfaitement inhumaine dont je me suis adressée à mon fils. Mais il n'y a rien à faire, je n'arrive pas à me sortir de cette spirale ni à me dépêtrer de ce mal-être qui me ronge. Pourtant, à bien y regarder, tout va bien. Nous sommes en bonne santé, nous ne manquons pas d'argent sans pour autant vivre dans l'opulence. Moi qui ai connu les problèmes financiers durant mon enfance, et qui ai vu ma mère se plier en quatre pour nous loger, nous nourrir, et nous payer des études, je devrais être heureuse. Pourtant, ce n'est pas le cas. Pourquoi ? Je n'en sais strictement rien. Je me fixe des objectifs, je *nous* fixe des objectifs, mais rien n'y fait. C'est comme si un voile recouvrait

mes yeux, mon cœur, et l'ensemble de mes sens, m'empêchant de profiter de la vie, tout simplement.

Deux heures plus tard, mon mari est assis devant la table de la cuisine, se gavant de pistaches. Quant à moi, je me débats pour couper le poulet rôti, qui résiste hargneusement.

– On dirait une serial killer avec ton grand couteau. Ou Danny Trejo dans *Machette Kills*.

Je souris à sa blague et plante la lame dans le volatile bien cuit en espérant égaler la précision d'un chirurgien. Le jus m'éclabousse, direct dans l'œil. En fait, je crois que je tiens surtout de Rocky Balboa, vu la brute que je suis. Ou de Bella Swan, pour mon côté miss Catastrophe.

– Touché ! crie Aymeric, observant le combat à mort qui se joue entre le poulet et moi.

C'est son humour qui m'a fait tomber amoureuse de lui, il y a quatorze ans. Avec ses yeux rieurs, son esprit vif et ses répliques toujours bien senties, je ne pouvais pas lui résister. La passion s'est un peu essoufflée au fil du temps, mais l'amour demeure. En tout cas, c'est ce que je pense. Même si certaines de ses blagues m'irritent prodigieusement.

Tout en me débattant contre le monstre ailé – je n'ai jamais été très douée de mes dix petits doigts – je jette un œil aux haricots verts qui cuisent dans la poêle et au riz, dont l'eau est sur le point de déborder de sa casserole. Alors que je m'apprête à lâcher le couteau pour baisser le feu, ma fille ouvre la porte de la cuisine, un grand sourire aux lèvres.

– Tu peux me donner un verre d'eau ?

Je me tourne vers mon mari, qui a plongé ses yeux sur l'écran de son smartphone. Le temps que je lui demande de servir la petite et qu'il comprenne que c'est à lui que je m'adresse, Anna aura eu le temps de mourir de soif. Alors j'attrape un verre et le remplis d'eau, puis je m'avance vers elle. Comme je n'ai pas eu le temps d'essuyer ma main enduite de jus de poulet, le verre glisse dans ma paume grassouillette et s'écrase sur le carrelage dans une dizaine de morceaux coupants. Au même instant, le riz déborde, salissant ma gazinière. Du boulot en plus pour ce soir. Je me précipite vers la casserole en râlant et crie à ma fille de ne pas entrer dans la cuisine pour éviter qu'elle se blesse.

Le volume sonore qui règne dans la pièce finit par réveiller mon mari, qui regarde autour de lui en se demandant comment il a fait pour atterrir

soudainement à Bagdad. Alors que je me penche pour ramasser les éclats, il se lève et me rejoint.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Le verre m'a glissé des mains parce que je n'ai pas eu le temps de les essuyer, et l'eau a débordé.

Je songe qu'il n'y a pas que l'eau de la casserole qui est sur le point de déborder.

– Fallait me dire que tu avais besoin d'aide.

Je me mords l'intérieur des joues pour ne pas lâcher un juron. Ça, c'est sa réplique fétiche. Est-ce pour se donner bonne conscience ? Je ne doute pas du fait que, si je lui avais demandé de couper le poulet, ou de baisser le feu, ou de servir la petite, il l'aurait fait. Mais bon sang, pourquoi suis-je obligée de le solliciter, alors que ça devrait être une évidence ? Ne voit-il pas ce qu'il y a à faire ? N'entend-il pas Anna quand elle a soif ?

Mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine et je retiens mes larmes tout en ramassant les débris de mon inefficacité sur le sol. Les éclats de notre manque de communication manifeste. Je ne vais tout de même pas pleurer pour un verre cassé, il ne nous avait même pas coûté un centime puisqu'il était offert à l'achat d'un pot de moutarde. Quant au plan de travail et à la gazinière... qui chiale pour quinze minutes de nettoyage supplémentaires ? Il faut vraiment être fêlée pour se mettre dans un état pareil pour quelque chose d'aussi insignifiant, pas vrai ? Pourtant, mes yeux picotent des larmes que je refuse de laisser sortir. Quelque chose cloche chez moi, j'en suis sûre. Et cette certitude ne fait qu'ajouter une couche à la culpabilité qui m'étreint déjà comme un étau.

Une fois mes catastrophes nettoyées, nous nous mettons à table. Alors qu'Anna, la plus enthousiaste de la famille, raconte sa journée en nous donnant une multitude de détails concernant sa meilleure amie Mia, je me rappelle qu'il faut que je parle à Aymeric de cette histoire avec Nicolas. Je gigote donc sur ma chaise, montrant quelques involontaires signes d'impatience que ma fille décèle sans aucun mal. Elle écourte son discours, sans doute un peu frustrée de ne pas avoir pu nous parler des péripéties du nouveau chat de Mia.

– Au fait, avant que j'oublie. La maîtresse a dit qu'il faut que Nico assiste à des cours de théâtre tous les lundis de seize à dix-sept pour régler ses problèmes de communication, lancé-je comme si l'intéressé n'avait pas

été assis autour de cette table. Ah, et on a aussi rendez-vous avec elle vendredi.

Je remarque qu'il n'a pas l'air étonné de la requête de madame Launer et accorde à la nouvelle l'importance qu'il donnerait à une lettre de la banque.

– OK. Ça sera bien pour lui.

C'est tout. Rien d'autre ne sort de sa bouche. Il ne se pose aucune question sur la logistique. Rien. Il sait de toute manière que je m'organiserai pour que tout roule comme sur des roulettes. Ou presque.

– Tu peux sortir plus tôt, vendredi ?

Il détache son regard de son plat pour le braquer sur moi, au point que j'en suis à me demander s'il ne m'est pas poussé une corne au milieu du front.

– Ben non. Tu sais bien que le vendredi, c'est toujours compliqué pour moi.

Oui, je n'en doute pas. Ça fait près de dix ans que ça dure.

– Je le sais. Mais toi, tu n'ignores pas que j'ai une réunion importante à la même heure.

Il n'a pas oublié, tout de même !

– Alors, tu n'as qu'à annuler avec la maîtresse.

Puis, il se replonge dans la découpe chirurgicale de la cuisse du volatile. Il n'ajoute rien, m'abandonnant seule avec le choix de ma carrière, ou celui du suivi scolaire de mon fils. Je pousse un soupir de dépit et essaie d'ignorer les billes brunes de Nico, qui m'observent avec un sentiment que je ne saurais interpréter.

– Quand même, exceptionnellement, tu pourrais quitter le boulot plus tôt, non ?

Il pose ses couverts au bord de l'assiette d'un geste très calme et se tourne vers moi.

– Et c'est toi qui vas payer les factures, le crédit, et tous nos frais avec ton maigre salaire ?

Sa remarque claque comme le coup de fouet d'un maître sur son esclave. Je suis tout juste au-dessus du SMIC. Lui, gagne deux fois plus que moi, et il n'hésite jamais à se servir de cet argument lorsque l'on se dispute au sujet de nos boulots ou de l'argent. La discussion est donc close. Je n'aurai qu'à me débrouiller, comme d'habitude.

Tout va bien. Ou presque.

OceanofPDF.com

2 – LA CHUTE

Ma réunion commence dans dix minutes. J'ai réussi à l'avancer un peu, ce qui n'a pas plu à ma supérieure. Mais je n'avais pas le choix si je voulais pouvoir assister au rendez-vous avec la maîtresse de Nico. Pour moi, il n'était pas question de laisser tomber l'un ou l'autre, alors j'ai fait au mieux pour avoir les deux. Christine, ma responsable, m'a regardée d'un drôle d'air quand je lui ai suggéré d'avancer l'heure de notre entretien, mais j'ai tenu bon. Elle n'a pas d'enfant, pas de mari, et toute sa vie tourne autour de son boulot et de sa petite personne. Par conséquent, elle ne peut pas me comprendre. Je dois m'estimer heureuse qu'elle ait accepté.

– Oh, ça me lance, là, se plaint Diane, une de mes collègues, assise juste à côté de moi dans l'open space que nous partageons.

Elle entoure son ventre plat de ses bras comme une mauvaise actrice surjouerait le rôle d'une femme sur le point d'accoucher et se débarrasse brutalement de son casque avant de se lever pour aller en pause. Je ne suis même pas étonnée. Diane ne souffre d'aucune pathologie, mais contrairement à la plupart d'entre nous, elle n'hésite pas à se plaindre et à menacer ses supérieurs. Elle exige trente minutes de repos pour une heure trente travaillées, et le plus surprenant, c'est qu'ils l'ont écoutée, et elle a eu gain de cause. Moi, j'ai l'impression de devoir vendre un rein quand je sollicite une faveur. Sur mon écran d'ordinateur, une icône m'annonce l'arrivée d'un message.

[Luna, notre entretien est reporté à son heure initiale, étant donné que Diane est partie en pause. Il faut bien que quelqu'un la remplace.]

C'est donc parfaitement angoissée que j'arrive au bureau de Christine. Tandis qu'une moitié de mon cerveau s'évertue à chercher inutilement un itinéraire plus rapide pour arriver à l'heure à mon rendez-vous avec la maîtresse de Nico, l'autre moitié écoute ce que m'annonce ma supérieure. Selon elle, mes chiffres ne sont pas bons. Je prends une moyenne de trente-cinq appels, là où d'autres employés arrivent à en faire trente-sept voire trente-huit. À mes yeux, cette différence n'est pas énorme, mais pour Christine, c'est un argument suffisant pour accorder ma promotion à quelqu'un d'autre.

– Mais, on m'avait laissé entendre que...

– Je suis désolée. Voyez ça plutôt comme une chance ! Une promotion implique plus d'heures de travail. Vous savez aussi bien que moi que vous n'avez pas envie de les assumer.

Et qui est-elle pour juger de ce que j'ai envie ou non d'assumer ?

Je me mords les lèvres en retenant ma colère. Tous ces sacrifices que j'ai faits pour être bien vue de la direction ont été vains.

Je suis vraiment une veinarde !

En sortant de l'école après mon entretien avec la maîtresse, je bouillonne toujours intérieurement. Le discours de madame Launer était ponctué de reproches. Il faut avouer que mon retard de vingt minutes ne l'a pas mise dans de bonnes conditions pour entamer le dialogue. Et encore, je me suis tellement dépêchée sur le chemin que je me suis fait flasher. Je n'en suis pas fière, parce que je n'aime pas mettre les autres conducteurs en danger. Puis mon mari va encore râler quand il saura pour la prune.

Luna, tu n'en loupes pas une !

En clair, madame Launer estime que mon fils semble souffrir d'une carence affective – j'ignorais que les maîtresses étaient aussi psychologues – et a besoin de s'ouvrir au monde pour être épanoui. D'où les cours de théâtre. Je n'aurai plus qu'à me débrouiller pour la logistique.

Je fais un crochet chez Yamina, la maman de la meilleure amie d'Anna, pour récupérer cette dernière. Yamina veut m'inviter à boire un café, mais je n'ai pas le temps. J'ai encore des choses à préparer pour le lendemain, si je veux éviter une crise cardiaque à ma belle-mère. Remarquez, ça ne serait pas plus mal...

Pendant que les enfants tuent leur solitude devant un écran, je nettoie tout de fond en comble en espérant que Lipa le chat n'aura pas l'idée de faire de bêtises d'ici là.

Le lendemain matin, Aymeric me propose son aide, une fois n'est pas coutume. Je saute sur l'occasion et lui fournis une liste détaillée des courses à faire pour le repas. J'ai de quoi préparer l'entrée, qui est le mets le plus compliqué à dresser, mais il me manque le fromage pour midi. En fait, je m'en suis voulu d'avoir un peu négligé Nico ces derniers jours, si bien que je lui ai demandé ce qu'il aimerait manger. Il a choisi de la tartiflette. Je vois déjà la tête que va faire ma belle-mère, mais une promesse est une promesse, et je n'ai pas envie de décevoir mon garçon. J'ai laissé de côté ce que j'avais prévu, et j'ai accepté la requête de mon fils.

– Voilà la liste.

Avant de partir, mon mari m'embrasse brièvement sur les lèvres d'un geste tant de fois répété qu'il nous est devenu routinier. Une fois mon entrée dans le four, je monte me changer, non sans avoir rappelé aux enfants qu'ils doivent s'habiller. Je me défais de mes vêtements et saisis la robe que j'ai déposée sur le lit. Elle date d'avant la naissance d'Anna et Nico, et j'adorais la porter, à l'époque. Puisqu'elle me rappelle de bons souvenirs, je me suis dit que l'enfiler me rendrait heureuse, comme si le tissu bleu ciel qui la compose détenait des pouvoirs magiques. Quelle n'est pas ma surprise lorsque je remarque que je ne rentre plus dedans. J'ai beau rentrer le ventre en retenant mon souffle et me plier dans tous les sens comme une artiste de cirque, rien n'y fait. Même en apnée, je suis incapable de l'enfiler.

– De toute façon, ce n'est pas une couleur d'hiver, marmonné-je en remettant méthodiquement la robe dans l'armoire.

Je finis par mettre un jean avec un chemisier gris. Classique, mais efficace. Ça m'évitera de sortir du lot. Je n'aime pas le reflet que me rend le miroir. Mes yeux noisette ne sont plus aussi brillants que dans le temps, et des cernes sombres les entourent, me donnant un air de raton laveur guère séduisant. Quant à mes cheveux, je les attache en une queue de cheval informe, puisque je n'ai pas le temps d'en faire plus.

Une fois n'est pas coutume, mon mari range les courses pendant que je passe un dernier coup d'aspirateur. Belle-maman arrive comme l'automne survient après l'été, et les festivités peuvent commencer. Enfin, façon de parler...

Pendant l'apéritif, Marie veut savoir comment se passe le travail d'Aymeric. Elle voue à son fils un culte presque dérangeant. Elle ne me pose aucune question sur le mien, et c'est peut-être mieux ainsi. À ses yeux, le boulot d'Aymeric est utile. Il travaille dans un laboratoire de séquençage génétique. Grosso modo, il prend une source biologique et à l'aide d'un appareil, il se charge d'en extraire la séquence d'ADN. Ensuite, ils procèdent à différentes analyses statistiques sur ces échantillons. Alors tandis que lui, il aide à faire avancer la Recherche, moi, je sers de punching-ball à des clients mécontents de l'annulation de leur vol. Je n'ai rien d'un Bruce Willis. Niveau utilité, je me range à côté d'un vieux magnétoscope à l'ère du tout numérique. En tout cas aux yeux de ma belle-mère. Et aux miens aussi, je le crains.

L'entrée finie, je me lève pour disposer le fromage sur les pommes de terre fraîchement bouillies tandis que mon époux reste à table avec sa maman. J'ai beau chercher partout, le reblochon reste introuvable. Aymeric lui aurait-il jeté un sort d'invisibilité ? Sur le seuil, j'essaie d'attirer l'attention de mon cher et tendre en agitant la main comme une naufragée en détresse. L'intéressé finit par me remarquer et vient à ma rencontre, mi-intrigué, mi-agacé.

– J'étais en pleine conversation avec ma mère !

Raison pour laquelle tu devrais me remercier de t'avoir coupé. Vois ça comme une chance !

– Je suis désolée, chéri, mais je ne trouve pas le fromage.

Aymeric m'observe d'abord, cherchant sans doute à comprendre de quel fromage je parle. Puis ses iris s'allument d'une lueur atterrée. Lorsqu'il pose ses mains de part et d'autre de sa tête comme une imitation ratée du tableau *Le Cri*, d'Edvard Munch, j'en conclus que nous sommes mal barrés.

– Mince, j'ai oublié d'acheter le reblochon !

La seule chose qui me retient de l'étrangler, c'est l'arrivée impromptue de belle-maman dans la cuisine.

– Quoi ? Tu allais préparer de la tartiflette ? Mais ça ne va pas ? Il y a plus classe comme plat, tout de même ! Je ne suis pas venue pour manger ça !

Elle part dans une diatribe au sujet du lait de vache, mais je ne l'écoute déjà plus. La colère que j'avais tenté de juguler pendant des jours, des mois, peut-être même des années, est en train de prendre possession de tout mon être. Si je le pouvais, je me transformerais en Maléfique, comme dans la

Belle au Bois Dormant. Ou en Hulk. Mais tout ce que je parviens à lâcher, c'est un son étouffé qui fait uniquement réagir mon chat. Lipa a dû penser que je lui parlais enfin dans sa langue et me répond d'un miaulement joyeux.

– Tu n'as pas dû le mettre assez en évidence sur la liste, énonce Aymeric. Il faut qu'on télécharge une application pour les courses, et tous nos soucis de communication seront réglés !

Oui, d'un coup de smartphone magique...

– Allez, restez là, je vais aller en acheter.

Tu vas me laisser seule avec ta mère, au risque que je finisse par l'étriper ? C'est comme oublier deux enfants dans un magasin de bonbons !

– Sinon, vous pouvez aussi m'inviter au resto et on oublie cette stupide tartiflette, suggère mon ennemie jurée.

Et puis quoi encore ? Tu ne veux pas aussi un hôtel avec piscine, sauna et strip-teasers ?

– Pourquoi pas ? C'est une excellente idée, maman ! la félicite son fils.

– Non. *Je* vais y aller, lancé-je sur un ton sans appel qui ne me ressemble en rien.

Sous le regard étonné de toute la famille, je saisis mes clés de voiture. Il faut dire qu'ils n'ont pas l'habitude que je me rebelle, mais comment dire ? J'ai l'impression qu'il faut que je sorte de cette maison, sans quoi je vais finir par massacrer la moitié de ses habitants.

Je suis tout le temps occupée. Je me donne à cent pour cent pour satisfaire chaque personne de mon entourage. Pour faire ce qu'il faut, comme il le faut. Et malgré cela, j'ai le sentiment de n'arriver jamais à rien. Mon cerveau tourne en permanence, partagé en deux, en trois compartiments, sinon plus. Pour quoi faire ?

J'ai cherché sur internet le nom du mal qui me ronge, parce que je n'ai pas eu le courage de me rendre chez le médecin pour qu'il me bourre de médicaments. J'ai entendu des mots à la mode, comme « charge mentale ». La solution consisterait à déléguer. Mais comment s'y prendre quand on est entouré d'abrutis ? Je voulais juste préparer une tartiflette pour faire plaisir à mon fils. Et cet imbécile a oublié l'ingrédient principal : le fromage. Ce n'était pourtant pas sorcier. Je ne lui demandais pas de me décrocher la Lune !

Je ne peux pas être partout. Je ne suis pas Dieu. En fait, je suis peut-être son opposé...

Énervée comme un pauvre moustique lâché auprès des victimes exsangues d'une horde de vampires, je monte dans ma petite Peugeot, appuie sur la télécommande d'un geste enragé et ouvre le portail. Je démarre. Les larmes que je retiens depuis trop longtemps m'empêchent de voir la voiture garée de l'autre côté de la rue, et le bruit de la tôle froissée agit sur moi comme un déclencheur.

– Tout le monde va bien ? hurlé-je en quittant l'habitable.

Je réalise que je suis seule. Comme toujours, aurais-je envie de dire. Au moins, je n'aurais heurté personne. Aymeric, Marie et les enfants surgissent de la maison. Pareil pour les voisins d'en face, alertés par mon cri.

– Oh non, ça va nous coûter une fortune ! se plaint mon mari sans songer à s'enquérir de ma santé.

Et là, je pars. J'entends les gens parler, gesticuler, mais je ne les entends plus. C'est comme si une muraille s'était dressée entre le monde et moi, m'isolant dans une bulle remplie de vide.

3 – DANS MA BULLE

Depuis l'incident, mon cerveau est dans un état catatonique, voire larvaire, duquel je ne parviens pas à m'extraire. J'entends ce qui se trame autour de moi, mais c'est comme si un écran s'était levé entre le monde et moi. Entre les autres et moi.

En fait, tout m'indiffère. Plus rien n'a d'importance. J'ai juste envie de rester couchée sur le canapé à fixer le plafond, comme si la solution à mes problèmes allait y apparaître par pur enchantement. Ce qui me donnait la motivation nécessaire pour me lever tous les matins a disparu. Il n'y a plus rien. Tout est vide. *Je suis vide.*

Je suis allée voir le médecin, qui m'a mise en arrêt pour une semaine. Je le connais depuis très longtemps. J'avais peur de lui ouvrir mon cœur, dont je lui ai seulement laissé entrevoir une brèche. Il a prononcé les mots « burn-out » et puis « charge mentale », mais il a noté « grippe » sur le papier. Peut-être pour m'éviter d'être cataloguée au boulot. Je n'y ai pas vraiment réfléchi. Un peu inquiet, il m'a explicitement demandé de revenir si ça n'allait pas mieux dans quelques jours.

Dans tous les cas, j'ai la ferme intention de passer ma semaine à fixer le plafond. C'est en tout cas ce que j'ai décidé ce lundi matin.

J'ai l'impression qu'on me tire vers le bas. Le coussin du canapé sur lequel je suis assise vient de s'enfoncer. C'est ce qui me permet de remarquer qu'Aymeric s'est assis à côté de moi. Lui aussi, il a changé. Il plisse les yeux en m'observant. Il s'interroge probablement sur ma santé mentale et se fait sûrement du souci pour moi.

– Hum... puisque tu es là...

Ben oui, où veux-tu que je sois ?

– J’ai discuté avec les Dominguez. Alberto va se charger des réparations.

Je laisse échapper un soupir involontaire. J’espérais que, me voyant au bord du gouffre, Aymeric allait enfin s’occuper de moi. Se rendre compte que ça ne tourne plus rond dans ma tête, dans mon cœur et dans mon âme. Que nenni ! Il veut juste parler des dégâts que j’ai causés, et de combien ça va nous coûter. Je ne lui facilite pas la tâche en omettant de le questionner sur le prix.

– On a de la chance, il ne va pas nous demander d’argent.

Cette dernière phrase m’intrigue et dissipe une faible partie de la torpeur cotonneuse qui m’entoure.

– Par contre, il a exigé autre chose.

Je hausse imperceptiblement les épaules pour montrer que j’ai entendu. Je n’ai rien à craindre. Vu comme je suis arrangée, il ne risque pas de vouloir mes faveurs sexuelles.

– Il aimerait que tu prennes soin de sa mère pendant quelque temps. Ne serait-ce que pour la durée de ton arrêt.

Je surélève mollement la tête et hausse un sourcil. J’ai déjà du mal avec ma belle-mère. On ne va tout de même pas m’infliger Marie au carré !

– Je pense aussi que ce serait bon que tu la rencontres, ajoute-t-il.

Et c’est cette dernière phrase qui finit par gagner mon intérêt. Pas entièrement, certes, mais bien plus que tout ce que j’ai entendu depuis que je suis dans ma bulle.

Il part au boulot et moi, je reste allongée. Ce n’est pas que je ne veux pas me lever. Je n’y arrive simplement pas. Toutes ces choses qui me poussaient à me mettre debout chaque matin : aller travailler, cuisiner, nettoyer la maison... Rien de tout cela ne me motive. Moi qui avant, pensais que chaque minute comptait, je me retrouve à ne plus songer à observer le déplacement dictatorial des aiguilles de l’horloge. De toute façon, plus rien n’a de sens. Je suis complètement apathique, je n’ai plus d’appétit. Plus rien. Je pourrais rester dans cet état larvaire jusqu’à ce que mort s’ensuive.

Le soir, mon mari rentre exceptionnellement plus tôt. Je devrais m’en réjouir. Après tout, ça fait un moment que je le lui demande, non ? Pourtant, ça me laisse de marbre. Il m’annonce qu’il va chercher les enfants à l’école et les aider à faire les devoirs. Puis, il essaie de préparer le dîner, sans se priver de me le rappeler. Qu’attend-il de moi, que je lui décerne une médaille ? Un prix ? Un article dans la rubrique « mari de l’année » d’un

magazine féminin ? C'est pourtant ce que je fais tous les jours après le boulot sans que personne ne s'en rende compte. Comme il ne sait pas comment s'y prendre et qu'il ignore même où se trouvent les ustensiles de cuisine, il me mitraille de questions, ne me laissant pas le loisir de faire la seule chose qui me fasse envie. C'est-à-dire : rien.

Excités par la nouveauté – ce n'est pas tous les jours que papa s'occupe d'eux – les enfants sont intenables. Ils braillent, sautent partout. Le bruit, l'agitation, je n'en tiens plus compte. Tout ce que je ne supporte habituellement pas m'indiffère. Je suis dans ma bulle, à l'intérieur de laquelle rien ne peut m'atteindre.

Le lendemain matin, mon mari emmène Anna et Nico à l'école en rouspétant. Puis il revient pour me sermonner.

– Je ne veux pas te trouver sur ce canapé en revenant. Ce n'est pas bon pour toi. Et tu dois rendre visite à madame Dominguez.

Sa remarque m'arrache un sourire dont Aymeric ne saisit pas l'ironie. Les « tu dois » et les « il faut » ne suffisent plus à me motiver. Il est trop tard pour ça.

J'ignore depuis combien de temps je suis couchée quand quelque chose vient petit à petit me tirer de ma torpeur. Il s'agit d'un son désagréable, agaçant, comme un marteau piqueur. Je n'apprécie pas que l'on me sorte de la bulle protectrice dans laquelle je m'étais plongée, alors j'attrape un oreiller et je m'en sers pour recouvrir ma tête, espérant que cela suffira à atténuer ce bruit énervant. Que nenni ! Le pivert transgénique semble avoir décidé de me défier. Et c'est lui qui me donne la force nécessaire pour me lever. Je me rends à l'entrée, glisse mes pieds dans la première chose qui me tombe sous la main, et me rends sur le perron. Le battant claque. Je suis enfermée dehors !

Je grogne, démotivée, parce que je ne vais pas pouvoir retrouver ma torpeur tout de suite, fouille mes poches en quête de mon téléphone. Bien entendu, il n'y est pas, tout comme mes clés. Moi qui étais tout le temps accrochée à mon smartphone, je l'ai abandonné sur la table de la cuisine lors de « l'incident tartiflette », et je ne l'ai pas repris depuis. Je regarde autour de moi, cherchant une solution, et discerne la maison des Dominguez. Autant faire d'une pierre deux coups. Je traverse la rue et gravis les deux marches qui mènent à leur perron. Leur porte est entrouverte. Je toque, mais personne ne répond. Peut-être ont-ils oublié de refermer en partant. Ce n'est qu'à cet instant que je remarque que l'agaçant

martèlement s'est arrêté comme par magie. Je tends l'oreille. Des bruits étouffés me parviennent. La pauvre grand-mère, dont j'ignore le prénom, est peut-être tombée. Puisque la porte est ouverte, j'en déduis qu'elle vient peut-être de subir une agression lors d'un cambriolage. Me voilà totalement réveillée, sortie de ma torpeur. Je pousse le battant et m'introduis à l'intérieur, guettant la présence des bandits. Tous sens en alerte, je suis la direction d'où provient le bruit. Je note le désordre général au passage. Une chaussette solitaire traîne par terre, positionnée entre un Lego et une télécommande. Sans doute des traces de lutte. Quant au salon, c'est encore pire. On dirait que Godzilla est passé par là, et qu'il n'était pas content.

Le bruit semble provenir de la pièce au bout du couloir. Dans ma tête défilent des images de la petite vieille au sol, se vidant de son sang. Mais lorsque j'ouvre la porte, je la découvre tranquillement en train d'éplucher un gros légume dont je ne connais pas le nom. La dame lève son regard surpris, se demandant sans doute ce que je fais là, en plein milieu de sa cuisine. C'est à cet instant que je réalise le ridicule de la situation. Je cherche une excuse crédible et en trouve une valable en songeant à ce que m'a demandé Aymeric.

– Je suis ici pour m'occuper de vous.

C'est là que tout bascule. L'expression de madame Dominguez change complètement, exprimant à présent une terrible frayeur. Sans crier gare, elle attrape la poêle qui était posée sur la cuisinière et la brandit devant elle, envoyant une pluie de riz jaune, d'oignons et d'autres petits légumes à travers toute la cuisine. Tenant l'ustensile devant elle comme une arme dangereuse, ses yeux noirs plissés au milieu de son visage ridé, elle me scrute, prête au combat.

– Euh... je ne vous veux aucun mal. Je suis ici parce que votre fils a dit que je devais m'occuper de vous.

L'aïeule asiatique écarquille les yeux, se demandant sans doute dans quelle combine son enfant l'a embarquée.

– Par m'occuper de vous, je veux dire que je vais vous aider à faire le ménage, la cuisine...

Comme elle ne bouge toujours pas, j'évalue la possibilité qu'elle ne parle pas ma langue.

– Vous comprenez le français ? Oh non, si ça se trouve, vous ne pigez rien de ce que je vous raconte. Vous devez vous demander ce que fait cette

femme blanche en plein milieu de votre cuisine et vous vous interrogez probablement sur ma santé mentale.

Un sourire passe sur les lèvres de la vieille dame.

– Oh, je ne m’interroge pas. Je sais tout, fait-elle en touchant sa tempe du bout de l’index.

– Vous comprenez ma langue ?

J’ai discerné un accent étranger, mais elle s’est exprimée dans un Français tout à fait correct.

– Oui, bien sûr. J’avais un quart de siècle quand je suis arrivée en France avec mon mari et mes trois premiers enfants, et j’ai passé un demi-siècle ici. Enfin, un peu plus. Voilà qui ne me rajeunit pas.

Son sourire s’élargit devant mon air perdu. Depuis que j’ai plongé dans ma bulle, mon cerveau tourne un peu au ralenti. J’en conclus qu’elle avoisine les quatre-vingts ans et qu’elle a passé plus de cinquante ans en France. Finalement, je n’ai pas perdu cette habitude fâcheuse de tout calculer.

– Je vous avais pris pour une tueuse à gages quand vous avez dit « je suis ici pour m’occuper de vous ». C’est le genre de phrase qu’ils disent toujours dans les films avant de tirer froidement sur leurs victimes.

Je suis un peu médusée. Quel type de personne pourrait s’attendre à trouver un assassin en plein milieu de sa cuisine ?

– OK. Madame Dominguez, je suis responsable d’avoir embouti la voiture de votre fils.

– Eduardo ?

– Euh, oui, peut-être, je ne connais pas son prénom. Toujours est-il qu’il a eu la gentillesse de se proposer pour réparer les deux voitures sans nous demander d’argent.

– Ah. Alors il ne peut pas s’agir d’Eduardo, qui est gentil, mais un peu pingre sur les bords. Ça doit être Alberto.

– Va pour Alberto. Toujours est-il que votre fils m’a demandé de vous aider en échange de sa main-d’œuvre, alors je suis là.

L’inconnue m’observe de haut en bas avec la plus grande attention et je ne peux pas m’empêcher de me sentir mal à l’aise.

– J’accepte, à une condition.

L’idée qu’elle puisse refuser mon offre ne m’avait même pas effleuré l’esprit.

– Laquelle ? l’interrogé-je malgré moi.

– Je vous aide, vous m’aidez.

Je penche la tête sur le côté, pas sûre d’avoir bien compris.

– Quoi ? Mais, je n’ai nullement besoin d’aide, moi !

– Vraiment ?

Je croise les bras devant ma poitrine dans un geste purement défensif.

– Ma maison est nettement plus propre que la vôtre. Il... il suffit de voir l’état de votre cuisine.

Prise de court, je fais preuve d’une agressivité verbale dont je n’ai aucunement l’habitude. Madame Dominguez accueille ma diatribe avec une expression de bienveillance qui parvient à percer une brèche dans ma muraille.

– Je n’ai pas besoin d’aide, conclus-je.

– En êtes-vous certaine ?

– Oui ! craché-je.

– Si vous le dites. Je ne peux pas vous aider malgré vous. C’est à vous de faire le premier pas. D’avoir le déclic.

Elle attend quelques secondes, comme si elle espérait une réaction de ma part, mais ça ne vient pas.

– Ce soir, je dirai à mon fils que j’ai accepté votre marché. Comme ça, il vous laissera tranquille.

Je fais mine de chercher mon sac et me souviens que je ne l’ai pas pris avec moi en raison de mon état léthargique.

– Je... je peux payer.

– Je le sais.

Son calme me surprend.

– Je n’ai pas mes affaires avec moi, j’ai oublié mon portefeuille et je ne peux pas rentrer tout de suite à la maison parce que j’ai laissé les clés à l’intérieur.

Un sourire ironique étire ses lèvres. Voilà que je lui donne raison quand elle s’imagine que j’ai besoin d’aide.

– Dites-moi un prix et je...

– Je ne veux pas de votre argent, riposte-t-elle.

Je secoue la tête, décontenancée. Tout le monde veut de l’argent. D’ailleurs, tout travail mérite salaire. Raison de plus pour filer d’ici. Cette dame est résolument folle à lier.

– Écoutez, je reviendrai.

– Je n’en doute pas, *Terminator*. En attendant, je vais vous donner ceci.

Alors que je vais répliquer que je n'ai pas envie qu'elle m'offre quoi que ce soit, la fan de films d'action m'attrape par le poignet. Passablement étonnée, je la laisse me guider à travers sa maison jusqu'à une pièce où trône un énorme meuble ancien. Elle ouvre un tiroir et en retire un trousseau de clés.

– Tenez. Votre mari nous les avait données pour les cas d'urgence.

Au moment où je saisis l'outil en métal dans ma main, quelque chose réchauffe très légèrement le centre névralgique de ma poitrine. Ce n'est pas aussi puissant que le soleil, ni même qu'une bouillotte. C'est plutôt comme le souffle chaud d'un soupir. Mais ça suffit à faire sursauter mon cœur, parce qu'Aymeric a pensé à moi, prévoyant mon côté miss Catastrophe. J'attrape le précieux sésame et la remercie du bout des lèvres. La vieille dame me raccompagne à la porte et je traverse la route pour rentrer chez moi avec l'impression que ces quelques mètres d'asphalte représentent un fleuve infranchissable.

4 – LE DÉCLIC

Je ferme à double tour en me réjouissant de cette séparation entre madame Dominguez et moi. Ma respiration est rapide, saccadée, comme si j'avais couru un marathon. Mes mains sont moites. Tout en reprenant mon souffle, je plonge involontairement mes iris dans le grand miroir de l'entrée. La glace me renvoie le reflet d'une femme dont la robe de chambre rose bonbon laisse apparaître un pyjama en pilou. Des crocs à moumoute aux pieds subliment ce tableau de la classe ultime. Sa peau est blafarde, ses yeux cernés, inexpressifs. On dirait qu'elle est malade. Ou sur le point de pleurer. De se briser. Alors que je me penche pour mieux l'observer, je sursaute en réalisant que cette personne hideuse, c'est moi. Mes mains tâtent mes joues sans éclat, puis mes cheveux décoiffés, râpeux comme une éponge à récurer. On se croirait dans le clip d'une de mes chansons préférées, *I want to Break Free*, de Queen, et je n'apprécie que moyennement de jouer le rôle principal.

Un bruit métallique me fait sursauter comme un ressort. Ce sont mes clés qui se sont écrasées au sol. Là, le déclic se produit.

– J'ai besoin d'aide, lancé-je à moi-même.

Je ramasse ce que j'ai fait tomber, le repose à sa place et monte directement dans la salle de bains, où je m'autorise une longue douche qui ne suffit pas à me délasser. Il me faut un temps fou pour me démêler les cheveux, mais je parviens à les domestiquer. J'attrape les premiers vêtements qui me tombent sous la main sans vraiment vérifier s'ils s'accordent entre eux. Ce n'est pas comme si j'avais quelqu'un à séduire ! Une fois habillée, je constate que je n'ai pas tellement changé. Mon regard

est toujours hagard, j'ai une peau de zombie malgré mes origines hispaniques et un look de père Noël avec mon pantalon et mon pull rouges auxquels s'ajoute une large ceinture noire. Mais au moins, j'ai l'air propre. Je descends dans la cuisine et attrape une boîte de chocolats que je réservais pour une occasion spéciale. Le jour J est arrivé, j'en suis convaincue. Cette fois, je n'oublie pas mes clés en sortant. J'ignore si madame Dominguez s'attendait à un retour aussi rapide de ma part. Dans tous les cas, elle ne semble pas surprise de me voir sur son perron. Son sourire empreint de bienveillance est le meilleur accueil qu'elle pouvait me réserver.

– Entre.

Le fait qu'elle passe directement au tutoiement ne me dérange pas. De nombreux Hispaniques le font. Ça fait partie de leur culture. Mais d'ailleurs, est-elle Hispanique ou Asiatique ? Je ne m'en sors plus.

Elle me remercie pour mon modeste cadeau, me conduit dans sa cuisine, qui exhale une alléchante odeur d'épices, puis se tourne pour m'observer.

– Vous n'allez pas me plonger dans une marmite, tout de même ? trouvé-je la force de plaisanter.

– Seulement si tu continues à me vouvoyer, réplique-t-elle.

J'ouvre la bouche pour protester.

– J'ai sans doute l'âge de ta grand-mère, alors tu m'obéis.

Je reste sans voix.

– Je rigole. Rien ne justifie que tu m'obéisses au doigt et à l'œil, mais je préférerais tout de même que tu me tutoies. Ça rendrait les choses moins... artificielles.

J'acquiesce, convaincue.

– Tu as faim ?

Ma tête s'apprête à bouger de droite à gauche, mais mon ventre décide de rompre son jeûne de plusieurs jours en poussant une longue plainte. Madame Dominguez pose une deuxième assiette sur la table en riant doucement.

– Parfois, il faut savoir écouter son corps.

Depuis quand n'ai-je pas tenu compte de l'avis du mien ? Elle ouvre le placard et sort une bouteille à l'étiquette délavée qui ne m'inspire guère confiance.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Du *lambanog* fait maison. C'est une liqueur philippine à base de noix de coco. Ça va servir à sceller notre pacte.

– Vous... Tu viens des Philippines ?

– Élémentaire, mon cher Watson !

Je souris malgré moi. Elle se lève pour vérifier la cuisson de son riz jaune. J'espère que celui-ci ne finira pas collé aux murs. Ou dans mes cheveux.

– Tout s'explique, alors.

– Comment cela ?

– Ton patronyme hispanique et ta physionomie asiatique.

Elle penche la tête sur le côté et me scrute attentivement.

– Tu as déjà entendu parler de mon pays ?

– Je sais que les Philippines ont été la seule colonie espagnole en Asie durant trois-cents ans.

Le reste de mes connaissances sur son pays passe sous silence. Je n'ai pas envie de lui raconter que ma passion pour l'ethnologie m'a poussée à m'intéresser à l'histoire principale des nations, et aux traditions séculaires de certains peuples en particulier. Le sien ne m'est pas le plus familier, mais je ne suis pas pour autant une novice. Ce qui m'étonne un peu plus, en revanche, c'est que cette famille vit en face de ma maison depuis des années, et ce n'est que maintenant que j'établis le lien entre leur patronyme et leurs origines.

– Je suis contente. La plupart des gens ignorent tout de mon petit archipel.

Nous gardons un petit silence un peu gêné. Je ne sais pas comment aborder le sujet, alors je sors la première chose qui me passe par la tête.

– Tu es une sorte de chaman ?

– Dans ma culture, nous ne parlons pas vraiment de chamans. En Occident, vous avez accès aux médecins alors que là d'où je viens, de la campagne profonde de l'Asie du Sud-Est insulaire, ce n'est pas le cas. Alors, nous avons des guérisseurs de l'esprit parmi lesquels beaucoup sont des charlatans. Moi, je n'en suis pas un.

– Un charlatan ? Ben, je l'espère, lancé-je avec un sourire.

– Une guérisseuse de l'esprit. En tout cas, je ne me suis pas autoproclamée comme telle.

Je hausse un sourcil sceptique. Si elle n'est ni psychiatre, ni coach, ni même un genre de gourou exotique, je ne vois clairement pas ce qu'elle peut faire pour moi. Elle reprend d'une voix posée, guère troublée par ma méfiance manifeste.

– Au cours de ma vie, j’ai traversé le monde. Pour survivre, j’ai bravé monts et marées. Pour vivre, j’ai dû naviguer jusqu’aux tréfonds de mon âme. J’ai appris à me guider dans son obscurité la plus angoissante comme dans sa lumière aveuglante.

Elle n’a pas besoin de rajouter quoi que ce soit. S’il est vrai que je suis du genre naïve et un peu trop centrée sur moi-même, je suis capable d’analyser rapidement les personnalités. Et cette femme m’apparaît comme quelqu’un de bien. Quelqu’un de confiance. Mais j’ai encore quelques réticences avant de placer mon cœur entre ses mains.

– Et comment je te paie ? Qu’est-ce que tu veux en échange ? Parce que ce que tu vas accomplir pour moi est nettement plus important que ce que moi, j’ai à t’offrir. Je peux payer.

– Je ne veux pas d’argent.

– C’est après mon âme que tu en as ?

Saisissant ma plaisanterie, elle rit doucement sous ses airs d’enchanteresse et se met debout pour vérifier la cuisson de son plat.

– Tu apprendras que l’importance que l’on accorde aux choses et aux faits est une notion arbitraire. Tu vas m’aider dans ma vie quotidienne et moi, je vais chercher à te donner des pistes pour guérir ton âme. Je ne veux pas t’entendre faire de comparaisons ou de jugements de valeur. Tout se vaut.

Ses mots me touchent, même si je reste sceptique. Pour moi, tout se monnaie, et tous les services ne se valent pas. Je n’ai pas toujours été comme ça. Comme tous les enfants, j’avais la tête remplie de rêves. Mais les rêves n’ont jamais nourri quiconque, pas vrai ?

– Il y a autre chose que tu veux savoir ?

Je dresse l’index en l’air de manière précipitée. Comment n’y avais-je pas songé avant ? C’est pourtant basique comme information.

– Ton prénom.

– C’est Carmen.

Elle se lève une fois de plus pour attraper deux petits verres qu’elle dépose entre nous avant de les remplir de sa fameuse liqueur exotique. Elle m’en tend un et je suis presque déçue. Ses prunelles brillantes analysent mon expression à une vitesse affolante.

– Tu n’as pas envie de goûter ?

– Si. Mais je m’attendais à un truc de sorcellerie un peu plus compliqué pour sceller notre pacte, du genre se taillader la paume, verser de l’alcool

dessus et joindre nos mains en signe de communion.

Elle éclate d'un rire communicatif.

– Nous sommes ici pour guérir tes blessures, pas pour t'en créer d'autres, pas vrai ?

J'acquiesce avec conviction. La vieille dame lève son verre dans ma direction et plonge ses yeux perçants dans les miens.

– Trinquons à la vie. *Mabuhay* !

– *Mabuhay*.

Je trempe mes lèvres dans le liquide blanchâtre qui dégage une odeur alléchante. La voyant boire cul sec, je l'imites. L'arôme de noix de coco disparaît au profit de la brûlure de l'alcool. Très vite, mes joues sont rouges et la chaleur monte. Alors que je suis en train d'essayer de me remettre de mes émotions, la vieille dame se lève pour apporter des verres d'eau. Quand je la vois prendre la grande casserole du bout de ses bras maigrichons, je me mets debout pour lui venir en aide. Elle jette un dessous-de-plat sur la table et je pose la nourriture fumante dessus. Carmen partage le riz avec aisance. Après deux jours sans manger, mon ventre fait la danse de la joie en sentant les effluves de ce plat. Toutefois, il va me falloir attendre, puisqu'elle souhaite qu'on discute encore un peu. Moi qui meurs de faim !

– À ton tour de te présenter, maintenant.

Ses iris noirs me fixent intensément tandis que je souris à cet exercice sommaire que l'on fait tant de fois dans la vie.

– Je m'appelle Luna, j'ai trente-cinq ans et je suis téléopératrice auprès d'Air Pagong.

C'est elle qui sourit à présent.

– Donc, tout ton être se résume à ça. Un prénom que tu n'as pas choisi. Un chiffre. Un travail.

J'encaisse ses mots. Elle n'a pas tort. Je m'attends à ce qu'elle me mitraille de questions. Elle ne m'en pose aucune, me laissant seule avec mes propres interrogations.

– Qu'aurais-je pu raconter d'autre ?

Un sourire énigmatique se dessine sur les lèvres de Carmen.

– Ce qui te fait envie, tout simplement.

Je me mords la lèvre inférieure, hésitante.

Ce qui me ferait plaisir, c'est d'aller danser sous la Lune aux quatre coins du monde, mais je n'ai pas le temps pour ces enfantillages. Et puis, qui se présente en dévoilant ses rêves, hein ?

Ma fourchette plonge dans le riz jaune et j'oublie mon questionnement pour le plaisir de goûter à un nouveau plat. C'est savoureux, et un peu piquant. Alors que je la félicite pour son plat, la grand-mère me surprend par une phrase énigmatique.

– Chez moi, on dit que la vie est faite de grains de riz et de piments.

J'analyse ses mots sans trouver de sens.

– Nous saurons que tu es « guérie » quand tu les comprendras sans que j'aie à te les expliquer.

Après le repas, j'insiste pour faire la vaisselle. Ensuite, elle cherche à me chasser de chez elle sous prétexte que sa série préférée va commencer.

– Mais, je suis supposée t'aider.

– Et tu l'as fait, à ta manière.

Je fais la moue comme une enfant boudeuse.

– Demain, tu pourras me prêter main-forte ailleurs. En attendant, je vais te demander quelque chose.

Un peu soulagée, j'ouvre grand mes oreilles. Je n'ai pas l'habitude de rester sans rien faire, j'ai horreur de l'inactivité, d'être redevable, et je me réjouis de pouvoir m'occuper.

– Tout ce que tu voudras.

– J'aimerais que tu prépares une liste avec tout ce que tu ne veux plus dans ta vie. Tout ce que tu aimerais changer. Note chaque élément sur une feuille différente et nous les lirons ensemble, tu veux bien ?

J'acquiesce, à la fois décontenancée et déçue.

Qu'est-ce que j'aimerais modifier ? Tout !

5 - CHANGEMENT

Une fois à la maison, je me pose à table avec un café pour écrire cette liste. Je m'attendais à ce que ça coule de source. Pourtant, j'ai beau analyser ma situation sous toutes les coutures, je ne parviens pas à retranscrire, ni même à visualiser tout ce qui, dans ma vie, doit bouger.

Je fais la grimace lorsque j'approche la tasse de mes lèvres. J'étais tellement plongée dans mes réflexions que j'ai laissé mon breuvage refroidir. Je me lève pour jeter l'imbuvable café dans l'évier et attrape machinalement un gâteau, que je commence à croquer. C'est quand je sens le goût sucré sur ma langue que je réalise que j'ai trouvé mon premier point.

Je veux perdre cinq kilos.

Parce que je voudrais être comme avant.

Et cette première affirmation en libère d'autres, mais je n'ai pas le temps de les écrire parce que je dois récupérer mes enfants à l'école. En les aidant à faire leurs devoirs, je réfléchis à toute allure. Leurs obligations scolaires terminées, je retourne m'asseoir et d'autres phrases viennent s'ajouter à la première.

Je ne veux plus me battre en permanence avec mes enfants.

Je veux m'épanouir au travail.

Je veux retrouver une vie sociale.

Je ne veux plus me laisser marcher sur les pieds par ma belle-mère.

Je veux renouer le contact avec ma mère.

Je suis en train de chercher un autre point quand la porte s'ouvre sur Aymeric. C'est à peine si je l'entends poser son sac près de l'entrée ou son manteau sur le canapé.

– Tu es bien studieuse.

Je lui réponds par un sourire poli sans trop savoir si oui ou non, je peux lui en parler. Il n’a jamais été très attiré par la psychologie, donc cette sorte de thérapie ne lui dirait rien. Et puis, ce serait admettre ouvertement devant lui que ça ne va pas, pour moi. Il se doute de quelque chose, bien sûr. Il m’a vue craquer, dimanche. Néanmoins, nous n’en avons pas discuté, et je redoute de mettre le sujet sur la table. Néanmoins, je sens que c’est une nécessité. Je suis en train de chercher mes mots quand, sans le vouloir, il me dissuade de m’ouvrir à lui.

– Qu’est-ce qu’on mange, ce soir ? s’enquiert-il en s’asseyant près de moi.

Il l’ignore, mais il vient de me donner le dernier élément à changer. Occupée comme je l’ai été, je n’ai même pas songé à ce que j’allais préparer comme dîner. Entre Aymeric et moi, il n’y a aucune règle établie qui m’oblige à cuisiner. C’est pourtant ce que je fais depuis des années. Je gère les repas en veillant à ce qu’ils soient équilibrés, même si après je me gave de sucreries. J’établis la liste de courses, je programme tout.

Je ne veux plus que mon mari voie seulement en moi une gestionnaire.

Je note cette dernière volonté comme le paragraphe d’un testament, plie les feuilles en quatre et les cache dans la poche arrière de mon jean. Ma moitié est consciente du refroidissement de l’ambiance, mais elle n’est pas capable d’en saisir le pourquoi, pas plus que je ne suis en mesure de l’exprimer.

En cuisine, je trouve de quoi faire à manger. Je suis du genre prévoyante et j’ai toujours des réserves.

Le lendemain matin, c’est avec un mélange de fièvre et d’anxiété que je frappe à la porte de ma voisine. Aujourd’hui, nous sommes bien en hiver, aucun doute là-dessus. Une couche de neige de près de dix centimètres s’est abattue sur mon village, le recouvrant d’un manteau blanc qui rend difficile tout déplacement. Un sourire énorme, presque enfantin, se dessine sur le visage de Carmen lorsqu’elle ouvre le battant.

– Bonjour.

– Bonjour ! répond-elle, manifestement aux anges.

Je brandis les feuilles devant moi pour montrer que je suis une bonne élève. Elle me décoit en faisant danser ses cheveux gris quand elle secoue la tête de droite à gauche.

– Oh, pas maintenant. On ne va pas s'enfermer tout de suite par une si belle journée, pas vrai ?

Par une si belle journée ? C'est ce que l'on dit quand le soleil brille, quand les oiseaux chantent, et quand il fait bon siroter un mojito sur ta terrasse. Là, il fait un froid de canard, un temps de cochon, et n'importe quel cocktail deviendrait givré sans passer par l'étape du congélateur ou par l'ajout de glace pilée.

– Nous n'avons pas les mêmes valeurs, c'est ça ?

J'acquiesce.

– OK, attends-moi.

Cinq minutes plus tard, elle me tend une chapka, des gants dix fois trop chauds pour moi, et un manteau digne du père Noël. J'ai autant d'allure qu'un pingouin sur la banquise, mais une chose est sûre, je n'ai plus froid.

– Ça va ? Est-ce que tu veux bien m'aider à dégager le trottoir ?

Je fais signe que oui. De toute manière, je n'ai pas le choix. Nous prenons des pelles dans son jardin et commençons à pousser la neige en tas dans son jardin. Cette infâme chose blanche semble la rendre particulièrement heureuse et sa joie est communicative.

– On dirait une enfant, finis-je par avouer.

Guère gênée par ma remarque, elle ne la prend pas mal.

– C'est exactement ça. Tu te doutes qu'aux Philippines, je n'ai pas connu la neige quand j'étais gamine. Là-bas, on décorait nos bananiers et nos cocotiers en guise de sapin de Noël.

Je ris en imaginant la scène.

– Si, si, la décoration d'arbres tropicaux est un sport national, chez nous. Dans tous les cas, si je n'ai pas profité de la neige quand j'étais petite, je me rattrape maintenant.

– Je vois ça.

– Il n'est jamais trop tard pour être heureux.

Ensemble, nous finissons de tracer un chemin sur le trottoir pour éviter que les rares passants qui oseraient mettre leur nez dehors ne glissent sur le bitume. Je me surprends à éprouver l'envie de sauter dans le tas de neige que nous avons amassée.

– On rentre ?

Je hoche la tête. Mine de rien, j'ai quand même froid à force de rester dehors. Je la suis dans sa cuisine. Un peu fébrile à l'idée de dévoiler ma liste, je danse d'un pied à l'autre.

– Tu as envie d’un *tsokolate* ?

– Oui, je veux bien, répliqué-je sans savoir de quoi elle parle.

Carmen sort une casserole dans laquelle elle chauffe du lait avant d’y ajouter une tablette entière de chocolat noir, un soupçon de cannelle et deux cuillères de beurre de cacahuète. Cette chipie de sorcière détient dans sa marmite la potion magique pour vous faire prendre un kilo par gorgée.

Elle me tend la tasse et je recule ma chaise pour m’asseoir.

– Que dirais-tu de boire plutôt autour de la cheminée ?

L’idée m’enchantait aussitôt. Moi aussi, je possède une cheminée à la maison, mais je ne l’allume jamais parce qu’il faut la nettoyer après et que je n’ai pas le temps de le faire. Nous dégustons sa bombe calorique, qui se révèle délicieuse, tout en discutant de choses et d’autres. Visiblement, elle fait tout pour me détendre.

– Alors, Luna, as-tu réussi à faire ta liste ?

Pour toute réponse, je me contorsionne pour l’extraire de ma poche sans renverser mon chocolat. Je lui tends les petits papiers, mais elle les refuse. Je fronce les sourcils, étonnée.

– Je ne sais pas lire, répond-elle. Enfant, je n’ai pas eu la chance d’être scolarisée. En arrivant en France, j’aurais pu m’inscrire quelque part. J’imagine que j’avais trop honte pour dévoiler aux yeux de tous que je suis analphabète.

Je déglutis, à la fois triste et émue de cet aveu. Parce que si elle m’en parle, c’est qu’elle me juge digne de confiance.

– C’est dommage, lancé-je en évitant de la juger. Mais comme tu l’as dit toi-même, il n’est jamais trop tard.

– Ce n’est pas faux, admet-elle en fixant l’âtre.

Je la cuisine un peu et parviens à lui faire promettre d’y réfléchir. J’avoue ressentir de la peine pour elle. Ça ne doit pas être facile de vivre ici sans savoir lire ni écrire.

– Je te propose de me faire la lecture de ta liste. Nous analyserons chacun de ses éléments, et les brûlerons quand nous aurons trouvé des pistes, qu’est-ce que tu en dis ?

J’apprécie qu’elle ne se montre pas trop dirigiste avec moi et attrape le premier bout de papier.

– Je veux perdre cinq kilos.

Ma première requête la fait éclater de rire. Toutefois, je ne perçois en elle aucune trace de moquerie.

– Je crois qu’on n’a pas commencé du bon pied, fait-elle en désignant le *tsokolate* philippin qui compte sûrement autant de calories que de gouttes de lait.

– Oui. Mais ce n’est pas bien grave, je compenserai ce soir.

Carmen acquiesce vivement.

– Oui. La vie est faite de grains de riz et de piment, ajoute-t-elle, toujours aussi énigmatique.

D’un signe de la main, elle m’encourage à jeter mon premier bout de papier au feu.

– Tu n’as pas peur que l’on oublie ce qui était écrit sur la liste ?

– L’important n’est pas de s’en rappeler, mais de le faire.

J’estime qu’elle n’a pas tort alors je roule le mot en boule et le balance dans l’âtre, dont les flemmes redoublent d’intensité. J’accueille ce regain de chaleur avec plaisir.

Les cinq points suivants ne suscitent pas une grande réaction chez ma « thérapeute ». Elle m’encourage, mais ne m’explique pas la marche à suivre. Le sixième, en revanche, la fait tiquer.

– Je ne veux plus que mon mari voie seulement en moi une gestionnaire.

À sa manière de changer de position, j’en déduis qu’elle n’apprécie pas cette dernière requête, qui est l’une des plus importantes à mes yeux.

– Je suis désolée. Je sais qu’en Asie, l’égalité entre les sexes n’est pas aussi courante qu’en France, mais...

– Oh, détrompe-toi. Les Philippines sont le dixième pays au monde en ce qui concerne l’égalité entre les hommes et les femmes. Eh oui, nous sommes même classés devant la France !

Ma bouche s’ouvre en grand sous l’effet de la surprise. Carmen s’amuse en me la refermant, comme si on était dans un dessin animé. Je me dis que cela fait bien trop longtemps que je ne me suis pas intéressée aux autres cultures pour être à ce point centrée sur ma petite personne et ma civilisation.

– On dirait que ma dernière phrase ne t’a pas vraiment fait plaisir. Est-ce que je me trompe ?

J’ai bien vu qu’elle tiquait.

– Oh, le but de l’exercice n’était pas de me faire plaisir.

– Alors, pourquoi est-ce que ça te pose problème ?

– Ce n’est pas à moi que cela pose problème, mais à toi.

Je hausse un sourcil sceptique sans saisir où elle veut en venir.

– Songe à tes autres requêtes et essaie de trouver une différence avec celle-ci.

Je prends quelques minutes pour comparer mes envies.

– Elle implique une autre personne ?

– C’est aussi le cas de la deuxième, qui te relie à tes enfants, et la cinquième, à ta belle-mère.

– Pour ce dernier point, je n’en serais pas aussi sûre. Je ne qualifierais pas ma belle-mère d’être humain.

Carmen éclate de son rire bruyant et je me laisse aller à partager son hilarité.

– Tu as dit que tu ne veux plus que ton mari te voie uniquement comme une gestionnaire du foyer.

– C’est cela.

– Hélas, si tu peux travailler sur toi, et que tu t’en sors très bien pour le moment, nous sommes totalement impuissantes quand il s’agit des autres.

– Comment cela ?

Je me gratte le cuir chevelu dans un réflexe corporel traduisant mon incompréhension.

– Tu peux changer qui tu es, mais tu ne changeras pas les autres. En tout cas, pas aussi facilement. Le changement, c’est en toi qu’il réside, pas en lui.

Je vide ma tasse en laissant ses mots se frayer un chemin dans mon esprit, et en prenant le temps de trouver une issue.

– Je ne veux plus être la seule gestionnaire au foyer.

Carmen acquiesce et je jette ce dernier papier au feu. C’est idiot, parce que je n’ai pas encore changé, loin de là. Cela étant, la seule idée d’envisager de le faire suffit à me donner l’énergie qui me manquait depuis si longtemps.

– Quelle est la prochaine étape ?

La vieille dame rit de mon impatience avec bienveillance.

– Le ménage par le vide.

– Le ménage par le vide ?

J’avoue ne pas toujours comprendre où elle veut en venir.

– Tu as commencé à nettoyer ton esprit. Maintenant, il faut faire pareil avec ta maison.

Je lui adresse un sourire goguenard.

– Je suis désolée, mais je pense que chez moi, c’est plutôt propre, lancé-je en désignant le bazar qui jonche le sol de son salon.

– Peut-être, mais en attendant, ce n’est pas mon âme qui crie au secours. Chaque personne est différente.

J’accuse le coup, parce qu’elle n’a pas tort.

– Au cours de nos vies, nous cumulons trop d’objets qui nous sont inutiles. Je te propose de faire le tri dans tes placards. Qu’est-ce que tu en dis ?

Je suis un peu surprise, parce que je ne vois pas trop ce qu’un peu de rangement pourrait m’apporter au niveau de cette douleur toujours présente dans ma poitrine. Néanmoins, je décide de lui faire confiance.

– C’est d’accord.

Comme d’habitude, elle propose qu’on se revoie le lendemain.

OceanofPDF.com

6 – LE MÉNAGE PAR LE VIDE

En rentrant chez moi, je monte directement dans ma chambre sans passer par la cuisine, lieu de toutes les tentations. Avec le *tsokolate* hypercalorique que j'ai ingurgité, j'avoue ne pas avoir faim. Quand j'ouvre l'armoire, je me rends compte qu'elle déborde presque. Pourtant, j'ai toujours l'impression de n'avoir rien à me mettre. J'imagine que c'est un peu le cas de toutes les femmes !

Je commence mon tri en jetant en premier les fringues offertes par ma belle-mère, qui a pris pour habitude de me faire cadeau de vêtements taillés XS alors que je n'ai jamais porté cette taille. Pas même avant d'avoir des enfants. C'est peut-être une façon pour elle de me faire comprendre qu'elle aimerait me voir fondre jusqu'à ma disparition totale. Leggings microscopiques, tee-shirts pour nains de jardin, robes de Barbie bonnes pour l'enterrement de Ken, et jeans qui m'arriveraient à mi-mollet si toutefois j'arrivais à les fermer. Ces horreurs, qui seraient peut-être utiles à d'autres personnes, finissent dans plusieurs sacs poubelles sur mon lit.

Après avoir sommairement déjeuné d'un minuscule sandwich accompagné d'un fruit, je m'attaque aux chambres des petits. Là encore, j'applique la thérapie du ménage par le vide. C'est fou tout ce qu'on arrive à entasser sans même s'en rendre compte.

L'heure de chercher les enfants approche sans que j'aie vu le temps passer. En jetant un œil par la fenêtre, je constate qu'il s'est remis à neiger et que nos rues sont toujours drapées de blanc. Les routes n'ont pas encore été dégagées ni sablées. Estimant qu'il est imprudent de prendre la voiture,

je décide de marcher. Ça prendra plus longtemps, mais ça devrait faire plaisir aux enfants.

Devant les grilles de l'école, la fameuse Monique, la commère du village, trouve que mes chaussures ne sont pas assez chaudes, mon manteau, pas assez long, et mon bonnet fait trop jeune. C'est bête que l'une des rares personnes que je vois en dehors du travail et de ma famille prenne un tel plaisir à me descendre en flèche, et ce depuis que nos enfants sont à l'école. Je la compare à ma belle-mère, que je considère comme une personne vraiment nocive pour mon moral. Tout en l'écoutant, je note mentalement qu'il faudra que je veille à changer ça aussi. Pourquoi ne pas commencer dès maintenant ? Alors que je distingue Nico et Anna dans la cour, je mets les bras en croix en leur souriant, ce que je n'ai pas fait depuis... longtemps. Si le premier est un peu déstabilisé, la plus démonstrative des deux se précipite vers moi et me saute dessus, comme quand elle était toute petite. Quand est-ce que j'ai perdu cette habitude de les câliner et de leur montrer mon plaisir de les voir ?

– La voiture n'est pas sur le parking ? s'inquiète Nico.

– Oh, c'est vrai ?

Je fais semblant d'avoir peur, mais ne les laisse pas paniquer plus de cinq secondes pour ne pas les stresser.

– Pardon. Elle est chez nous, bien au chaud dans le garage. Je vous ai fait une blague.

Les deux petits se dévisagent avec incrédulité, ce qui me prouve que je ne plaisante pas assez souvent avec eux.

– Comment allons-nous rentrer ?

Je secoue mes bottes.

– À pied.

– Vraiment ? Est-ce qu'on aura quand même le temps de faire les devoirs ?

Le fait que mon fils exprime cette préoccupation me fait culpabiliser. À son âge, il ne devrait pas autant songer au temps que prennent les choses qu'au plaisir qu'elles lui apportent.

– Si on part tout de suite, il n'y aura pas de souci. On va pouvoir profiter un peu de la neige en marchant !

À ces mots, le visage des enfants change complètement pour exprimer enfin un bonheur parfaitement adapté à leur âge. C'est cette expression que j'aimerais voir tous les jours sur leurs jolis minois.

Près de vingt minutes plus tard – je ne perdrai jamais mon habitude de tout chronométrer – nous arrivons dans notre rue. Alors que je suis en train de sortir mes clés, quelque chose de glacé atterrit dans mes cheveux. Une substance très froide se met à couler dans mon dos, m’arrachant un frisson. Quand je me tourne pour découvrir la provenance du projectile, je découvre une moue paniquée sur les visages de mes enfants. Ils ont la tête de celui qui sait qu’il va se faire gronder dans quelques secondes. Ils me font penser à mon chat, quand il a fait une bêtise. C’est vrai qu’en règle générale, j’aurais plutôt tendance à les engueuler, parce que la neige, ça salit les habits, ça provoque des rhumes, alors que je suis déjà hyper occupée en général et que je n’ai pas que ça à gérer. Je songe à la liste que j’ai établie avec Carmen. Je ne veux plus passer mon temps à me battre avec mes enfants. Alors, je me plie en deux, plonge mes mains dans le manteau blanc qui recouvre la rue et... me relève en lançant deux boules de neige à toute vitesse en direction de ma progéniture. Nico pousse un cri de surprise tandis que sa sœur réplique déjà par un nouveau tir impitoyable. Notre promenade se termine dans une bataille de boules de neige improvisée, pour notre plus grand bonheur à tous les trois.

Une fois à la maison, je me prépare une tisane pendant que les enfants prennent une douche bien chaude. J’angoisse un peu à l’idée de ne pas trouver le temps de finir tout ce que j’ai programmé pour la soirée. À mon grand étonnement, ma fille, qui a toujours du mal, termine ses devoirs plus rapidement que d’habitude, comme si le fait de s’être un peu lâchée l’avait aidée à se concentrer sur sa dictée. Il n’y aura pas de neige tous les jours. Néanmoins, j’estime que cette expérience sera à retenter dès que possible, car en fin de compte, je n’ai pas perdu de temps et tout le monde semble plus heureux.

En rentrant à la maison, Aymeric exprime son étonnement en voyant la quantité de sacs poubelle remplis de vêtements et de jouets dont plus personne ne se sert.

– Dis-moi que ces sachets ne contiennent pas de corps et que tu ne t’es pas reconvertie en serial killer.

– Oh, si j’avais décidé de devenir une tueuse en série, j’aurais trouvé quelque chose de plus ingénieux que des sacs noirs, lancé-je avec un clin d’œil.

– Comme quoi, par exemple ?

La curiosité fait briller ses yeux, comme avant, et je m'accroche à cette lueur comme à une lanterne dans l'obscurité.

– Du papier journal, ça m'a l'air plutôt absorbant. Voire du papier cadeau pour l'originalité. Ou des sacs isothermes pour éviter que ça fuie. Comme quand tu mets un bout de porc dans le congélateur

Son rire résonne dans la pièce et se répercute dans tout mon corps.

– Ingénieux.

– N'est-ce pas ?

Notre complicité retrouvée dure le temps que je commence à préparer à manger. Cette impression de devoir me couper en quatre n'a pas disparu malgré mes efforts. Entre la cuisine, un appel « urgent » de la part de ma responsable au travail qui me pose des questions dont elle connaît de toute manière la réponse, un SMS de ma belle-mère qui réclame une autre invitation pour dimanche prochain et ma fille qui a renversé du jus d'orange sur le canapé, j'ai toujours cette vilaine impression de ne pas m'en sortir. Pendant ce temps, Aymeric observe la scène comme un simple spectateur et moi, je suis incapable de lui demander de l'aide. Sans que je le veuille, mon animosité envers lui monte encore d'un cran et tous les bienfaits du « ménage par le vide » fondent comme neige au soleil. Les enfants perçoivent le changement d'humeur général et s'adaptent à l'ambiance glaciale avec une facilité déconcertante qui suffit à me faire culpabiliser.

Mon sommeil est léger, ponctué de réveils intempestifs qui s'immiscent dans mon repos comme des notifications sur un écran.

7 – UNE MAIN TENDUE

Je suis un peu fatiguée en sonnant chez ma voisine. Je serais bien restée sur mon canapé à regarder défiler les pubs à la télé en ingurgitant des trucs hypercaloriques. Je me suis forcée à traverser cette route qui nous sépare, et le sourire rayonnant de Carmen me prouve que j'ai eu raison de chercher la motivation au fond de mon cœur.

– Alors, ce ménage par le vide ?

Je pourrais lui dire que tout s'est bien passé. Ou presque. Après tout, ce n'est pas de sa faute si mes vieilles habitudes ont repris le dessus quand je me suis sentie cantonnée à mon rôle d'unique gestionnaire de la maison. Une fois n'est pas coutume, je réponds à sa question par une autre question.

– Tu as prévu quelque chose, aujourd'hui ?

– Ça dépend de toi, réplique-t-elle avec une moue intriguée

J'attends un peu, histoire de jouer avec sa curiosité. Au fil des années, je suis devenue tellement prévisible que mes réactions ne surprennent plus personne.

– Eh bien, j'ai plein de sacs poubelle dans mon garage.

– Honnêtement, Luna, je ne vois pas ce que je viens faire là-dedans, répond-elle en souriant.

Ma timidité reprend le dessus, mais je me force à poursuivre.

– Ils sont remplis de vêtements et de jouets dont je souhaite me défaire suite au « ménage par le vide ». Toutefois, ces affaires sont en assez bon état et ça me fait de la peine de m'en défaire comme ça.

Le visage ridé de la vieille dame s'éclaire.

– Et tu as très bien fait de venir m’en parler. Si tu en as envie, on peut apporter tout ça à une association où travaille l’une de mes connaissances. Ça te tente ?

– Et comment !

– Alors, prépare ta voiture.

Quinze minutes plus tard, nous constatons qu’il n’y a pas assez de place dans ma petite Peugeot.

– On va peut-être emprunter l’utilitaire de mon fils. Il n’en a pas besoin, aujourd’hui, propose Carmen.

– Bonne idée.

Nous chargeons la camionnette jaune avec entrain.

– Heureusement que ce n’est pas un pick-up. Sinon, tous les voisins auraient cru que nous transportions des corps.

– Pas faux. Je devrais en profiter pour y glisser celui de ma belle-mère .

– Ah, le mariage, ce n’est pas la mer à boire, mais la belle-mère à avaler !

– Toi aussi, tu as connu les belles-mamans toxiques ?

– Oui, Luna. Mais, aussi pourrie soit-elle, souviens-toi d’une chose. Elle n’a de pouvoir de destruction sur toi que celui que tu lui donnes.

Ce dernier point me laisse songeuse. Carmen interrompt le cours de mes pensées en déposant des clés de voiture entre mes mains.

– Qu’est-ce que tu veux que je fasse avec ça ?

Elle relève un coin de ses lèvres dans un rictus amusé.

– Eh bien, tu peux t’en servir comme d’une arme pour crever l’œil de ton agresseur, tu peux te curer les ongles... mais là tout de suite, le mieux serait que tu les utilises pour conduire.

Là-dessus, elle désigne l’utilitaire jaune.

– Tu veux que je conduise ça ?

Elle hoche la tête sans se défaire de sa moue hilare.

– Je n’y arriverai jamais !

– Ne sois pas si négative. Qu’est-ce qui te dit que tu n’y arriveras jamais ?

– Euh, demande à mon assurance, ils ont une liste longue comme le bras.

Ce qui n’a pas l’air de l’émouvoir.

– Cet utilitaire est deux fois plus grand que ma voiture !

– On mettra deux fois plus de temps pour y aller s’il le faut, ce n’est pas un problème.

– Mais...

– Il n’y a pas de « mais » qui tienne. Tu vas y arriver, j’en suis certaine, et en plus, ça va te permettre de gagner un peu de confiance en toi.

Elle n’a pas entièrement tort. L’assurance n’a jamais fait partie de mes qualités. Cela étant, le coup de la « thérapie » ne tient pas, cette fois. Aucun coach n’exigerait ça de moi.

– Pourquoi est-ce que tu ne conduis pas, toi ? C’est le véhicule de ton fils, après tout.

Dans son regard espiègle, je saisis qu’elle est en train de chercher une réponse crédible à toute vitesse.

– Tu n’as pas le permis ! improvisé-je.

À la manière dont brillent ses iris noirs, je sais que j’ai visé dans le mille.

– Si. Enfin, plus ou moins.

Je penche la tête sur le côté pour l’inciter à m’en dire plus.

– Je détiens un permis de conduire philippin. Malheureusement, il n’est pas valide en France.

– Pourquoi ne passes-tu pas le permis ici ?

Elle se mord les lèvres, détourne le regard. Je n’abandonne pas.

– Parce que tu ne sais pas lire, c’est ça ?

Carmen hoche lentement la tête.

– Je vais te proposer un deal, c’est à prendre ou à laisser.

Elle lève ses billes intéressées sur moi.

– Je conduis. Tu prends un premier cours de lecture.

La vieille dame me dévisage longuement, comme si elle cherchait à évaluer mon sérieux. Mon cœur, qui s’éveille après un long sommeil, bat à tout rompre dans ma poitrine. Carmen me tend sa main chaude et je la serre dans la mienne pour sceller notre nouveau pacte.

– Marché conclu.

– Marché conclu.

Suivre les indications de Carmen, c’est un peu comme d’essayer d’interpréter la direction donnée par le compas fou de Jack Sparrow. Ou, comme le dirait la maman de Forrest Gump, c’est comme une boîte de chocolat. On ne sait jamais sur quel couac on va tomber. Elle est incapable de donner des indications avec plus de deux secondes d’avance. Si l’on ajoute à cela ma conduite incertaine, on obtient un cocktail explosif. Sur le chemin, j’ai entendu plus de noms d’oiseaux qu’un ornithologue, et si l’on m’avait donné un centime chaque fois que j’ai été insultée, j’aurais eu de

quoi nous payer un déjeuner au restaurant le plus cher de Strasbourg. Carmen, elle, ne semble pas déstabilisée alors que moi, j'en suis à essuyer la sueur froide sur mon front. Heureusement que nous sommes seulement allées au village d'à côté, sans quoi j'aurais fini par faire une crise cardiaque au volant.

– On est arrivées à bon port, non ? lance-t-elle.

Et après tout, elle a raison. Nous quittons l'immonde utilitaire jaune et je la suis alors qu'elle s'avance vers un entrepôt qui m'a tout l'air d'un coupe-gorge.

– C'est ici qu'on se fait détrouser ?

Ses iris noirs brillent de malice.

– Méfie-toi non des gens, mais des apparences.

Après cela, elle toque trois coups sur le store baissé d'un bâtiment en tôle. Je m'attends presque à voir sortir le génie de la lampe, mais quand le rideau métallique se lève, ce n'est ni King Kong ni un T-Rex qui nous attend là, mais une femme asiatique.

– Salut, Sara. J'ai amené une recrue pour la journée. Je te présente Luna, ma voisine.

Je tends la main à cette nouvelle connaissance, mais elle me devance en approchant son joli visage du mien pour me claquer une bise sur la joue.

– Bienvenue, Luna.

Cette dame m'inspire tout de suite de la sympathie, ce qui est rare. La plupart des gens me laissent indifférente, au point que je pensais réellement être asociale.

– On a apporté quelques bricoles, annonce Carmen.

Sara tourne son regard complice vers moi.

– Quand elle dit « quelques bricoles », elle parle de l'équivalent en volume du coffre de la voiture, non ?

– Hum... plutôt un utilitaire plein.

Sara éclate d'un rire communicatif.

– Eh bien, tant mieux. Ça va faire un tas d'heureux. On décharge ?

– Allons-y.

Le temps qu'on finisse d'entasser les affaires dans l'entrepôt, de nouveaux bénévoles arrivent. On me présente Jo, une dame d'un âge avancé aux cheveux rouges, Ahmed, étudiant, Sandrine, la trentaine, et Marc, un quadra séduisant. C'est la trentenaire qui semble être la chef et distribue les tâches. Tandis que d'autres sont chargés de trier les affaires que j'ai

apportées, on m'assigne en cuisine avec Sara et Carmen. Moi, je suis de corvée « patates ». Ensemble, nous épluchons près d'une centaine de kilos de légumes, issus des dons de diverses fermes locales, pour la soupe populaire du jour.

– A-t-on autant d'indigents, chez nous ?

Si c'est en ville que l'on trouve les plus riches, les villages ne sont pas réputés pour accueillir les populations les plus fragiles, qui s'entassent souvent dans les zones urbaines.

– Nous donnons une partie de nos biens à une autre association de Strasbourg. Ils seront là dans une heure, explique Sara. Néanmoins, tu seras surprise en constatant la quantité de gens dans le besoin que l'on trouve ici.

En effet, lorsque l'heure du déjeuner arrive, après le passage des bénévoles strasbourgeois, les personnes fragilisées commencent à affluer.

On me place au front, en compagnie de Sara et d'Ahmed, tandis que les autres sont chargés de distribuer vêtements et boîtes de conserve. Nous, on doit servir les repas après avoir dressé des tables au centre de l'entrepôt.

J'hésite au moment de présenter les repas aux nécessiteux. Dois-je rester froide et distante ? Leur offrir un sourire amical ? Je n'ai jamais été confrontée à ce type de personnes. Et lorsque la première visiteuse, une dame accompagnée d'un enfant, se place devant moi, je commence à paniquer. Mais quand le garçon m'observe avec naturalité, un sourire qui n'est pas forcé apparaît sur mon visage. Je deviens alors ouverte et accessible, sans toutefois montrer de pitié. Ces gens-là méritent d'être traités avec dignité. Voir ce défilé tellement humain m'aide à relativiser et quelque part, je ne peux pas m'empêcher de culpabiliser. Parce que moi, je passe mon existence à me plaindre alors que tant d'autres sont nettement plus mal lotis que moi. Il me suffit de voir cette vieille dame qui a dû travailler durant des décennies pour au final, ne pas avoir de quoi se nourrir correctement. Ou ce migrant qui a traversé la redoutable mer, qui a vu la mort de si près, et qui sourit en discutant avec son voisin. Oui, je suis définitivement à côté de la plaque.

À la fin de notre service, nous allons nous asseoir avec ceux qui mangent. D'après ce que j'ai compris, ils n'ont pas seulement besoin de nourriture. Ils ont aussi besoin de quelqu'un à qui parler. Certains me racontent leur histoire. D'autres discutent de tout et de rien. Le principal, c'est de communiquer. De trouver une oreille attentive qui s'intéresse à leur personne, à leur sort. Savoir que s'ils n'existent plus aux yeux de la société,

ils ne sont pas morts pour autant. Quelque part dans mon cœur, un sentiment de révolte s'éveille. Un monde qui abandonne les plus faibles est, à mon sens, un monde malade. Pour citer un célèbre film, *on ne laisse pas bébé dans un coin*.

Une fois nos « invités » partis, je suis de corvée vaisselle avec Sara. Alors que d'habitude, c'est une tâche qui m'agace, cette fois ça me détend. Peut-être parce que je suis sortie de mon quotidien. Ou parce que la présence de cette femme sympathique me fait oublier ce que je suis en train de faire.

– Alors, comment s'est passé ce premier contact ?

– Eh bien, je t'avoue que j'appréhendais vraiment cette rencontre. Dans les médias, on ne parle que de la violence, alors je redoutais la façon dont ils allaient se comporter avec nous. D'ailleurs, moi-même, je ne savais pas trop comment les traiter. Finalement, ça s'est fait avec naturalité et je suis plutôt contente de ma journée.

– Je pense qu'ils l'étaient aussi. Tu détiens une qualité rarissime.

J'écarquille les yeux pour montrer ma surprise. Je n'ai pas l'habitude de recevoir des compliments. Ni d'en faire.

– Tu sais écouter.

Je ris, amusée, et secoue la tête en essuyant une assiette.

– Tout le monde peut faire ça. Il suffit de tendre l'oreille.

– Non. Ça, c'est qu'on croit. Mais écouter n'est pas entendre. Pour écouter quelqu'un, il ne suffit pas d'être doté d'un pavillon auditif en état de marche, parce qu'on écoute avec le cœur, et avec l'esprit. Il faut être doté d'empathie, ce dont peu de gens peuvent se targuer, malheureusement, et il est également nécessaire de savoir se mettre à la place des autres.

J'acquiesce sans trop savoir quoi répondre, à la fois mal à l'aise et ravie d'entendre quelque chose de positif à mon sujet alors que je passe mon temps à me dévaloriser.

– Est-ce que ça te dirait de devenir l'une des nôtres ?

Sara se mord la lèvre inférieure en laissant voir ses canines, particulièrement longues.

– Un vampire, tu veux dire ? plaisanté-je en désignant ses dents. Si Edward Cullen est de la partie, c'est quand tu veux !

– Eh non, malheureusement. Mais nous manquons de bénévoles, ici. On serait heureux de t'accueillir, tu as beaucoup de talent.

J'analyse mon emploi du temps chaotique. Ça me semble impossible. Je vérifie que personne ne nous écoute. Les oreilles les plus proches de nous sont celles de Carmen et je doute qu'elle nous entende, vu son âge.

– Je suis désolée, mais ça me paraît compliqué. Je suis quelqu'un de très désorganisé. J'ai déjà du mal à m'en sortir avec mon travail, mes enfants, mon mari...

Je fais la grimace, ce qui la fait sourire.

– Tu en parles comme si c'était un ogre.

– Tu n'es pas très loin de la vérité, blagué-je en plissant le nez.

J'attrape une autre assiette et reprends mon sérieux.

– Je suis désolée. Pour tout te dire, je ne suis pas au mieux de ma forme en ce moment, et je ne sais pas si l'on est vraiment efficace pour aider les autres quand on n'est pas très bien soi-même.

– Ça, ce n'est pas à moi de te donner cette réponse.

– Je suis désolée. Je sais que c'est égoïste de ma part, mais...

– Hey ! Si tu continues comme ça, tu vas détraquer mon « jesuisdésoléemètre ».

– Pardon ?

– Tu as prononcé l'expression « je suis désolée » trois fois en moins de deux minutes. Alors, je t'arrête tout de suite. Premièrement, tu n'as pas à t'excuser ni à te justifier auprès de moi. Et deuxièmement, tu as passé toute une journée avec nous. Tu en as déjà fait nettement plus que la majorité des gens.

– J'aimerais en faire davantage.

– Tu le feras quand tu te sentiras prête. Et quand ce sera le cas, notre porte te sera toujours ouverte. D'ailleurs, si tu veux, toi et moi on peut se voir en dehors de l'association. Mes intérêts vont de la randonnée au shopping. Je ne connais pas encore grand monde dans la région, alors je serais ravie que... euh... est-ce que mon discours fait « je cherche des amis » ?

Je ris, à présent détendue.

– Oui. Mais comme j'en cherche aussi, alors ça tombe bien.

Sereine et souriante, je quitte l'entrepôt, accompagnée d'une Carmen bien silencieuse. Au moins, elle a compris que j'avais besoin de calme pour manœuvrer l'horrible monstre jaune.

– Tu veux que j'essaie de le rentrer dans le garage ?

– Non ! s'empresse-t-elle de répondre. Mon fils le garera en rentrant.

Reconnaissant des accents de frayeur dans sa voix, je ris, amusée.

– Et la confiance, alors ?

– Être confiante ne signifie pas être aveugle. Tout le monde n'est pas doué pour la même chose, et d'après ce que j'ai pu constater en te voyant conduire, les créneaux ne sont pas ton fort.

– Je l'admets.

– Mais, tu as d'autres qualités, c'est indubitable. Pour demain, j'aimerais bien que tu me fasses une petite liste de tes points forts.

– Moi ?

– Non. Ton chat.

– OK. En échange de quelques croquettes, Lipa se prêterait au jeu.

Mais quand je me tourne vers Carmen, je constate qu'elle ne partage pas ma plaisanterie.

– Dans notre société, on oublie souvent de faire des compliments, que ce soit aux autres ou à soi-même.

– Mais se faire des compliments à soi-même, n'est-ce pas une sorte d'égoïsme ?

– Tout dépend. Si ton but est de reconnaître tes points forts afin de t'en servir pour ton bien et celui de tes proches, alors je ne vois pas où est le mal.

Vu sous cet angle, moi non plus.

– Tu as le temps pour un café ?

Je dispose de vingt minutes avant de partir chercher mes enfants à l'école. Même si la neige a fondu, je tiens à y aller à pied. Un peu d'exercice ne nous fera pas de mal, ni à moi ni aux petits. Je pourrais refuser et proposer de ce court laps de temps pour lancer une machine et passer l'aspirateur, mais je décide de m'octroyer ce plaisir.

– Et comment !

Moi qui rêvais d'exotisme, je suis déçue. Je m'attendais à de la vanille ou à de la noix de coco, et il n'en est rien. Le café philippin est exactement comme le nôtre.

Carmen veut savoir comment j'ai vécu cette journée. Je lui réponds que j'ai passé un très bon moment, et que je suis contente de cette découverte.

– Et maintenant, la version non édulcorée ?

La vieille dame commence à me connaître trop bien.

– Honnêtement, je me sens super coupable. Je passe ma vie à me plaindre alors que d'autres ont des problèmes tellement plus gros !

Elle me fusille du regard, ce qui me fait me sentir encore plus piteuse. Si je le pouvais, je me cacherais sous la table basse.

– J’espère que tu sais pourquoi je suis en rogne.

– Parce que je suis désespérante ?

– Oui, tu l’es. Mais pas pour les raisons que tu crois.

Je la dévisage avec surprise. Elle secoue la tête et pose son mug vide sur un dessous de verre à l’effigie de la Vache qui rit.

– Luna, un malheur n’est pas comparable à un autre, puisqu’ils ne dépendent pas uniquement de l’événement, mais surtout de la manière dont la personne les vit.

– Comment cela ?

– Eh bien, certains individus vont te faire un drame d’un œuf mal cuit, et d’autres surmontent la perte d’un être cher avec facilité. Nous ne sommes pas tous égaux face à la tristesse, à la colère, à ces sentiments a priori négatifs. Et, un même humain peut accepter facilement un incident jugé grave et être anéanti pour quelque chose que la plupart des gens verraient comme un événement superficiel.

J’acquiesce, intéressée par ses paroles.

– Tout est dans le mental. Ce qui compte, ce n’est pas ce qui t’arrive, mais comment toi, tu vas réagir. Et surtout, si tu vas te battre pour le surmonter.

– Oui, c’est ce que j’essaie de faire au quotidien.

– Si tu te convaincs que tu peux réussir, alors tu réussiras, Luna. J’en suis certaine.

Je me sens à la fois encouragée et apaisée. J’éprouve encore de la culpabilité vis-à-vis de ceux qui ont besoin de moi. De ceux qui ont besoin qu’on leur tende la main. Alors, je me promets de tout faire pour aller mieux afin de pouvoir m’occuper d’eux, quand le moment sera venu.

– Merci, Carmen.

Nous nous séparons avec la promesse de nous revoir le lendemain, et je fonce en direction de l’école. Comme d’habitude, Monique essaie de me prendre la tête. Je lui réponds poliment sans vraiment prêter attention à ses paroles. Aujourd’hui, j’ai vu qu’il y a des choses tellement plus importantes dans la vie !

Mes enfants ne cachent pas leur étonnement à l’idée de rentrer à pied, une fois de plus.

– Tu as encore cassé ta voiture ? s’enquiert ma fille.

– Elle ne démarre plus ? surenchérit mon fils.

Je ris de leur méfiance, que j’ai sans doute un peu méritée.

– Rien de tout ça. Aujourd’hui, j’ai même conduit une camionnette jaune géante !

J’exagère à peine !

Je leur raconte mes péripéties routières avec Carmen à grand renfort de grimaces, ce qui fait bien rire mes deux chenapans. C’est tellement plus agréable que de se battre contre eux !

Une fois de plus, Anna est plus attentive pour faire ses devoirs, comme si le fait de s’amuser sur le chemin l’aidait à se concentrer. Je ne suis pas certaine que cette méthode fonctionne à chaque fois, mais elle est à retenir. Quant à Nico, le simple fait de rentrer à pied avec lui plutôt qu’en voiture me permet de lui consacrer plus de temps. Ainsi, il s’ouvre un peu à moi et nous avons plus de moments de partage, même s’il reste encore sur ses gardes.

Quand Aymeric rentre à la maison, le repas n’est pas prêt. Le linge n’est ni sec ni repassé ni plié. Il n’a même pas été lavé. Et quelques affaires traînent encore au milieu du salon. Mon mari ne cache pas son étonnement en me demandant ce que j’ai fait de ma journée.

– Figure-toi qu’avec la voisine, nous sommes allées prêter main-forte à des bénévoles dans le village d’à côté. Si tu savais le nombre de personnes qui ont besoin d’aide !

– Et ça justifie que tu ne fiches rien ici ?

– Je te demande pardon ?

– OK, tu es en arrêt maladie, et le docteur t’a autorisée à sortir. C’est bien que tu t’aères l’esprit. Pour autant, il faut aussi que tu t’occupes de nous.

Ma bouche s’ouvre en grand sous l’effet de la surprise.

– Et qui s’occupe de moi, hein ?

– Moi, en survenant à tes besoins économiques.

Et mon salaire, il sert à quoi ? À payer des bonbons ?

– Quoi ?

– Tu as très bien entendu, tu n’as pas besoin que je répète.

– OK. Et parce que tu gagnes le double que moi, tu estimes que tout ce qui incombe la maison et les enfants est à ma charge ?

Il ne répond pas, peut-être parce qu’il se rend compte qu’il est allé trop loin dans ses propos. Ou parce qu’au contraire, il campe sur ses positions.

– Je ne suis pas ta bonne !

– Je n’ai jamais prétendu une telle chose. Cela étant, tu as plus de temps que moi, et c’est donc normal que tu remplisses plus de corvées à la maison. Ça a toujours été comme ça, je ne vois pas pourquoi tu me pètes une pile maintenant !

Sa réplique me fait l’effet d’une gifle. J’essaie actuellement de mettre de l’ordre dans ma vie, parce que je suis arrivée à un point de non-retour et je sature. Et plutôt que de m’aider, de me tendre cette main amie que tout époux devrait être en mesure de proposer à son amoureuse, il me fait culpabiliser. Il me rabaisse.

Parce que je n’en peux plus, tout simplement. Parce que j’aimerais que les choses changent.

Les mots restent bloqués dans ma gorge. Je n’ai pas l’habitude de m’emporter. De dire ce qui ne va pas. Et j’ai l’impression que si je me mettais à vider mon sac maintenant, ça serait tellement long que je pourrais lui hurler dessus jusqu’à ma mort.

J’attends qu’il s’excuse. En vain.

Brusquement, je tourne les talons et me rends dans la cave, où se trouve le congélateur. Je sors trois plats surgelés que j’avais achetés pour en cas de pépin. Dans la famille, personne n’apprécie ce genre de nourriture, mais aux grands maux les grands remèdes. Je retourne dans la cuisine, où mon mari, qui campe sur ses positions, n’a pas bougé d’un pouce, et balance les boîtes cartonnées sur la table, produisant un bruit qui fait sursauter ma moitié.

– Aymeric, je te présente le micro-ondes. Micro-ondes, voici Aymeric, lancé-je en désignant mon époux d’un bras et l’électroménager de l’autre. Je vous souhaite une bonne cohabitation à tous les deux.

Sur ce, je quitte la pièce pour m’enfermer dans ma chambre, un casque audio sur les oreilles, un livre à la main. Malheureusement, je suis tellement énervée que je ne parviens pas à me détendre et ma lecture ne me captive pas. Le sort des héros de mon roman me laisse indifférente et de toute manière, des larmes rageuses viennent brouiller ma vue.

Roulée en boule sous la couette, je laisse ma tristesse s’exprimer. Le temps passe et mon mari ne monte pas se coucher. Discrète comme un ninja, je vais voir ce qu’il fait. Il s’est endormi sur le canapé, sans même songer à mettre les enfants au lit. Je les couche en évitant leurs questions. J’éteins la télé, prends une minute pour disposer un plaid sur Aymeric pour éviter qu’il attrape froid, et range encore quelques bricoles dans le salon, en

silence. Dans la cuisine, je découvre qu'il n'a pas fait la vaisselle. En colère, je décide de m'en occuper. Sinon, ce sera encore pire demain parce que la nourriture restera collée sur les assiettes et les couverts. J'attrape les boîtes vides, les jette à la poubelle. Avant de monter, je décide de mettre un peu d'ordre dans le placard à gâteaux. Je nettoie aussi la cuisine en entier. Au final, il est près de trois heures du matin quand je me couche.

OceanofPDF.com

8 – MANILLE NE S’EST PAS FAITE EN UN JOUR

Quand je me réveille le lendemain matin, je suis toujours seule dans mon lit. Et je suis tellement épuisée que le moindre mouvement me demande un effort surhumain. Connaissez-vous Superman, le superhéros qui peut à sauver l’humanité d’un simple battement de cils ? Eh bien, je suis son opposé. J’ai beau me donner à fond, j’ai l’impression d’être toujours en dessous, de n’arriver à rien.

Ces derniers jours, j’ai cru que je progressais. Je me suis sentie mieux, vraiment. Il a fallu juste une dispute pour que tous mes efforts soient réduits à néant.

Je me hâte de prendre une douche et enfile les premiers vêtements qui me tombent sous la main. C’est à peine si je me coiffe. De toute manière, j’ai une mine affreuse étant donné que je n’ai pas dormi plus de trois heures.

Au rez-de-chaussée, je croise mon mari sans trop savoir comment réagir. Lui aussi semble tendu. Je prépare le café et les tartines pendant qu’il se lave. Le petit-déjeuner est ingurgité à la vitesse de l’éclair dans un silence sépulcral. Aymeric part travailler plus tôt que d’habitude, et ce n’est qu’une fois qu’il a franchi le seuil que je m’autorise à respirer profondément.

Je lève les enfants, les installe à table et m’apprête à ranger les affaires qui traînent encore sur le canapé quand Anna m’interpelle.

– Oui ?

– Pourquoi est-ce que tu n’es pas venue manger avec nous, hier soir ?

Je m’attendais à ce qu’elle me pose une question en rapport avec ses dessins animés préférés ou avec ses amies, sans quoi, j’aurais prétexté une tâche urgente pour éviter son interrogatoire.

Ma mini-inquisitrice espagnole attend en jouant avec ses céréales, l'air de ne pas y prêter attention. Mais sous son sourire espiègle, je sais que ma réaction de la veille l'a intriguée. Quant à mon fils, ses yeux ne me quittent pas d'un millimètre.

– Je ne me sentais pas bien.

Ce n'est pas entièrement faux, après tout.

– Tu vas mieux, maintenant ?

Joker !

– Je suis debout, non ? Allez, dépêchez-vous. Il faut que vous soyez à l'école dans quinze minutes, éludé-je avec un sourire de façade.

Alors que je m'approche du canapé, un bruit sourd me fait sursauter. Ma fille a renversé son bol de céréales.

– Tu ne peux pas t'empêcher de chahuter, toi, hein ! grondé-je.

Les enfants déposés devant les grilles, je fonce directement chez ma voisine. Habituellement, je suis de celles qui se cachent pour pleurer. Mais pas aujourd'hui. Il faut que j'extériorise. Il faut que ça sorte. J'étouffe. Le sourire de Carmen se fane sur son visage bienveillant dès qu'elle perçoit la peine lisible sur le mien.

– Entre.

Ce n'est qu'un mot, rien qu'un mot. Pourtant, il est tellement important à mes yeux ! Une main tendue. Une oreille attentive.

La vieille dame me conduit dans son salon, devant la cheminée, et s'éclipse dans la cuisine pour revenir avec des boissons chaudes moins de cinq minutes plus tard.

– Je suis désolée, je n'ai pas préparé la liste sur mes qualités, je...

Un petit rire s'échappe des lèvres de mon interlocutrice.

– Ce n'est rien, Luna. Il y a des choses plus graves dans la vie, tu ne penses pas ?

– Oui, bien sûr.

– Tu as l'air bouleversée. Tu as envie qu'on en parle ?

J'acquiesce avec entrain. Une des choses que j'apprécie chez cette dame, c'est qu'elle ne me force jamais la main. Et comme je me sens libre avec elle, je narre ma dispute avec Aymeric telle que je l'ai vécue, sans rien cacher, rien lui épargner.

– Je vous comprends tous les deux, dit Carmen après m'avoir écoutée attentivement.

Je suis mécontente qu'elle ne me plaigne pas.

– Ah bon, tu le comprends, lui ?

– Bien sûr. Il a l'habitude de rentrer chez lui et de poser les pieds sur la table. Les enfants sont prêts, le repas aussi, la maison est nickel... hors, hier, ce n'était pas le cas.

– Mais ! Ce n'est pas à moi de tout faire ! me révolté-je.

– Je n'ai jamais prétendu que ça l'était.

– Mais, tu as affirmé que tu le comprenais.

– Et c'est le cas. Parce qu'il a dû être drôlement déstabilisé. Ça n'a probablement pas été facile pour lui.

– Il a l'habitude que je fasse tout...

– Et qui lui a donné cette habitude ?

La vérité me frappe avec la force d'un trente-huit tonnes.

– Belle-maman ?

– Tu en es sûre ?

Mince, comment elle sait ça, elle ? Cette petite vieille dame philippine travaillerait-elle en vérité pour la NSA ? Leurs agents sont décidément partout.

– Pas de triche, Luna.

– D'accord. C'est moi. Ce qui est surprenant, c'est que sa mère était totalement à l'opposé de moi. Ils constituaient une famille différente, à l'époque. C'est le papa qui se chargeait de tout l'aspect domestique de leur maison, des courses jusqu'au nettoyage des toilettes en passant par les devoirs des enfants. Elle, elle ne s'occupait que de la cuisine. C'est une femme forte à qui tout le monde obéit.

– Ça expliquerait certaines choses. Les enfants ont principalement deux façons de réagir, même si d'autres possibilités existent. Ceux du premier groupe vont mimer la manière d'agir de leurs parents. Ceux du deuxième, en revanche, feront l'inverse. Et les descendants peuvent appartenir aux deux groupes, pour des choses différentes.

Je suis contente qu'elle ne me demande pas directement comment c'était avec mes géniteurs, parce que ce n'était pas réjouissant.

– Quelque part, ton mari redoute son schéma familial, dans lequel l'homme avait un rôle de soumis.

– Et si je ne voulais plus être soumise ?

– Pourquoi ?

Ça sent la question piège à plein nez. Je prends le temps de réfléchir avant de répondre.

– Parce que, pour être tout à fait sincère, je n'en peux plus. J'ai l'impression de me battre sur tous les fronts, sans pour autant parvenir à de bons résultats. J'ai beau faire des efforts, mettre les bouchées doubles, je n'y arrive simplement plus.

– C'est un sentiment tout à fait légitime. Aujourd'hui, la plupart des femmes ont un travail. Parallèlement, elles doivent s'occuper leur maison. Même si le partage des corvées est de plus en plus paritaire, ce n'est pas suffisant. Et bien souvent, la gestion globale des tâches est une affaire féminine. Par conséquent, la femme a en permanence le cerveau partagé en plusieurs compartiments. Elle est au travail, mais elle songe à ce qu'elle doit ajouter sur la liste des courses, au prochain rendez-vous avec le dentiste pour son cadet, et au repas de famille qu'elle doit organiser.

– C'est exactement ça, oui.

Je souris, satisfaite d'être comprise.

– C'est ce qu'on appelle la charge mentale. C'est épuisant, à la longue, et mauvais d'un point de vue psychologique, car on a besoin tous de repos. Or, comment faire quand on nous en demande de plus en plus au travail, comme à la maison ?

– C'est exactement la question que je me pose.

– Ben, si tu trouves la réponse, n'hésite pas à me la donner.

J'écarquille les yeux.

– Tu as l'air surprise, Luna.

– Oui. Je pensais que tu avais réponse à tout.

– Eh non, je n'ai pas passé assez d'heures à jouer au *Trivial Poursuit* ! plaisante-t-elle.

– Zut !

– Tu es déçue ?

– Non, pas vraiment. En fait, ça te rend presque humaine.

Carmen sourit.

– Si je n'ai pas réponse à tout, j'ai néanmoins quelques pistes pour nous aiguiller.

– C'est déjà très bien.

– Ton attitude positive et ouverte me plaît beaucoup, Luna. Néanmoins, on ne va pas parler de charge mentale, aujourd'hui.

– Pour quelle raison ?

Je fronce les sourcils, un peu mécontente. C'est un sujet qui m'intéresse, parce que j'y suis confrontée.

– Le combat pour l'égalité des sexes est une lutte de tous les jours. Mais avant d'aller au front, tu as besoin d'armes. Et cela commence par apprendre à désamorcer un conflit. Et surtout, par savoir communiquer.

Voilà l'une de mes bêtes noires. La communication, cet affreux monstre !

– Pour commencer, il faut d'abord que tu sois en mesure de trouver des moments de calme pour en parler avec lui. Si l'un de vous aborde un sujet épineux à un moment où l'un ou l'autre est en état de fatigue, ou de mauvaise humeur, ça ne peut rien donner de bon. Pour qu'il y ait dialogue, il faut être ouvert, et les sentiments négatifs empêchent de l'être vraiment.

– Ça devrait être une évidence. Pourtant, tu as raison. Avant de m'énervier, je n'ai pas vérifié qu'il était « prêt ».

– C'est normal. Ce n'est pas automatique. Pourtant, ça nous facilite grandement la tâche !

– Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

– Eh bien, il serait préférable que tu saches ce que tu veux.

– Moi ?

– Exactement, fait-elle en souriant. Tu lui envoies des signaux contradictoires. Tu lui dis que tu en as marre d'être la bonne. Parallèlement, tu ranges la maison de fond en comble pendant qu'il dort. Est-ce que tu sais exactement ce que tu souhaites ? Parce que ces deux aspects me semblent un peu opposés, comme le lait et les piments.

– C'est vrai. C'est pour ça qu'on ne va pas aborder la charge mentale aujourd'hui, c'est cela ?

– En partie, oui. Ça te dit que l'on continue notre discussion ailleurs ?

– Avec plaisir, oui.

À ma grande surprise, elle me conduit dehors, à l'arrière de la maison. Je pensais qu'ils possédaient un minuscule jardin : j'avais tort.

– Viens, suis-moi.

À petits pas rapides pour son âge, la vieille dame m'entraîne vers un bâtiment en verre. Elle ouvre la porte et la referme dès que nous y pénétrons. Et l'endroit est si beau que j'en oublierais presque la chaleur suffocante qui y règne.

– Enlève ton manteau, ma douce. Sinon, tu vas rôtir comme un cochon.

Je me débarrasse de ma doudoune et de mon pull. On respire tout de suite mieux. Carmen m'invite à une promenade au milieu des orchidées, des

passiflores, et d'autres végétaux au nom imprononçable. Tout en marchant, elle désigne la provenance de chaque plante exotique, et mon esprit s'éveille au nom des pays lointains. Mon rêve d'évasion n'a jamais été aussi fort qu'en cet instant. Au centre de sa serre pousse un manguier qui ferait pâlir de jalousie les meilleurs horticulteurs.

– C'est... le paradis sur terre, lancé-je, émerveillée.

– Ou le paradis sous serre. Alors, tu m'aides ?

Tirée de ma rêverie, je sursaute. Carmen désigne un tas d'orchidées et me suggère d'enlever les feuilles mortes avec elle. Après nous être désinfecté les mains, nous nous mettons au travail. La délicatesse avec laquelle elle s'occupe des plantes me laisse songeuse. C'est presque hypnotique. Contrairement à ce que j'imaginais, cet écrin de verdure m'apaise.

– La nature est magique, réplique Carmen lorsque je lui en parle. L'homme est fou de s'en éloigner, et pire, de la menacer comme il le fait. Ce n'est pas moi qui dirai le contraire. Les peuples qui m'attirent le plus sont ceux qui vivent en accord avec notre planète. C'est très, très loin de notre modèle occidental.

– Tu es prête à poursuivre notre discussion ? s'enquiert-elle en caressant une fleur rose et blanche avec douceur.

– Oui.

Elle plante ses iris noirs dans les miens, et c'est comme si mon âme se dévoilait à elle.

– Tu es plutôt du genre à éviter les conflits, je me trompe ?

– En effet. D'après ce dont je me rappelle, mes parents se disputaient tout le temps. Puis, ils ont rompu. C'était insupportable.

– Oui. Comme je te l'ai dit plus tôt, on a tendance à reproduire ce que font nos ascendants, ou au contraire, à le fuir. Ta crainte des conflits pourrait traduire une peur viscérale d'être quittée.

J'acquiesce mollement. Distraite, j'arrache une feuille verte et m'en veux aussitôt.

– Ce n'est pas grave, fait-elle. Mais pour avancer, il faut régler ses histoires avec ses parents, et ça commence par essayer de pardonner ce qu'ils ont fait. Si c'est toutefois pardonnable, bien sûr.

Pardonner à mon père d'avoir quitté ma mère. Pardonner à ma mère de m'avoir abandonnée avec ma sœur pour filer au Venezuela, à l'autre bout du monde. Je n'ai plus aucun contact avec mon paternel, et effectivement, je lui en veux. Quant à maman, je n'avais pas remarqué la rancune que je

nourrissais à son égard. C'est peut-être la raison pour laquelle je trouve toujours une excuse pour ne pas lui passer de coup de fil. C'est pour moi une manière de la punir.

– Ensuite, j'ai remarqué que tu as tendance à t'écraser, justement parce que tu as peur du conflit. Tu utilises la stratégie de l'évitement.

– Je le reconnais.

Elle m'adresse un sourire rieur.

– Cela étant, ça ne fonctionne pas sur le long terme. Tu es humaine et comme tout le monde, tu finis par craquer. Et quand cela survient, toi qui as tendance à ne pas faire de vagues, tu déchaînes un tsunami !

– Ce n'est pas faux non plus.

Je réfléchis à ma manière de gérer mes émotions, et Carmen est totalement dans le vrai. J'intériorise jusqu'à ce que ça explose.

– Peut-être pourrais-tu essayer de faire part de tes remontrances avant d'atteindre le point de non-retour.

– Ce serait en effet une bonne piste. Mais, est-ce que ça ne risque pas de le mettre dans de mauvaises dispositions, si je passe mon temps à lui faire des reproches ?

– Tout dépend de comment tu t'adresses à lui.

Elle me décoche un clin d'œil complice. Je penche la tête sur le côté, méfiante.

– Tu vas m'apprendre l'art de la manipulation ?

La vieille dame éclate de rire.

– Oh, tout est une question de point de vue.

Devant son expression malicieuse, je ne peux que partager son hilarité.

– Je ne vais pas t'apprendre à manipuler les gens comme peuvent le faire les hommes et femmes politiques, ou les publicitaires. Ce serait déloyal, et je suis sûre qu'au fond, tu t'en voudrais de le faire.

– C'est exact.

– Je pense que lors d'un conflit, il y a des manières plus adaptées que d'autres lorsqu'on veut s'adresser à quelqu'un et lui faire passer un message. Par exemple, qu'as-tu dit à ton mari lors de votre dernière crise ?

Je fais fonctionner ma mémoire. Les images me reviennent comme dans un film, provoquant une sensation douloureuse dans ma poitrine.

– Je lui ai balancé « je ne suis pas ta bonne ».

Carmen acquiesce, une lueur d'approbation dans ses iris d'encre.

– Puis j’ai ajouté « parce que tu gagnes le double que moi, tu estimes que tout ce qui incombe la maison et les enfants est à ma charge » ? J’ai raison, non, Carmen ?

– Ce n’est pas à moi de répondre à cela. Mais je peux t’aider à améliorer la façon dont tu vas exprimer tes remontrances pour rendre la communication plus efficace.

Je lève le menton dans un signe interrogateur et silencieux.

– Lorsqu’on utilise à tout-va le mot « tu », on a tendance à braquer notre interlocuteur. D’ailleurs, tu ne trouves pas ça un peu agressif ? Tutututututu ! On dirait un pistolaser comme dans Star Wars.

Elle mime des tirs d’arme futuriste me faisant sourire. Je l’imagine bien en Yoda, pour être tout à fait sincère.

– Ce n’est pas faux. Mais qu’est-ce que je peux faire ? Je ne vais tout de même pas me taire !

– Absolument pas ! Tu as le droit de ne pas être contente et de le faire savoir. Mais, que dirais-tu de mettre l’accent sur toi, plutôt que sur lui ?

– Sur moi ? Mais ce sont ses actes qui m’agacent, pas les miens.

– Je le sais, mais comme on l’a déjà vu, on ne peut pas agir directement sur lui, mais sur toi. Comment t’es-tu sentie quand il t’a accusée de ne rien faire à la maison ?

– Je me suis sentie dévalorisée.

– C’est normal. Alors on pourrait commencer par ça. « Quand tu as affirmé que je ne faisais rien à la maison, je me suis sentie dévalorisée. J’ai eu l’impression que ton travail valait mieux que le mien ».

– C’est vrai que ça pourrait le faire réagir.

– Je l’espère, en tout cas. Il est important que tu ne fasses pas peser ton salut sur ton époux.

– Qu’est-ce que cela signifie ?

– Que la clé du bonheur, c’est entre tes mains qu’elle doit se trouver. Il ne faut jamais la confier à quelqu’un d’autre. C’est à la fois mauvais pour le partenaire, parce qu’on place sur ses épaules une responsabilité qu’on n’a pas demandée, et pour toi, parce que cela te rend dépendante émotionnellement.

– Je suis d’accord. Néanmoins, Aymeric et les enfants pèsent beaucoup dans ma balance du bonheur.

– Et c’est totalement normal.

J'aimerais ne pas reproduire les mêmes erreurs que mes parents. C'est vrai que je suis du genre angoissée, et je nourris une peur irraisonnée de l'abandon. Mais comment en parler avec eux ? Même avec mon mari, j'ai du mal à communiquer.

– Je te trouve bien pensive.

– Je me disais juste que si je suis d'accord avec toi pour éviter d'aborder les sujets qui fâchent lorsque notre partenaire est tendu, fatigué ou agacé, il faut admettre qu'il n'est pas toujours évident de déterminer son état d'esprit, même si cela fait quatorze ans que nous vivons ensemble. Aymeric n'est pas toujours très communicatif, et je ne suis guère mieux que lui.

– Dans ce cas, vous pourriez créer une sorte de « code » avec des mots pour alerter que l'on approche d'une limite à ne pas franchir, ou bien que ce n'est pas le bon jour pour en parler.

– Comme dans *Cinquante Nuances de Grey* ?

La Philippine tape dans ses mains, amusée.

– Oui, mais évite « jaune » et « rouge », ils sont un peu surfaits.

Je ris, épatée de constater que la vieille dame a vu le Mommy Porn le plus en vogue. Comme quoi, les apparences sont réellement trompeuses.

– Merci pour toutes ces pistes, Carmen. Je me sens... armée. Et dire que je me sentais tellement mal avant de venir ici ! En fait, j'avais l'impression de progresser super vite, puis il m'a suffi de cette dispute avec Aymeric pour que tous mes efforts soient réduits à néant.

– Patience, Luna. Manille ne s'est pas faite en un jour !

– Pas faux. Cette ville au carrefour de l'Asie et de l'Europe a été fondée au seizième siècle et depuis, elle n'a pas cessé de changer même si son cœur historique demeure intact.

Un sourire songeur s'installe sur la petite figure ridée de Carmen.

– Tu connais la capitale de mon pays ?

– Uniquement à travers les photos et les vidéos que j'ai pu visionner, ou le récit d'une amie.

Je lui parle de mon amour pour les contrées lointaines, de mes rêves d'évasion sans toutefois évoquer l'ethnologie. À son tour, elle me fait un récit détaillé de sa vie aux Philippines qui me donne envie de prendre le premier avion pour m'envoler à la découverte de cet archipel.

– Aymeric partage-t-il avec toi cette passion ?

– Oui, c'est même comme ça que nous nous sommes connus.

– Ah oui ? Comment ?

Sa curiosité n'est pas feinte et un sourire involontaire se plaque sur mes lèvres lorsque je me remémore notre rencontre.

– Il avait prévu de voyager en Colombie, pays de son ex, afin de récupérer celle-ci. Dans ce but, il cherchait des cours particuliers d'espagnol, ma langue maternelle. Il va de soi qu'il n'est jamais parti la retrouver !

Carmen s'esclaffe et me donne une tape sur l'épaule.

– Bien joué, petite. Et vous continuez de parcourir le monde ?

Mon sourire se fane.

– Non. Avec la naissance des enfants, nous sommes devenus bien plus casaniers. Plus prudents, aussi.

La vieille dame hoche la tête, compréhensive.

– C'est normal. On ne peut pas aisément emmener un bébé dans un lieu dangereux. Mais il y a bien d'autres sites à visiter, non ?

– Lorsque Nico et Anna avaient trois et quatre ans, nous sommes partis aux Baléares en pleine période estivale. Les plages noires de monde, l'uniformité des hôtels et de la nourriture, ainsi que la stupidité de la plupart des touristes ont eu raison de nous. Depuis, nous n'avons plus quitté l'Alsace.

– Eh bien, je trouve ça dommage pour vous quatre. Je ne vais pas vous demander de partir à l'autre bout du monde, ce n'est pas mon rôle. Cependant, j'ai l'impression que cet amour des voyages vous lie, ton mari et toi.

– C'est le cas.

Elle n'ajoute rien et me laisse les cartes en main. Nous travaillons encore un peu en silence, au milieu de ce merveilleux écrin de beauté qu'est sa serre. Dans ce lieu clos et fleuri aux parfums d'ailleurs, j'ai l'impression de voyager dans ma bulle à l'autre bout du monde.

Peut-être que ça ne serait pas une si mauvaise idée que ça, de renouer avec notre part d'exotisme. Après tout, ne suis-je pas à moitié vénézuélienne, du côté de ma mère ?

9 – UNE FENÊTRE OUVERTE

Je me sens beaucoup plus détendue en allant chercher les enfants, ce que ces derniers ne manquent pas de remarquer. Je prends ma fille dans mes bras tout en ébouriffant les cheveux de mon fils.

– Tu n’es plus fâchée avec nous ? s’enquiert Anna.

– Avec vous ?

Les deux bambins acquiescent de concert.

– Du tout. Ce n’est pas à vous que je faisais la tête, mais à papa.

– Ouf, souffle Anna.

Alors que nous commençons à marcher vers la maison, Nico me prend par la main.

– Mais, tu es encore énervée contre lui ?

– Peut-être un peu, oui.

– Tu vas nous quitter ?

Mon fils est un enfant anxieux qui extériorise difficilement. Il a sans cesse besoin d’être rassuré, ce que j’ai tendance à oublier. Je me penche sur lui et caresse lentement sa joue si douce.

– Ça, il n’en est pas question. Tu sais, il arrive souvent que les grandes personnes se disputent. On n’est pas mieux que les petits ! Mais après, on en discute et ça va mieux.

– Alors, tu vas en parler à papa ce soir ? renchérit Anna.

Voilà comment se faire prendre au piège par une fillette mesurant moins d’un mètre vingt.

– Oui, autour d’un bon petit repas issu d’un pays lointain.

– La Chine ?

– Non.

– L’Australie ? On va manger du kangourou ?

– Non plus. Et il n’est pas question qu’on dévore une si jolie bête !

Pendant tout le reste de la balade, les enfants essaient de deviner de quel endroit je vais m’inspirer pour ma cuisine. L’idée de préparer ce plat m’est venue dans la serre, alors que nous étions en train de nous occuper d’une variété d’orchidées dont les fleurs rouges, jaunes et oranges évoquent le feu. Pourquoi ne pas essayer de raviver notre flamme, ai-je songé ? J’en ai discuté avec Carmen, qui a pensé que trouver un point d’ancrage dans notre passé pour mieux construire notre futur était une excellente idée. Je vais donc redonner goût à notre ancienne passion pour voir si elle brûle toujours.

Juste avant de faire les devoirs de ma fille, je surprends mon mari en lui envoyant une liste des courses un peu particulière, puisqu’elle contient surtout des aliments exotiques. Pendant quelques minutes, j’attends sa réponse, le cœur battant. Après tout, il est parti fâché, ce matin. Peut-être m’en veut-il encore pour hier soir ? Heureusement pour moi, son SMS me parvient rapidement.

[Tu nous fais voyager, ce soir ? J’ai hâte de rentrer pour voir ça.]

Puis, un deuxième message arrive dans la foulée.

[Et pour te voir, toi aussi. Tu me manques.]

Un sourire niais se dessine sur mon visage, et la sensation de chaleur qui irradie dans ma poitrine ne me quitte pas. Carmen m’a affirmé que dans une relation, il n’est jamais aisé de faire le premier pas. Combien de couples se brisent parce que chacun campe sur ses positions ? En faisant preuve d’audace et en se remettant soi-même en question, on peut parfois éviter bien des drames.

Lorsque j’entends la serrure s’ouvrir, je m’approche doucement de la porte. Je suis un peu sur mes gardes et mes gestes ne me semblent pas naturels. Et pour cause, j’en veux toujours un peu à Aymeric pour notre dispute de la veille. Je lève nerveusement les yeux sur lui. Pourtant, quand nos regards se croisent, il n’est plus question de velléité. Alors qu’en général, il prend le temps de poser son manteau, lire le courrier et vérifier son téléphone avant de venir me voir dans la cuisine, où je l’attends en râlant, cette fois il me surprend en me prenant directement dans ses bras. Nos lèvres se scellent et nos palpitations décollent. J’ai peut-être fait le premier pas, mais lui, il a enjambé la stupide barrière que nous avions dressée entre nous.

Une fois devant le plan de travail, je remarque qu'il s'installe sur sa chaise pour surfer sur des sites sans intérêt. Je dépose devant lui les bananes plantain qu'il a achetées.

– Est-ce que tu pourrais les découper en morceaux ?

Il semble un peu étonné que je lui demande de l'aide. Je le suis, moi aussi. Mais je songe à ma discussion avec Carmen, et au fait qu'elle ait suggéré que je l'avais mal habitué.

– Tu n'as pas peur que je les rate ?

Je ris sous cape. Qui pourrait mal couper des bananes plantain ?

– On dira que c'est de l'art abstrait !

Il sourit, saisit le couteau et s'exécute tandis que je mets les épices sur la viande tout en faisant chauffer la friteuse.

– Hier, quand je t'ai reproché de ne pas t'occuper suffisamment de nous, j'avais tort. Et ce n'est pas ce que je pense.

Le fait qu'il l'admette sans que je le lui aie demandé me touche énormément.

– Je le sais, Aymeric. Et moi, je n'aurais pas dû démarrer au quart de tour.

Nous parlons de notre ressenti à cœur ouvert, et cela nous fait un bien fou à tous les deux. Les enfants nous rejoignent pour un repas convivial sur le thème du Venezuela, le pays de ma mère.

Oui, j'ai encore énormément de choses à régler. Avec elle. Avec Aymeric, les enfants. Avec le monde entier. Et surtout avec moi-même. Mais j'y travaille, et surtout... Manille ne s'est pas faite en un jour !

10 – SE RESSOURCER

Vendredi matin arrive, et je suis consciente que c'est mon dernier jour d'arrêt maladie. Je pourrais retourner chez le médecin. Il reconduirait mon congé, j'en suis certaine. Le docteur Hamo a confiance en moi et sait que je ne suis pas du genre à profiter de mes droits. Pourtant, je ne le fais pas. Premièrement, Air Pagong emploie le strict minimum en ce qui concerne le personnel. Si l'un de nous s'absente, ce sont les autres qui doivent compenser. Nos responsables le savent et jouent sur ça pour maintenir une certaine tension entre nous. Comme on dit : diviser pour mieux régner ! Dans tous les cas, je culpabilise à l'idée de mettre mes collègues dans la panade.

Deuxièmement, je me sens mieux. Je sais bien que Manille ne s'est pas faite en un jour, mais voilà, je me sens prête à retourner au travail, même si mon mari a émis quelques doutes à ce sujet.

Quand j'arrive chez Carmen, je suis surprise de constater qu'elle a enfilé son manteau.

– Ton chauffage est en panne ? lancé-je en guise de salut.

– Non, mais toi, tu dois te changer.

Je jette un œil à ma robe d'hiver, à mes collants, à mes bottes. Puis je les compare au jogging usé de la vieille dame.

– Laisse-moi deviner. Ce n'est pas aujourd'hui qu'on va participer à un concours de beauté.

Un sourire malicieux se peint sur ses traits. J'apprécie le fait de pouvoir plaisanter avec elle. Carmen est dotée d'autodérision. C'est une qualité rare dont je devrais m'inspirer.

– Allez, va mettre une tenue confortable. On se retrouve dans mon garage dans quelques minutes.

Je fonce me changer. Vêtue d'un vieux jean et d'un pull informe, j'ai l'impression d'avoir atterri dans les années quatre-vingt.

– Tu as ta DeLorean ?

– Non. J'ai mieux que ça.

Nous entrons dans son parking sous-terrain. La bonne nouvelle, c'est que l'utilitaire jaune n'est pas là. Par contre, elle désigne une jeep qui doit avoir au moins trente ans, et dont la forme et les couleurs me font penser à l'un de mes films préférés.

– Où allons-nous ? À *Jurassic Park* ?

– Arrête de vouloir tout contrôler et accepte la surprise.

– Carmen, suivre tes indications routières n'est pas « accepter la surprise ». C'est « évoluer dans un monde où les lois de la physique qui régissent notre planète ne sont plus valables ».

Elle s'esclaffe, amusée.

– Je l'admets. La NASA devrait me contacter pour l'entraînement de ses astronautes.

On finit par faire un compromis. Elle ne me dévoile pas ce que nous allons faire, mais me donne le nom du lieu où nous nous rendons, ce qui me permet au moins de rentrer les coordonnées GPS dans mon téléphone et m'évite de mourir prématurément d'une crise cardiaque.

Quarante minutes plus tard, nous arrivons à la Réserve Naturelle Régionale du Ried, une zone boisée sillonnée par de très nombreux cours d'eau.

– Je voudrais te voir conduire d'ici la fin de l'année, décrété-je en sortant de la jeep.

– C'est possible. J'ai une bonne professeure.

Le compliment me va droit au cœur. Hier, nous avons commencé l'apprentissage de la lecture. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, il ne suffit pas de savoir lire pour pouvoir enseigner. Pour apprendre à lire à quelqu'un, il faut avoir des capacités d'adaptation énormes, et il est nécessaire de savoir se mettre à la place de l'autre. Carmen a beaucoup appris, hier, mais elle n'est pas la seule. Moi aussi, je suis sortie grandie de cette leçon. Et j'ai hâte de m'y remettre.

– Tu connais cet endroit ?

Je fais signe que non. Elle me présente brièvement l'intérêt pédagogique et touristique du lieu. La plupart des arbres ont perdu leurs feuilles. Néanmoins, l'endroit dégage une atmosphère agréable. Nous nous mettons en marche et très vite, la beauté de la forêt me fait oublier le sol boueux, le froid, et l'humidité. Les nombreux cours d'eau qui sillonnent le site ne font qu'ajouter du cachet à son charme. Sans m'en rendre compte, je me mets à respirer à pleins poumons. Ici, je me sens libre. Épanouie.

– Je viens souvent ici, chercher des plantes et la paix.

– La paix ?

Elle met ses bras en croix, comme si elle voulait désigner l'ensemble de la forêt, et je comprends ce qu'elle veut dire. Ou plutôt, je le sens. Je perçois moi aussi cette énergie bienfaitrice qui s'empare de moi.

– Dans un monde comme le nôtre, rapide, bruyant, exigeant, il est bon de trouver des lieux ou des activités qui nous permettent de nous ressourcer. Dans mon cas, c'est la nature. Et dans le tien ?

– Je me sens bien ici, moi aussi.

– Tu as d'autres sources « antistress » ?

La réponse ne me saute pas aux yeux. Je suis obligée de réfléchir pour trouver ce qui peut m'apaiser.

– Le gras et le sucré, surtout.

Je ris jaune.

– La nourriture est connue pour avoir le pouvoir de combler nos vides, mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus sain, tu en conviendras.

– Oui, je suis entièrement d'accord.

– Pour la prochaine fois, je vais te demander d'établir une liste de ce qui t'aide à trouver la paix. Ça peut être des gens, des endroits, des activités... Certains peuvent puiser leur sérénité dans le heavy métal, d'autres dans le silence le plus complet. Il n'y a pas de règle. Chacun est différent.

– D'ailleurs, à ce sujet, j'ai un petit souci.

– À voir cette lueur inquiète qui brille dans tes yeux, je n'aurais pas utilisé le mot « petit ».

– Oh, tu sais bien, ce n'est pas la taille qui compte.

Un petit sourire étire ses lèvres, mais ses iris restent préoccupés quand elle m'observe. Une chose est sûre : avec elle, je n'ai pas la possibilité de mentir ni de minimiser la réalité.

– Je reprends le boulot lundi. Je ne pourrai plus venir te voir aussi facilement.

Elle s'arrête de marcher pour me faire face.

– Je sais que ce n'est pas forcément prudent. Je pourrais faire une rechute. Je pourrais gâcher tous les efforts que nous avons entrepris jusqu'ici et...

– Et tu pourrais aussi t'en sortir comme une reine.

– Tu le penses vraiment ? Mon mari croit que je fais une bêtise.

– Ce que je pense n'a aucune importance. Pas plus que ce que croit ton mari. Ce qui compte, c'est ce que toi, tu ressens, assène-t-elle en tapant sa tempe du bout de l'index. Tu ne le sais pas forcément, mais tu te connais mieux que quiconque.

Je la remercie d'un hochement de tête. Sa confiance en moi me touche au-delà des mots.

– Je t'avoue que si j'ai envie d'y retourner, la perspective de me retrouver derrière mon bureau, un casque sur les oreilles et, dans mon cerveau, les insultes de certains voyageurs et la pression de mes supérieurs, m'effraie un peu.

– C'est normal. Et l'admettre est un signe de force, et non de faiblesse.

– Comment est-ce que je vais faire ?

Honnêtement, je me sens ridicule. Mon travail n'est pas le pire job au monde. Je n'ai pas de charge lourde à porter. Je suis assise sur une chaise confortable, au chaud. Mes actes ne jouent pas sur la vie ou la mort d'autrui, et je n'ai pas peur pour mon intégrité physique. C'est dans ma tête que ça se passe. Je me sens exploitée. Utilisée. Il y a en moi comme un ras-le-bol qui ne demande qu'à déborder, et j'ai l'impression que la situation pourrait devenir incontrôlable pour un mot de trop de la part de ma responsable. Comme si à force de tirer sur la corde, quelque chose s'était brisé en moi au niveau professionnel. Pourtant, il faut que j'y retourne. Même si j'appréhende le moment où je vais franchir le seuil de l'open space dans lequel je passe mes journées.

– Tu vas avancer, lentement mais sûrement, et d'un seul pas à la fois. Et surtout, tu vas regarder en arrière pour voir combien de fois tu as été forte, aux moments les plus intenses de ta vie. Tu vas te concentrer sur l'instant présent, et réaliser combien tu es forte aujourd'hui. Rassérénée, tu seras capable de te construire un futur.

Touchée par ses mots, je ris nerveusement.

– On dirait le discours d'un général à ses soldats la veille d'une grande bataille.

– Eh bien, je n’y connais rien à l’armée, mais je devine que tu as l’âme d’une guerrière.

Nous interrompons notre promenade pour un pique-nique, puis elle me donne d’autres pistes auxquelles m’accrocher si les choses tournaient mal pour moi, lundi.

La pluie commence à tomber sur la forêt, mais en cherchant bien, on trouve toujours un refuge pour s’abriter.

OceanofPDF.com

11 – DANS LA GUEULE DU LOUP

Mes pieds n'ont pas encore franchi le seuil d'Air Pagong que je me suis déjà transformée en boule de nerfs. Ce matin, j'avais besoin que mon mari me mette en confiance. Pourtant, j'ai passé mon temps à le rassurer, lui. Cinq dizaines de fois, il a dû me demander si j'étais sûre que j'allais tenir le coup. Puis, il a enfilé sa cape invisible de superhéros et m'a fait promettre de l'appeler si ça n'allait pas, m'assurant qu'au moindre problème, il rappliquerait pour me tirer de là. J'avais surtout besoin qu'il me fasse confiance, pour que je puisse à mon tour avoir confiance en moi.

Mes enfants ont senti la tension qui flottait dans l'air. Résultat, Anna s'est encore montrée insolente malgré son jeune âge et, turbulente, elle a renversé un vase auquel je tenais en courant après le chat dans le couloir. Quant à Nico, muré dans son mutisme, il s'est fait pipi dessus, ce qui ne lui était pas arrivé depuis un moment. J'ai pris sur moi pour ne pas leur crier dessus, mais ça m'a empêchée de me concentrer sur moi pour mieux préparer ma journée.

Je jette un regard à ma montre. Malheureusement, ses aiguilles n'ont pas arrêté leur course tyrannique. Il est temps d'entrer dans le ring ! Je me traîne à travers le parking et franchis les portes de l'entreprise avec l'entrain d'un condamné à mort. Je me dirige droit vers l'ascenseur, où je croise Ada, une secrétaire.

– On dirait un veau que l'on conduit à l'abattoir.

Que c'est flatteur !

– C'est à peu près ça, oui.

Une fois dans l'open space, j'ai l'impression que tous les regards convergent sur moi. Je fixe mes chaussures et avance aussi vite que possible en direction de mon poste. Forcément, je me prends le pied dans la lanière du sac de Nina, l'une de mes collègues, et effectue un vol plané qui attire l'attention de tout le monde.

– Tu vas bien ? s'enquiert la propriétaire de la besace.

– Oui, oui, merci, murmuré-je en me mettant debout.

J'arrange ma jupe, époussette mon chemisier, et m'installe sur ma chaise, ni vu ni connu. Mes mains tremblent lorsque j'allume mon ordinateur. La première voix que j'entends dans mon casque est celle de Christine, ma responsable.

– Bonjour, Luna. J'espère que tu es en forme. Nous faisons face à une grève des contrôleurs aériens et la journée risque d'être pénible.

Je fais la grimace, sachant pertinemment qu'elle ne peut pas voir mon visage. Si je comprends le combat social des contrôleurs aériens, et que j'ai tendance à soutenir leur mouvement, il n'empêche que ça nous plonge dans la panade la plus profonde. En effet, de nombreux vols sont annulés. Et, vers qui se tournent les clients mécontents ? Vers nous, forcément. C'est dans nos oreilles qu'ils déversent leur frustration, souvent sous forme de tsunami d'insultes.

– D'accord, je suis prête.

Voilà le résultat de notre échange. Ça ne va guère plus loin.

Le premier appel concerne une femme agacée de voir son vol annulé. Les coups de fil suivants lui sont similaires. Mon dos se voûte un peu plus à chaque insulte reçue, à chaque commentaire désobligeant, à chaque mot hurlé à mon oreille. Heureusement que toutes mes journées ne ressemblent pas à celle-ci. Sinon, je ne donnerais pas cher de ma peau.

Pendant la pause midi, je déjeune avec mes collègues à la cafétéria. L'ambiance est tendue, tout le monde est sur ses gardes. C'est toujours le cas lors des jours de grève, ou de grandes intempéries qui empêchent les avions de décoller.

– Alors, pourquoi étais-tu absente ?

– La grippe, prétexté-je, conformément à ce qui est écrit sur mon arrêt de travail.

Je ne m'étends pas sur le sujet. Les personnes avec qui je partage mon repas aujourd'hui ne sont pas celles que je préfère, loin de là. Et puis, ça ne les regarde pas.

– Jacques aussi, il a la grippe, croit bon de m’informer Jade. Mais lui, il est venu travailler.

– C’est vrai qu’il est courageux, lui répond Madeleine.

C’est surtout un manque de respect envers les autres, ai-je envie de dire, quand on sait à quel point ces microbes sont contagieux.

La conversation se poursuit sur l’absentéisme. Antoine, célibataire, affirme que les femmes sont plus souvent absentes que les hommes, oubliant que bien souvent, la santé des enfants reste à leur charge. Chacun y va de sa science et très vite, j’éprouve les symptômes de ce « trop-plein » qui m’avait conduite à me rendre chez le médecin une semaine plus tôt. Je ne pense pas être concernée par le « burn-out », même si je sais que j’en présente certains symptômes caractéristiques, et que ma personnalité perfectionniste fait de moi une victime idéale. Dans mon cas, je parlerais plutôt d’un mal-être général, puisque cela concerne également ce qui se passe à la maison. Mes pensées s’envolent vers Carmen, et je songe à tout ce qu’elle m’a apporté en seulement quelques jours. Ma relation commence à s’améliorer avec mon mari et mes enfants, même si ce n’est pas encore gagné. Mes yeux se perdent dans la forêt, de l’autre côté de la fenêtre, et mon esprit construit un refuge autour de moi. Au moins, je suis sur le bon chemin. Je suis capable d’avancer. C’est dans cette affirmation que je puise la force de poursuivre ma journée.

En fin d’après-midi, Christine m’oblige à rester plus longtemps que prévu. Enfin, elle ne m’oblige pas réellement. Mais ma responsable me connaît, et elle sait que je suis prête à tout accepter afin d’éviter les conflits. Je pense justement à Jacques, mon collègue prétendument si courageux. Celui que tout le monde porte aux nues. Il a commencé son premier jour de boulot en arrivant en retard. Résultat : les gens le félicitent quand il est à l’heure. Et il n’est jamais resté travailler à la fin de sa journée, si bien que plus aucun responsable ne lui demande de le faire. Quand moi, j’ose refuser une fois, c’est le drame. Pourquoi ?

J’arrive encore une fois en retard à l’école, où Monique repart de ses commentaires cinglants.

Le jour suivant ne se déroule guère mieux.

12 – CAMOUFLAGE

Mercredi après le boulot, je suis sur les rotules en récupérant les enfants au périscolaire. Néanmoins, j'ai tenu à les chercher en marchant, pour une fois que je le pouvais. Comme ça, on fera le retour à pied. Je n'ai pas oublié que ma fille se tient nettement mieux à la maison lorsqu'elle peut se dépenser physiquement sur le chemin, et mon fils est moins refermé sur lui-même lorsque je peux prendre un peu de temps pour lui, ne serait-ce que sur la durée du trajet. Néanmoins, je suis épuisée, et je donnerais cher pour pouvoir m'occuper simplement de moi. Me glisser dans un bain chaud, prendre un livre, visionner ne serait-ce qu'un épisode de ma série préférée.

Je m'apprête à commencer les devoirs de lecture d'Anna quand mon téléphone sonne. Le nom d'Aymeric s'affiche à l'écran. Comme il n'est pas du genre à m'appeler par surprise pour raviver notre flamme, je sais que je ne dois pas m'attendre à quelque chose d'agréable.

– Salut, ma chérie, tu vas bien ?

C'est une question rhétorique. Il ne m'a pas laissé le temps de lui répondre.

– Je voulais te prévenir que je rentrerai plus tard que prévu ce soir. Un chercheur a besoin des résultats du séquençage pour une publication, et je ne suis pas sûr de les avoir avant quelques heures.

Je ne peux pas m'opposer à ça. Lui dire que je suis sur les rotules et que j'aimerais qu'il m'aide un peu. La recherche sauve des vies, alors que supporter les appels des clients mécontents me donne seulement envie de leur arracher la leur. Mon job ne contribue aucunement à l'amélioration de notre société. Et financièrement, son travail nous rapporte plus que le mien.

Ce n'est pas ce soir que je vais pouvoir compter sur mon mari. Pour ne pas changer, me soufflerait ma conscience.

– D'accord, ne t'en fais pas.

Il raccroche sans plus de fioritures. Plutôt que de me lamenter, je me tourne vers ma fille.

– Ça te dirait d'avoir une personne de plus pour faire tes devoirs avec toi, aujourd'hui ?

Anna me fixe avec des yeux ronds comme des soucoupes, se demandant probablement si je n'ai pas perdu l'esprit.

– Alors, chouquette ?

– Euh, oui, pourquoi pas ?

– Super, merci.

Je lui demande d'attendre sagement, puis je sors de la maison et traverse la rue pour frapper à la porte des Dominguez. Carmen m'accueille avec son sourire ensoleillé, capable de réchauffer les cœurs de glace.

– Ça te dit, de venir faire les devoirs avec ma fille ? balancé-je d'entrée de jeu.

Ce n'est qu'après avoir formulé ma phrase que je me rends compte que la vieille dame pourrait le prendre mal. Elle pourrait croire que je l'insulte ou que je me moque d'elle. Néanmoins, son sourire soleil s'élargit un peu plus.

– Avec plaisir.

Anna est toute fière de lire son texte devant un auditoire attentif, ce qui lui permet d'oublier certaines de ses difficultés. Puis, elle ne cache pas sa surprise en constatant que Carmen est encore moins avancée qu'elle au niveau de l'apprentissage de la lecture. La Philippine lui révèle qu'elle vient seulement de commencer à appréhender les lettres, et qu'elle a beaucoup progressé parce qu'elle travaille beaucoup. Elles s'encouragent l'une l'autre, et je ne regrette pas du tout d'avoir eu l'idée d'inviter notre voisine à se joindre à nous. Comme d'habitude, les devoirs de Nico sont faits en un éclair.

– Ça vous dit de venir chez moi ? J'ai un super toboggan dans le jardin, et une balançoire qui penche un peu, mais qui devrait tenir le coup.

Les enfants sautillent de joie, et moi, je me retiens de le faire, même si je suis tout aussi contente. Je vais pouvoir prendre de ses nouvelles et lui raconter comment ça se passe au travail. C'est fou comme je me suis vite habituée à la voir tous les jours.

Guillerette, elle me raconte que son fils lui a téléchargé une méthode pour apprendre à lire. Que ce n'est pas pareil que d'avoir un enseignant en face de soi, mais qu'elle s'en sort plutôt pas mal. Je me sens un peu coupable de l'avoir lâchée, mais avec le boulot, les enfants et mon mari, je peine à trouver le temps de m'occuper d'elle. Néanmoins, je lui promets de lui réserver un peu de lecture tous les week-ends.

– Et toi ?

Je lui raconte comment ça se passe au boulot. Je lui fais part de cette détresse qui s'abat comme une chape de plomb sur mes épaules et qui m'empêche d'aller de l'avant. Je me sens mieux qu'il y a une semaine, certes. Je parviens à me réfugier dans mon esprit, comme elle m'a appris à le faire, mais ce n'est pas suffisant. Je lui fais également part de mon sentiment de culpabilité. C'est vrai, il existe des boulots nettement plus néfastes que le mien. Je pense notamment aux infirmières, aux médecins, aux policiers et aux pompiers qui font face à la mort tous les jours.

– Outre des aspects socio-économiques, la pénibilité du travail dépend beaucoup du mental du salarié.

– Quoi ?

Nous sommes tranquillement assises dans sa cuisine, d'où je peux surveiller les enfants par la fenêtre.

– Je parle de ta capacité à voir le verre à moitié vide, ou à moitié plein.

Disant cela, elle se lève pour nous verser un peu de thé.

– Ah oui. Tu veux que je fasse preuve d'optimisme.

– C'est un peu ça, oui. Mais je vais commencer par te demander de sourire.

– De sourire ?

– Exactement. Sais-tu quel est le surnom que l'on donne à mon pays ?

– La nation de celle qui a toujours réponse à tout ?

Ma plaisanterie la fait pouffer. Son rire contagieux m'aide à me détendre.

– On nous appelle « l'Archipel du sourire ». Et c'est vrai. Mes compatriotes ont souvent le sourire aux lèvres. Pourtant, trente pour cent de la population vit avec moins d'un euro par jour.

– Tu es en train de me dire que je dois tout accepter de mes supérieurs, et avec le sourire en prime ?

– Pas du tout. Je ne te demande aucunement de te transformer en carpette. Parole de syndicaliste.

Ma bouche s'ouvre en grand. J'ai du mal à imaginer cette vieille dame si douce en activiste militante. D'un autre côté, sa façon de toujours s'occuper des autres abonde dans ce sens. Oui, je la vois tout à fait manifester et se battre pour ses droits. Nos droits.

– Prendre les choses de manière positive n'est en aucun cas synonyme de mansuétude. Et si quelque chose te semble anormal, tu te dois de protester, et de le faire savoir. Je ne défendrai jamais l'exploitation, quelle que soit sa forme.

J'acquiesce.

– Cela étant, sourire libère des endorphines, qui vont soulager ton stress et t'aider à voir la vie en rose. Ça oxygène le cerveau, te permettant de mieux réfléchir. Ça embellit : on est plus beau quand on sourit que quand on tire la tronche.

– C'est vrai.

– Et ça provoque un effet domino. Si tu souris, il y a des chances que les autres te sourient en retour. C'est tout de suite plus sympa, n'est-ce pas ?

Elle a raison et je suis prête à tenter le coup. Même si imaginer Christine en train de sourire me fait un peu peur.

– Et pour le reste ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? Je... j'ai en permanence l'impression de ne pas être à la hauteur. Plus la journée avance et plus je me voûte, je me replie sur moi-même. Je ne m'en sors pas.

Tandis qu'elle m'observe attentivement, je lui fais part de mon ressenti sans mettre de filtre. Lorsque je finis, j'ai l'impression d'apercevoir un nuage au-dessus de sa tête, tant elle semble réfléchir avec force.

– Comment se passent les cours de théâtre de Nico ?

Sa question me déstabilise. Je pensais qu'on était ici pour parler de moi.

– Eh bien, il n'en a eu que deux, mais il paraît qu'il s'amuse beaucoup. Ça lui plaît et visiblement, ça l'aide à extérioriser.

– Tu sais quoi ? Tu devrais faire pareil.

Je fronce les sourcils.

– Sincèrement, Carmen, je manque de temps. Je ne me vois pas utiliser le peu de minutes dont je dispose pour m'enfermer dans une salle avec des gens bizarres pour aller lire du Corneille.

– Je ne t'ai jamais demandé de faire du rap.

– Du rap ? Je parlais du dramaturge, pas du chanteur.

Le quiproquo nous fait rire, ce qui nous aide à dissiper cette tension idiote qui s'était installée entre nous.

– Le monde est un théâtre, reprend-elle.

– Et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs, terminé-je sa citation de Shakespeare.

– Exactement. Mais ce que l'Anglais a oublié de préciser, c'est que l'acteur peut choisir son rôle à tout moment.

– Comment cela ?

Je ne vois pas du tout où elle veut en venir.

– Donne-moi un modèle. Quelqu'un que tu admires.

Des dizaines de noms s'entrechoquent dans ma tête. Ça va de Marie Curie à Darwin en passant par Angelina Jolie. C'est finalement une tout autre personne qui retient mon attention.

– Dwayne Johnson.

– Dwayne Johnson ? *Le* Dwayne Johnson ?

Elle mime les immenses avant-bras de mon idole dans une position comique.

– Oui. Celui que l'on surnomme *The Rock*.

– Cette montagne de protéines ? Pourquoi lui ? En quoi serait-il un modèle ?

– Parce qu'il sauve des vies, en commençant par celle de sa propre mère, qu'il a secourue alors qu'elle tentait de mettre fin à ses jours.

– Je l'ignorais.

Comme la plupart des gens.

– Il rêvait de devenir footballeur, mais de sérieuses blessures ont réduit son rêve à néant, le plongeant dans le désespoir. Il a voulu devenir acteur. Les gens se sont moqués de lui, le traitant comme un tas de muscles sans cervelle. Aujourd'hui, il est l'une des personnalités les mieux payées d'Hollywood et il va certainement se lancer dans la politique.

– C'est un beau programme.

– Mais, ce n'est pas tout. C'est surtout quelqu'un qui n'a pas peur de parler de la dépression pour faire savoir qu'elle touche aussi les hommes, et que cela ne les rend pas moins viriles pour autant. C'est un homme qui n'a pas peur d'enfiler un tutu rose pour un de ses rôles, ou de parodier Taylor Swift pour faire rire des millions de gens à travers le monde. C'est un pilier de la masculinité positive. Un touchant mélange de force et de délicatesse. Il me suffit de visualiser son visage pour sourire naturellement.

– Alors, nous avons trouvé ton modèle.

– Qu'est-ce que je vais faire ? J'ai passé l'âge d'afficher des posters de lui dans ma chambre.

– Oui. D'ailleurs, ton mari pourrait le prendre un peu mal.

Nous sourions toutes les deux. Ça fait du bien.

– Je vais te demander de jouer le rôle de Dwayne Johnson.

– Quoi ?

– Tu vas t'imaginer dans sa peau. Tu vas jouer à être lui.

Ma mâchoire doit toucher par terre à cet instant précis. J'ai peur d'avoir mal entendu.

Elle m'explique les bienfaits du théâtre, de cette sorte de bouclier que nous confère le fait d'interpréter un rôle, et comment, le fait de prétendre être quelqu'un d'autre peut nous aider à mieux accepter notre propre personnalité.

Elle se montre tellement convaincante qu'à la fin, je lui fais la promesse de devenir Dwayne Johnson, ne serait-ce que l'espace de vingt-quatre heures.

13 - DANS LA PEAU DE DWAYNE JOHNSON

Je me lève avec le sourire. Finalement, me réveiller dans la peau de Dwayne Johnson, ce n'est pas si mal. Et l'idée de passer ma journée à incarner cet acteur que j'aime tant me plaît particulièrement. Je suis surexcitée, comme une gamine, si bien que j'en oublie l'appréhension liée à mon travail. Devant mon miroir, je tâte mes muscles inexistants. On s'y croirait presque ! Pendant le petit-déjeuner, je parviens à rattraper in extremis le bol de céréales que ma tornade de fille a manqué de renverser, et j'arrache un fou rire à mon fils lorsqu'il me surprend à faire une prise de catch à son père dans la cuisine avec le charisme de Hulk Hogan.

Dans la voiture, j'entonne *Shake it off*, de Taylor Swift à tue-tête, et d'une voix suraiguë, s'il vous plaît. Comme mon idole. Je suis tellement occupée à essayer de chanter juste que je ne pense pas du tout au boulot, alors qu'habituellement, je stresse durant tout le trajet.

Arrivée dans la banlieue sud de Strasbourg, l'appréhension commence à se frayer son chemin en moi. Je la rejette d'un uppercut bien placé.

Je parcours le parking d'un pas rapide, traverse le seuil comme un coureur franchit la ligne d'arrivée après une course éreintante, et me glisse dans l'ascenseur aux côtés d'Ada, ma collègue. Pour changer, je lui adresse un sourire encourageant. Elle me rend la pareille, bien qu'un peu sur ses gardes.

Parvenue à mon étage, je me dirige vers mon bureau. Je me force à garder le menton haut, les épaules droites, et à ne pas regarder le sol contrairement à mes habitudes.

Mais qui dit ne pas regarder le sol, dit aussi ne pas voir les obstacles. Encore une fois, mon pied se prend dans la lanière du sac de Nina et je décolle dans un vol plané qui, avec un peu plus d'élan, pourrait me transporter jusqu'à Buenos Aires.

Que ferait Dwayne Johnson dans un cas comme celui-ci ?

En vérité, j'ignore ce que ferait mon idole. En revanche, je sais que son partenaire à l'écran dans *Baywatch*, Zac Effron, a fait une chute particulièrement désopilante alors qu'ils tournaient la fameuse scène durant laquelle les maîtres nageurs courent au ralenti, comme dans *Alerte à Malibu*. Je décide d'imiter sa réaction et tente une sorte de roulade qui doit me faire ressembler à une boulette de viande sur la poêle. Qu'à cela ne tienne ! Mes collègues, hilares, m'applaudissent et l'espace de quelques minutes, je deviens non la risée, mais la star de l'open space.

Carmen avait raison. Tout dépend du mental.

J'allume l'ordinateur, enfle mon casque, et me prépare au combat comme le ferait mon catcheur préféré en frappant mes poings l'un contre l'autre.

– Air Pagong, bonjour. Luna Uhl pour vous servir. En quoi puis-je vous être utile ?

– Je suis dans une grosse galère ! hurle un homme au bout du fil. Je vous appelle même si je ne crois pas que vous pourrez m'aider, vu que vous êtes tranquillement assise le cul sur votre bureau, derrière votre écran.

Habituellement, je me tasserais sur moi-même et répondrais d'une voix chevrotante. Mais pas aujourd'hui. Je redresse ma colonne vertébrale, souris, et réplique avec l'entrain dont userait Dwayne Johnson.

– Eh bien, je suis une femme très polie, parfaitement respectable, et au boulot, je ne m'assieds pas sur mon bureau, mais sur ma chaise. Mais en dehors de ça, je suis heureuse de vous informer qu'il n'existe aucune galère dans ce bas monde que je ne puisse pas vous aider à résoudre.

J'entends rire mon interlocuteur, probablement surpris de mon intervention.

– Qui êtes-vous ? Bruce Willis ?

– Non, mais presque. Et si vous me racontiez vos tourments, qu'on puisse se battre ensemble ?

En l'écoutant, je me rends compte que je ne suis pas en mesure de régler tous ses problèmes, mais je peux au moins résoudre les plus gros. À la fin de l'appel, l'homme qui avait démarré notre conversation en hurlant se

confond en remerciements et va même jusqu'à me demander mon adresse personnelle pour m'envoyer un petit cadeau. Évidemment, je n'accepte pas. Mais ce coup de fil représente une première victoire qui me donne la force pour affronter les clients suivants en gardant le sourire pour les aider à faire face à leurs doléances.

– Tu viens déjeuner ?

Je lève un regard surpris vers Nadia, ma collègue, avant de vérifier l'heure sur l'écran. Moi qui suis toujours accrochée à ma montre, je réalise que je n'ai pas vu le temps passer.

À la cafétéria, je m'installe avec une dizaine de camarades et ne puis m'empêcher de pousser un soupir de dépit lorsque Jacques l'insupportable vient s'asseoir avec nous. Il détourne aussitôt la conversation, qui portait sur un sujet général, pour parler de son principal centre d'intérêt : lui-même.

– Vous savez ce que je vais m'acheter ?

J'hésite entre un robot à ton image et un poster à ta gloire. Éclaire-moi !

Cette pensée me fait sourire.

– Je vais acquérir une voiture qui roule vite avec un moteur qui...

Je l'écoute d'une oreille distraite, épargnant à mon cerveau les détails techniques dont je me fiche éperdument. Son discours ponctué de mots inintelligibles et de gestes grandiloquents est parsemé de piques envers ses collègues masculins, et je comprends qu'il doit sans doute souffrir d'un complexe d'infériorité. Treize minutes plus tard, il n'a toujours pas mis fin à son monologue, mais au moins, j'ai terminé de manger. Plus rien ne me retient à table.

– Sincèrement, Jean, je ne comprends pas comment tu fais pour rouler dans une si petite bagnole, le tanne Jacques le narcissique.

Jean est justement l'un de mes collègues préférés. D'un naturel serviable, il ne cherche jamais d'histoires aux autres et se contente de bosser en contribuant à générer une bonne ambiance de travail. Tout le contraire de Jacques. D'ailleurs, ce dernier préférerait se faire épiler le torse à la pince en métal plutôt que de rater une occasion de se moquer de sa victime. Dwayne Johnson ne permettrait pas qu'une telle chose se trame sous ses yeux.

– Peut-être que Jean n'a rien à compenser, lui. Qu'en penses-tu, Jacques ?

Après un bref silence surpris, un éclat de rire secoue les convives, exception faite de Jacques, qui n'a de toute évidence pas compris mon

allusion. Je profite de cette distraction pour me mettre debout. Mais je mets fin à mon habitude de partir seule.

– Il nous reste vingt minutes de pause. Est-ce que quelqu'un est partant pour une balade ?

Je désigne la forêt, de l'autre côté de la fenêtre. Pendant quelques instants, j'ai peur d'avoir l'air d'une idiote. C'est ce qui se passera si personne n'accepte mon offre. Puis, je me dis que je me fiche comme de ma première paire de chaussettes de ce que pensent les autres.

– Moi, je viens ! s'écrie Nadia au moment où je tourne le dos.

– Moi aussi !

– Et moi.

Au final, c'est la moitié de la table qui me suit, ce qui me donne un peu l'impression d'incarner le joueur de flûte d'Hamelin, sauf que ce ne sont pas des rats que je traîne sur mon sillage, mais des collègues que je côtoie depuis des années, et que j'ai envie de connaître pour la première fois.

Arrivés devant la forêt, nous réalisons que nous n'avons pas l'équipement nécessaire pour y faire une incursion. Je lorgne mes ballerines d'un mauvais œil, et mes accompagnateurs font de même avec leurs chaussures, pas vraiment adaptées à la boue des sentiers forestiers alsaciens.

– Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquiert Nadia.

– Si Dwayne Johnson a sauvé le monde vêtu d'un tutu rose dans *Fée malgré lui*, alors nous pouvons investir la forêt en escarpins, mocassins et autres souliers de ville. Vous ne pensez pas ?

Au lieu de se moquer de ma comparaison douteuse, les autres me suivent dans mon délire. Cinq minutes plus tard, nous pataugeons dans la gadoue, de la boue jusqu'aux chevilles. Qu'à cela ne tienne ! Tout le monde rit et passe un moment formidable. Au fond, n'est-ce pas ça, l'important ?

– Christine ne va pas être contente, se lamente Jade.

– Christine n'a rien à dire. De toute façon, les clients ne nous voient pas quand ils nous appellent.

Alors que nous sommes en train de finir notre balade, je tombe sur un visage familier.

– Sara !

Les lèvres de la Philippine que j'ai rencontrée au sein de l'association d'aide aux personnes en difficulté s'étirent avec sincérité et ses iris pétillent, malicieux. Effectivement, son pays porte bien son surnom, l'Archipel du sourire.

– Je suis contente de te voir, Luna. Comment vas-tu ?

Au ton qu'elle emploie, je sais que ce n'est pas une simple question de politesse. Elle s'intéresse réellement à la réponse que je vais lui fournir.

– Je vais bien, merci. Et toi ?

– Super ! Tu es éblouissante, me complimente-t-elle. Sauf aux pieds. La prochaine fois, mettez de bonnes chaussures, les gens !

Mes collègues acquiescent à son conseil.

– C'est vrai que tu m'avais dit que tu avais l'habitude des randonnées.

– Oui. D'ailleurs, on va en faire une un peu particulière. Pas le week-end prochain, mais bientôt. Ça te dit de te joindre à nous ? Les enfants sont acceptés. Les maris aussi, ajoute-t-elle en riant.

– Qu'est-ce que tu veux dire par « particulière » ? Tu me fais un peu peur.

– Tu verras. Ça devrait te plaire.

Nous nous séparons, parce qu'il est temps pour mes camarades et moi de retourner au travail. Mais avant de rejoindre nos postes, nous faisons une halte dans la salle d'eau pour essayer de nettoyer nos chaussures dans l'hilarité générale, et sous le regard médusé des collègues qui n'ont pas participé à notre escapade. D'ailleurs, l'un des sceptiques promet de s'unir à nous pour la virée forestière de demain.

– Tu verras que d'ici deux semaines, on aura la moitié d'Air Pagong avec nous, assure Nadia en levant son poing en l'air en signe de victoire.

Quand je prends place sur ma chaise, je me sens plus sereine. Conformément aux préceptes de Carmen, la forêt m'a permis de me ressourcer, et jouer un rôle m'a aidée à devenir visible aux yeux des autres, mais surtout, à révéler une nouvelle facette de ma personnalité. Une Luna que je ne connaissais pas est née, et j'aime ça. La boule d'anxiété que je ressens en glissant mon casque sur mes oreilles n'a pas disparu, mais elle est nettement plus petite qu'avant ! Non seulement Manille ne s'est pas faite en un jour, mais elle n'a jamais cessé de se construire !

L'après-midi se passe exactement comme la matinée. Je prends les appels les uns après les autres en essayant de vraiment m'intéresser au ressenti des clients, de me mettre à leur place. Et quand je ne peux pas leur apporter toute l'aide dont ils auraient besoin, je les rassure et les oriente du mieux que je le peux. À la fin de ma journée, je me rends compte que j'ai réussi à régler presque tous leurs problèmes. Je suis sur le point d'éteindre mon ordinateur quand un message interne me force à répondre.

[Salut, c'est Christine. Tu es attendue à mon bureau.]

Je ne réponds pas et pose mon casque à sa place après avoir coupé mon poste en ravalant ma hargne. Visiblement, ma responsable m'a prise en grippe. Pourquoi moi ? Je ne lui ai pourtant rien fait personnellement, et côté professionnel, je suis quelqu'un de très appliqué.

Puis, je songe à une citation de mon mentor : Quand la vie vous met dans des situations délicates, ne dites pas » pourquoi moi ? Dites simplement « Mets-moi à l'épreuve ».

Les paroles de Jacques, que je croise dans le couloir, corroborent mon intuition pessimiste.

– Encore convoquée, Luna ? On se croirait à l'époque du lycée, quand le proviseur...

Je le coupe d'emblée pour ne pas lui laisser une chance de m'atteindre.

– Le lycée, Jacques ? Pourquoi ne suis-je pas surprise que vous vous y croyiez encore ?

Arrivée devant la porte du bureau de cette femme que je redoute, je retiens mon souffle.

– Dwayne Johnson n'a pas peur d'un singe mesurant plus de dix fois sa taille normale. Tu ne vas pas craindre une responsable maigrelette qui doit peser cinquante kilos toute mouillée ? me sermonné-je dans un murmure.

Je toque contre le battant plus fermement que d'habitude, pour montrer que je n'ai pas peur.

– Entrez !

Je ne me le fais pas répéter deux fois.

– Je ne t'avais pas reconnue.

Et ça ne m'étonne pas. J'ai décidé de dire au revoir à l'ancienne Luna. Christine jette un regard horrifié à mes chaussures sur lesquelles il reste une tache de boue, avant de vriller ses yeux aux miens. En règle générale, j'aurais frémi et je me serais excusée. Là, j'attends simplement qu'elle m'invite à m'asseoir, ce qu'elle finit par faire en me priant de ne pas salir son bureau. Comme si j'allais poser mes pieds dessus ! Remarquez, ce n'est pas l'envie qui manque.

– Je voulais juste m'assurer que tu vas bien, je t'ai trouvée bizarre, aujourd'hui.

Je feins l'étonnement.

– Ah bon ? Pourquoi ? Avez-vous reçu des plaintes des clients ? De mes collègues ?

– Non, non, tout le monde est satisfait.

– Alors, tout va bien.

– En fait, non, fait-elle en joignant ses deux mains sous le menton. Julie doit rentrer plus tôt aujourd’hui. Est-ce que tu peux la remplacer ?

Je sais pourquoi Julie doit rentrer plus tôt. Elle n’a pas un impératif d’ordre familial ou un imprévu à gérer. Elle ne veut simplement pas rater la dernière démarque de son magasin de chaussures préféré. Je le sais parce que je l’ai entendue le raconter quand j’étais à la cafétéria. Bien sûr, je ne le dévoilerai pas à Christine, mais je ne vois pas pourquoi j’arriverais en retard à l’école pour qu’elle aille s’acheter de nouveaux escarpins.

– Non.

Ma réponse est simple. Pourtant, ma responsable ne la comprend pas.

– Je te demande pardon ?

– J’ai dit non, répété-je avec le sourire pour mieux faire passer la pilule.

Surprise de mon refus, Christine réplique par son arme préférée : l’intimidation. Elle passe à l’offensive, me menaçant indirectement par le biais de mensonges éhontés. Jamais Dwayne Johnson ne s’abaisserait à céder au chantage.

– Rien dans mon contrat ne me force à accepter de rester après mes horaires prévus, et comme je l’ai déjà dit, je n’ai pas besoin de faire d’heures supplémentaires. D’ailleurs, je crois que j’en ai fait assez pour le reste de ma vie.

Elle ouvre la bouche en formant un o parfait avec ses lèvres. Je lui cloue le bec simplement en levant l’index.

– En revanche, j’ai ouï dire que Jacques cherchait à s’acheter une nouvelle voiture de sport. Peut-être acceptera-t-il de travailler plus afin de se la payer. Si vous n’avez rien d’autre à ajouter, les enfants m’attendent à l’école.

Christine n’a toujours pas bougé. Je m’assure qu’elle ne me fait pas une rupture d’anévrisme en lui posant quelques questions et en observant très attentivement son visage épaté, après quoi je me lève pour quitter son bureau.

Mon cœur bat à tout rompre quand je traverse le couloir, et je me mentirais à moi-même si je disais qu’il m’a été facile d’envoyer balader ma responsable abusive. Changer, redevenir soi-même n’est pas une chose aisée. C’est un combat de tous les jours, une lutte qui n’est pas gagnée d’avance, mais qui vaut la peine d’être menée. Dans l’ascenseur, je

m'attends à ce qu'une Christine furieuse fasse irruption dans la cabine. Pourtant, les portes se referment sans que la tigresse ne cherche à me retenir, et je franchis le seuil d'Air Pagong, libre et fière d'avoir remporté cette bataille.

OceanofPDF.com

14 – COMME UN PONT SUR L'EAU TROUBLE

Le lendemain, mes collègues m'accueillent avec enthousiasme, et il en va de même pour le surlendemain. J'ai de moins en moins besoin de me forcer à jouer mon rôle de Dwayne Johnson. En fait, je réalise que les côtés que j'admire le plus en lui faisaient déjà partie de ma personnalité, et qu'ils avaient seulement besoin que je les aide à se libérer. Parfois, il faut se mettre dans la peau de quelqu'un d'autre pour pouvoir devenir soi-même.

Christine et Jacques m'en veulent, c'est évident. Ça se voit dans leurs actes, dans leurs mots et dans leurs gestes envers moi. Et ça me met mal à l'aise malgré tout. Comme j'ai pu rentrer un brin plus tôt aujourd'hui, je le raconte à Carmen, à qui je suis venue filer un coup de main dans sa serre.

– Les conflits ne sont pas faciles à gérer. Mais parfois, il suffit de tendre la main à celui que l'on croyait être l'ennemi. De bâtir un pont sur l'eau trouble pour l'atteindre en plein cœur.

– Tu veux que je pactise avec le diable ? Que je lui envoie une flèche dans le palpitant ?

– Avec le diable en personne, non. Mais parfois, il est bon d'écouter ce que l'autre a à nous dire. D'apprendre à le connaître. Combien de guerres ont-elles débuté sur un malentendu ?

– Pas mal, j'imagine.

– En essayant d'ouvrir ta porte à ces gens, tu tomberas sur des personnes qui en valent la peine. Et puis d'autres fois, tu te diras que tu avais bien raison de rester loin de certains individus. Dans tous les cas, je pense que tu mérites d'essayer, non ?

– Oui, je suis partante. Je n’ai pas encore invité Satan à ma table, alors je suis curieuse de voir ce que ça donne.

– Oh, tu y invites déjà ta belle-mère. D’après ce que tu m’as dit, c’est tout comme !

Je m’esclaffe. Je ne l’avais pas vue venir, celle-là. Mais c’est vrai qu’elle a raison ! Ma belle mère est le genre de femme qui, quand ses pieds frôlent le sol chaque matin, le diable se dit : eh merde, elle est debout. Puis, mon rire cesse d’un coup.

– Pourquoi cette tête d’enterrement ?

– Je viens de réaliser qu’elle est invitée à manger, dimanche.

– Mazette ! Je compatis. Tu as besoin que je te prête le couteau que j’utilise pour couper mes orchidées ?

Avec son humour, elle réussit à me redonner le sourire.

– Un même événement peut te sembler tragique, heureux, ou insignifiant. Dans un film, cela dépendra de la manière dont tu vas cadrer ta caméra. Et dans la vie, cela se fera en fonction du regard que tu jetteras sur les choses. Tout est dans le mental, ne l’oublie pas. Tiens, faisons un essai. Décris-moi cette plante, là.

Elle me montre un arbuste dépourvu de la moindre fleur.

– Euh... elle est verte.

À côté de moi, Carmen s’esclaffe.

– Viens, suis-moi.

Je parcours une dizaine de mètres avec elle pour m’arrêter devant notre cobaye. C’est vrai qu’elle a une belle couleur, mais je ne lui trouve rien de particulier.

– Touche-la.

– Elle est toxique, c’est ça ? Tu veux me punir d’avoir dit du mal de ta plante préférée ?

– Ce n’est pas ma plante préférée.

– Mais alors, elle est venimeuse ?

Son rire résonne dans la serre et finit par me contaminer.

– Dwayne Johnson n’aurait jamais peur d’un simple végétal.

Disant cela, j’obéis et touche la plante. Soudain, les feuilles se rétractent dans un mouvement brusque, comme l’aurait fait un animal ou un humain surpris d’être effleuré. Je lève mes yeux étonnés sur Carmen, qui jubile, à en croire l’expression sur son visage.

– Comment as-tu fait pour faire bouger cette plante ? On se croirait dans Harry Potter. J’ignorais que la grand-mère d’Hermione était Philippine !

– Je n’ai rien fait du tout, m’assure-t-elle en souriant. Le Mimosa pudica, originaire d’Amérique du Sud, est considéré comme une plante « timide ». Lorsqu’on touche ses feuilles, elles se replient sur elles-mêmes avant de ressortir quelques minutes plus tard. Ce mouvement sert à se protéger des insectes, des herbivores, mais aussi des intempéries. Et c’est ce réflexe défensif qui rend unique au monde cette plante à l’allure quelconque.

En effet, les feuilles finissent par reprendre leur place habituelle.

– Leçon du jour : ne pas se fier aux apparences, conclus-je.

– Et toujours tout regarder d’un œil bienveillant, parce que l’univers n’a pas fini de nous surprendre.

Arrivée devant les grilles de l’école, Monique reste fidèle à elle-même. Elle me colle, et elle dénigre tout ce qui bouge.

– Elle est bizarre, votre fille.

– Je vous demande pardon ?

– Je la vois parfois jouer au ballon.

Hum... Qui se dévoue pour apprendre à cette dame à l’esprit vieillot que nous sommes bel et bien au vingt-et-unième siècle ?

– Il n’y a là rien d’étrange, répliquai-je en tâchant de rester bienveillante, mais ferme.

– Et puis, elle est toujours toute seule. Regardez.

Effectivement, Anna n’est pas accompagnée aujourd’hui. En général, elle a toujours une ou deux copines en sortant de l’école, mais il a suffi d’une fois où cela n’a pas été le cas pour que Monique la catalogue d’enfant solitaire.

– Vous aussi, vous m’avez l’air bien seule, lançai-je. Comme votre petit-fils. Voulez-vous venir prendre le goûter à la maison, tous les deux ?

Elle me dévisage avec étonnement, comme si une corne m’avait poussé au milieu du front. Je vois presque un nuage se former au-dessus de sa tête, tant elle a l’air de réfléchir.

– Vous savez quoi ? J’accepte avec plaisir.

Comme je rentre à pied et elle, en voiture, je lui donne rendez-vous chez moi dans une vingtaine de minutes. Les enfants sont contents d’accueillir Dom. Le garçon, très refermé sur lui-même, n’est pas très populaire à l’école, et Nico et Anna sont curieux à l’idée de savoir quels jeux il aime. Comme en plus, il fait relativement bon, ils pourront jouer dehors, au

ballon, après le goûter. Nous sommes vendredi, et les devoirs, on les fera au cours du week-end.

Par chance, j'ai préparé du gâteau, et il me reste du jus de fruits dans la cave.

Monique trouve mon moelleux trop chocolaté, ma maison trop décorée, et mes enfants trop mal élevés.

– Et au milieu de ces « trop », n'y a-t-il rien qui vous plaise ?

Elle me jette un regard surpris, probablement étonnée de ma remarque. Elle a l'habitude que je me taise. C'est parce qu'elle ne connaît pas encore la nouvelle Luna, la fille spirituelle de Dwayne Johnson.

– Je vous demande pardon. Quand je suis stressée, j'ai tendance à dégainer la mitraillette à reproches.

Je ne vous le fais pas dire.

– Vous êtes stressée ?

Elle acquiesce.

– Pour quelle raison ?

– Je ne suis pas souvent invitée chez des gens.

– Pourquoi ?

Ah ben oui, pourquoi n'aurait-on pas envie de laisser madame « critique facile » entrer chez soi ?

Je fais semblant d'ignorer ce qui pourrait pousser les gens à ne pas vouloir de cette femme.

– Ma fille et son époux vont déménager, et prendre Dom avec eux. Cela fait deux ans qu'ils en parlent, et maintenant, c'est décidé. Ils partent vivre en Australie dans moins de trois mois. Mon mari est décédé il y a un an. S'ils s'en vont, je n'aurai plus personne. Mais, qui suis-je pour les retenir ? Je suis désolée, cette histoire me travaille nuit et jour, et ça me rend odieuse. Raison pour laquelle tout le monde s'éloigne de moi.

Dans mon cœur, la compassion remplace la méfiance à l'égard de cette femme, et je couvre sa main de la mienne.

– Je vous comprends.

– Je redoute la solitude. Je... je me fais vieille.

Je hoche la tête en posant un regard compatissant sur son visage ridé. Et je l'écoute parler, parce qu'elle a besoin de vider son sac.

– J'ai l'habitude d'avoir du monde autour de moi. J'étais institutrice, dans le temps, toujours entourée d'enfants. J'ai arrêté de travailler quand j'ai eu ma fille. J'ai tout quitté pour elle, même si elle ne m'a jamais rien

demandé. Et maintenant, elle va partir. J'ai peur de l'ennui. Du vide dans ma vie.

Je sursaute comme si j'avais reçu une décharge électrique. En vérité, c'est une excellente idée qui vient juste de se glisser dans mon esprit.

– Vous êtes institutrice ?

– Euh, je l'étais, oui.

– Si je vous disais que j'ai peut-être une solution pour vous aider à combler ce fameux vide qui vous effraie tant ?

– Comment ?

Je lui parle de Carmen, qui aurait bien besoin de quelques cours afin d'apprendre à lire. Je lui présente l'association de Sara, qui est à court de bras. Je lui rappelle surtout qu'elle est utile, et son temps, précieux. Et que tant qu'elle donnera aux autres, elle ne se sentira jamais seule. Je suis quitte pour une belle accolade, et je me sens en paix. Une fois de plus, je remercie Carmen pour sa sagesse.

15 – L'ART DES CONCESSIONS

Samedi matin, je reçois un coup de fil d'Air Pagong. Nadia devait travailler aujourd'hui, mais sa fille est malade. Maman célibataire, elle n'a pas d'autre choix que de rester auprès de sa puce. J'ai confiance en ma collègue, et je sais qu'elle ferait la même chose pour moi.

– D'accord, Christine. Mais, je te préviens, à midi pile, je rentre chez moi.

Parce que je connais aussi ma responsable, et je n'ai plus envie de me faire avoir. Suivant les conseils de Carmen, je deviens flexible comme le bambou, pour ne pas me briser, mais pas trop pour continuer de pousser droit. Je veux bien rendre service, mais je pose des conditions à l'avance, des limites à ne pas franchir.

Avant de partir, je vais trouver Aymeric, confortablement installé sur le canapé à pianoter sur son smartphone.

– Coup de fil du boulot, il faut que j'y aille.

– Maintenant ?

– Maintenant.

Je lui tends la liste des courses.

– Tu pourras aller au supermarché dès que les enfants auront fini le petit-déjeuner.

Ses yeux s'écarquillent de terreur comme si je venais de le placer devant King Kong.

– Quoi ? Tu as peur des mamies qui font les courses à huit heures le samedi matin ? Ne t'en fais pas, elles ne te veulent aucun mal.

– Tu ne peux pas t'occuper des achats en sortant du boulot ?

Je gonfle mes joues et fais semblant de réfléchir l'espace de cinq secondes. Je souffle et arbore un sourire enjôleur.

– Non.

Je me mets tranquillement debout.

– Mais, pourquoi ?

– Parce que j'investis déjà la quasi-totalité des tâches domestiques, et je travaille à côté. On en a déjà parlé, tu t'en rappelles ?

Dans ses iris, je lis qu'il n'a pas oublié notre dernière crise.

– D'accord, mais tu n'as pas peur que j'oublie quelque chose ?

– La liste est complète et tu sais lire. À moins que les mamies ne se transforment soudainement en zombies affamés, je ne vois pas trop ce qui pourrait mal tourner.

– C'est mal me connaître.

– Balivernes ! Tu vas t'en sortir comme un chef !

Je le laisse et pars au travail. Ma matinée se déroule plutôt bien. J'ai l'impression que je commence à prendre le pli en ce qui concerne le fait de se mettre dans la peau de Dwayne Johnson. Je prends confiance en moi chaque jour, et l'assurance innée de son personnage me devient peu à peu naturelle.

– Tu es sûre que tu ne peux pas rester jusqu'à quatorze heures ?

Christine vient de m'intercepter devant les portes de l'ascenseur.

– Sûre et certaine.

Et contrairement à mon habitude, je n'éprouve aucune culpabilité en prononçant mon refus. Je pense avoir suffisamment aidé l'entreprise en venant travailler un samedi matin, alors que rien ne m'obligeait à le faire. Il ne faut plus pousser Luna dans les orties !

Sur le parking, je laisse échapper un cri de joie en découvrant la présence d'Aymeric et des enfants. Ces derniers courent vers moi dès qu'ils m'aperçoivent et me sautent au cou, manquant de me faire chuter dans la fontaine qui décore l'entrée d'Air Pagong. Plus en retenue, mon mari m'embrasse brièvement sur les lèvres, me donnant envie d'aller un peu plus loin avec lui.

– On est venus en bus, et on rentre avec toi ! s'écrie Anna.

– Rentrer ? Si on faisait plutôt une sortie ? suggère ma moitié.

Je ne sais pas trop quoi répondre. Ma belle-mère vient manger demain, et elle est du genre à tout critiquer. Il faut que la maison soit nickel !

Justement, belle-maman a un œil de lynx pour ce qui est de voir la saleté, me souffle mon Dwayne Johnson intérieur. Tu passerais deux heures à astiquer ta salle de bains qu'elle te piquerait un scandale parce qu'il y a un poil de chat sur le carrelage. Alors fichu pour fichu...

– Excellente idée, allons-y.

Nous commençons par déjeuner en ville, après quoi nous nous promenons dans Strasbourg. Alors que nous longeons les quais de l'Ill, Aymeric désigne une affiche. Celle-là même que je m'efforce d'ignorer.

– Tu as vu ? Il y a une exposition sur les Wolofs. Ça te dit qu'on y aille ?

Mes yeux grossissent comme une grenouille qui aurait avalé un éléphant. Depuis que le train-train quotidien a insidieusement enseveli mes rêves, je n'ai plus osé porter ce regard curieux sur le monde qui me plaisait tant. J'ai l'impression que l'on s'apprête à ouvrir la boîte de Pandore, et bizarrement, je n'ai pas envie de dire non. Plutôt que de refuser, j'embrasse mon mari pour lui témoigner ma gratitude.

Les enfants apprécient les ateliers qui leur sont dédiés. Nico dessine une gazelle tandis qu'Anna apprend à tisser selon l'art ancestral des Wolofs. Mon époux et moi redécouvrons l'artisanat de ce coin du Sénégal, et nous nous remémorons les traditions auxquelles je m'intéressais dans le temps.

Je suis en train de parler d'un rite de passage que j'avais lu quand j'étais jeune quand une femme vêtue en tenue traditionnelle sénégalaise vient à notre rencontre. Elle nous tend la main, un sourire lumineux éclairant son visage.

– Bonjour. Je m'appelle Adjì Diop, je vous remercie de vous intéresser à mon expo. Vous avez l'air de bien connaître mon peuple, d'après ce que j'entends.

Ma timidité refait surface et je rougis comme une tomate. C'est Aymeric qui prend le relais.

– Luna rêvait de devenir ethnologue, à l'époque.

– C'est vrai ? Pourquoi avez-vous laissé tomber votre passion ?

Ma réponse fuse avec la force d'une bombe.

– Parce que la passion, ça n'a jamais nourri personne.

Un sourire malicieux étire les lèvres pleines de l'inconnue.

– Ah bon ? Est-ce que j'ai l'air de mourir de faim ?

Ses courbes généreuses prouvent le contraire.

– Euh, non, pas vraiment, rétorqué-je, un peu crispée.

Son rire tonitruant dissipe mon malaise. Nous commençons à parler de tout. De son pays natal. De ses études. De sa vie actuelle. Et je me sens assez en confiance pour me livrer.

– Mon père a quitté ma mère quand ma sœur et moi étions petites. Elle a dû se débrouiller seule avec deux gamines en bas âge. Niveau économique, ce n’était pas facile. Mes rêves ont duré le temps de l’enfance, puis lorsqu’il a fallu que je choisisse une carrière, j’ai préféré la sécurité à l’inconnu. Je ne voulais surtout pas me retrouver comme elle.

– Mais vous savez, il n’est jamais trop tard pour emprunter un nouveau chemin.

Je proteste, alléguant que ce n’est pas à trente ans passés que je vais me reconverter. Puis, on a des factures à payer, des dettes à régler. Non, je ne suis pas libre !

– En effet, vous ne l’êtes pas. Et vous ignorez que vous êtes la seule à détenir les clés de votre propre prison.

Là-dessus, l’ethnologue me tend sa carte de visite.

– Gardez-la précieusement, et appelez-moi le moment venu. Je serai là pour vous guider.

Je range le bout de papier cartonné dans mon portefeuille, avec les autres cartes de fidélité dont je n’ai pas l’utilité, et remercie Adjì, même si au fond, je sais que je ne m’en servirai jamais.

Dans la voiture, les enfants absorbés par les objets qu’ils ont fabriqués gardent le silence. Mon humeur est devenue maussade.

– Ça te fait toujours rêver, de courir le monde, lance Aymeric.

Ce n’est pas une question, alors je n’ai pas besoin de répondre.

– Il y a peut-être une solution qui te permettrait de le faire.

Je ris jaune.

– Avec quel argent, chéri ? Tu sais aussi bien que moi qu’il ne nous reste pas grand-chose à la fin du mois, une fois que les factures et nos emprunts ont été réglés.

– C’est vrai. Mais on pourrait revoir notre manière de dépenser. Et si ça se trouve, il existe des aides pour financer tout ça et...

– Et je fais quoi de toi ? Des enfants ? Tu les vois, Nico et Anna, en train de se promener dans la jungle ? Ou toi et moi ? Soyons francs, on a déjà galéré aux Baléares !

J’ai hurlé ma phrase, si bien que les petits ont levé simultanément levé la tête dans ma direction. Pour couronner le tout, Nico se met à pleurer. Je me

ressaisis, submergée de culpabilité. Je les fixe dans le rétro, mettant toute l'affection que je leur porte dans le regard que je leur adresse.

– Pardon, les enfants. Je suis désolée. Je ne voulais pas dire ça.

– Juste une chose, chuchote Aymeric à mon oreille. Prends le temps de réfléchir avant de fermer la porte que cette femme vient de t'ouvrir, d'accord ?

Je me tourne vers lui, juste pour déceler l'amour infini dans ses iris.

– Je te le promets.

OceanofPDF.com

16 – ET PARFOIS, IL Y A COMME UN COUAC

Finalement, la maison est nickel. Les paroles d'Adj, rencontrée hier, m'ont profondément déboussolée. Pour le coup, j'ai passé une bonne partie de la nuit à réfléchir à ce qu'aurait été ma vie si je n'avais pas sacrifié ma passion au profit de la sécurité. J'aurais fini dévorée par un tigre dans la jungle birmane. Je n'aurais jamais eu d'enfants et n'aurais pas connu le bonheur d'être mère. Aymeric m'aurait quittée pour une femme plus sûre, financièrement parlant. Ou alors, je vivrais simplement de ma passion, et je serais heureuse, comblée. Comment en être certaine ? Puisque je n'ai aucune chance de trouver réponse à cette question, puisque je ne possède pas de machine à remonter le temps, j'ai déclaré qu'il était inutile de ruminer. Du coup, je me suis levée à deux heures du matin pour nettoyer la maison. Quitte à être réveillée, autant se rendre utile. Résultat, j'ai astiqué chaque centimètre de surface disponible, et le repas est quasiment prêt. Il n'y a plus qu'à rôtir le poulet que j'ai fait mariner, à frire la patate douce, et à faire bouillir des œufs durs. Aymeric vient de se lever quand la sonnerie retentit.

– Qui est-ce que ça peut être à cette heure-ci, un dimanche matin ?

– J'espère que ce n'est rien de grave, et qu'il n'est rien arrivé à ma mère ! s'inquiète-t-il.

Ne me donne pas de faux espoirs !

Il quitte son bol de café pour se précipiter vers l'entrée. C'est la voix de ma voisine qui résonne dans le couloir quand il ouvre la porte.

– Quelque chose me dit que vous ne venez pas pour chercher du sel, lance-t-il.

– Je suis navrée de vous importuner si tôt, mais on a une petite urgence à l’association.

Je m’avance vers la porte, un torchon à la main, alors qu’Aymeric invite Carmen à entrer. Au regard qu’elle me jette, je comprends que je suis aussi impliquée dans cette « urgence ». Effectivement, elle m’explique que deux bénévoles sont malades et qu’ils ont besoin d’un coup de main pour préparer le repas de midi pour les sans-abri, même s’ils seront assez nombreux pour le servir.

– Hélas, j’ai une urgence moi aussi. Marie, ma belle-mère, vient manger aujourd’hui.

C’est un peu comme si Godzilla et King Kong s’étaient donné rendez-vous autour de ma table.

– Ça va, ce n’est pas l’Armageddon, tout de même ! proteste Aymeric. La maison est propre comme un sou neuf et à ce que je vois, tu as déjà presque tout préparé pour le repas. Tu n’auras qu’à rentrer un peu plus tôt pour cuire le tout.

Sous le regard attentif de la voisine, qui ne loupe pas une miette de ma réaction, je me mords l’intérieur des joues pour calmer ma colère. J’en ai marre qu’il minimise les défauts de sa mère, allant presque jusqu’à la canoniser de son vivant. Une telle dévotion, ce n’est pas normal. Elle porte bien son nom, la Sainte Vierge Marie ! N’entend-il pas les critiques incessantes dont elle me mitraille, alors que je fais de mon mieux pour lui plaire ?

– Tu as raison, chéri. Je vais partir filer un coup de main à l’association. Et toi, tu te chargeras de finir de préparer le repas.

– Quoi ? Mais tu es complètement folle ? Je ne sais même pas réchauffer des pâtes.

– Eh bien, tu sais ce qu’on dit ? Il n’est jamais trop tard pour se lancer. C’est même toi qui me l’as affirmé, hier.

Ses yeux exorbités de terreur me dévisagent avec crainte. Intérieurement, je jubile.

– Carmen, tu peux attendre cinq minutes que je lui prépare une liste exhaustive ?

Je me saisis d’un crayon et d’un bout de papier et lui détaille tout. Du temps de cuisson des œufs durs jusqu’à la température du four pour le poulet. Je ne laisse rien au hasard. Du moins, c’est ce que je crois...

– Allons-y, Alonso ! lancé-je à ma voisine en citant le mémorable *Docteur Who*.

Moins d'un quart d'heure plus tard, nous sommes à l'association. Je suis accueillie en héros, et ça me fait le plus grand bien. C'est toujours mieux que de rester à la maison à essuyer des tâches imaginaires en essayant de plaire à ma belle-mère, non ?

La préparation du repas enfin prête, on m'invite à rester, mais je refuse poliment en alléguant un combat à mort contre un hybride de la reine d'Angleterre et de Freddy, des *Griffes de la Nuit*.

Je laisse derrière moi une Carmen hilare, qui explique aux autres que j'ai simplement invité ma belle-mère, et que la fin du monde n'est pas pour aujourd'hui.

En gravissant les marches qui mènent au perron, je commence à sentir une odeur qui ne me dit rien qui vaille. Ce n'est vraiment pas bon signe. Mon mari m'ouvre la porte avant même que j'aie sorti ma clé, et au sourire satisfait qui illumine son visage d'ange, je me dis que ces effluves évoquant de la nourriture brûlée ne peuvent pas venir de chez nous.

Je suis en train d'enlever mon manteau quand un « poc » résonne dans la maison. Suivi d'un deuxième, puis d'un troisième « poc ».

– Tu as fait du pop corn ? demande-t-il, surpris.

– Avec quoi ? Avec mon bâton de rouge à lèvres ? Je ne suis pas MacGyver, tout de même !

Un « poc » nettement plus intense nous fait sursauter tous les deux.

– Oh non ! crié-je.

Je fonce en direction de la cuisine, mon époux sur mes talons. De la fumée noire comme les ailes d'un corbeau s'échappe de la casserole. Je soulève le couvercle et l'Armageddon commence. Il doit y avoir une faille spatio-temporelle puisque Fukushima et Tchernobyl viennent de fusionner dans ma cuisine pour ne former qu'une seule et unique catastrophe qui porte le doux nom d'Aymeric.

Soudain, l'un des six œufs que je lui avais demandé de faire bouillir explose, envoyant des morceaux blancs, noirs et jaunes sur le carrelage, le plafond, la lampe et nos cheveux. J'en ai même au coin de l'œil. Et ça pue comme le diable !

– Vite ! m'époumoné-je. La porte !

– Je fais quoi ?

– Ben tu te la prends dans le pied ! À ton avis ? Tu l'ouvres !

Il se hâte d'obéir. Quant à moi, j'attrape la casserole et fonce en direction de la terrasse en maugréant à chaque fois qu'un œuf explose, envoyant des saletés à travers le couloir et le salon.

Miracle, Aymeric anticipe et ouvre la baie vitrée. C'est mon jour de chance !

Mon ennemie jurée enfermée dehors – je parle de la casserole et non de ma moitié – je braque sur mon homme un regard incendiaire.

– Maman ? Maman ? La maison brûle ?

Pas encore, mes chéris, pas encore...

Au milieu de la fumée, je distingue mes enfants qui gigotent. C'est plutôt bon signe, ils ne se sont pas étouffés.

– Mais non, mes chéris. Papa s'entraîne juste à faire de la magie.

– Oh ! Papa est comme *Harry Potter* ? Je le savais !

Et en plus, il passe pour un héros ! J'aurai tout entendu !

– Non. Il est plutôt comme Seamus Finnigan. Donnez-lui une baguette et une formule magique et il mettra le feu à Poudlard.

– Ma puce... râle ma moitié.

Je me compose un sourire, au cas où les enfants verraient mon visage à travers le gaz obscur qui nous entoure et nous pique les yeux.

– Si vous montiez jouer un peu, les enfants ? Mamie n'est pas attendue avant une heure.

Une fois n'est pas coutume, les deux garnements obéissent. Je retourne dans la cuisine après avoir ouvert toutes les fenêtres pour dissiper la fumée. Mon mari me suit comme mon ombre.

– Sérieusement, Aymeric ? Ce n'était pas difficile, je t'ai tout noté. Tu devais les laisser cuire...

– Pendant une heure trente.

Ma bouche s'ouvre en grand.

– Pardon ?

– Oui, une heure trente, c'est ce qui est écrit là.

Il se tourne pour me tendre la liste que je lui ai faite. Je ne la regarde même pas.

– Attends, tu as cuit le poulet pendant combien de temps ?

– Ben, dix minutes au four.

Je ferme les yeux en essayant de me calmer, puis je reprends :

– Mon chou, tu as inversé le temps de cuisson des œufs et celui du poulet. Ce qui fait que tu as cramé et fait exploser les premiers, tandis que

tu as très gentiment réchauffé le second. C'est vrai que le pauvre volatile devait se les geler, dans le frigo. Tu aurais pu lui filer une couverture, il aurait été encore plus content !

– Pas la peine de monter sur tes grands chevaux. La liste n'était pas claire !

Ma mâchoire touche le carrelage, oui, juste là entre les morceaux de coquille d'œuf et le bout de peau de poulet.

– Tu as le culot de me rejeter la faute dessus ?

Comprenant qu'il est allé trop loin, Aymeric se fait tout petit. Mais je n'ai pas le temps d'exprimer ma colère, parce que la sonnerie retentit encore. Pas de chance, c'est belle-maman qui se pointe avec cinquante minutes d'avance.

– Excusez-moi, j'avais peur qu'il y ait de la circulation et de ne pas arriver à temps.

De la circulation, un dimanche, dans un village au fin fond de la campagne alsacienne. On aura tout entendu.

Puis, elle lève son nez en l'air.

– Oh, ça pue ! c'est infect !

Je retiens de justesse un « pourtant, une odeur de soufre et de brûlé, ça ne devrait pas vous surprendre, mais vous rappeler votre chez-vous : l'enfer ».

Elle se tourne dans ma direction, brandissant vers moi son index accusateur.

– Que s'est-il passé, bon Dieu ? C'est horrible ! Qu'est-ce que vous avez encore raté ?

Je m'apprête à m'attribuer tous les torts, comme je le fais habituellement afin que l'image qu'elle a de son fils ne s'émaille pas. Et finalement, je décide que ce petit jeu a assez duré.

– C'est...

– C'est moi, m'interrompt Aymeric. J'ai brûlé des œufs durs. Il y a pire comme boulette, non ?

Mon mari et moi échangeons un regard d'une rare intensité. Parce que j'ai pris conscience que je devais arrêter de le surprotéger. Parce qu'il a peut-être compris qu'il fallait qu'il grandisse. Et grandir, ce n'est pas oublier l'enfant qu'on est encore dans son cœur, mais accepter les défauts qui font de nous des êtres uniques.

– Bien sûr, mon loulou, s'empresse de répondre belle-maman, mettant un terme à notre échange silencieux. Il y a pire comme boulette. Tu te rappelles

la fois où ta femme, Luna...

Mais je ne l'écoute déjà plus. Parce que j'ai décidé que son avis n'aurait plus la moindre importance pour moi.

Cette fois, le repas est nul, je suis d'accord avec elle. Le poulet est cru. Les œufs... eh bien, ils sont sur la tapisserie, sur le carrelage, sur les fenêtres et sur mes cheveux. Ils sont partout sauf dans l'assiette. Et il règne dans la maison une insoutenable odeur de brûlé qui nous donne à tous des larmes aux yeux. Je propose d'aller manger dehors, mais Marie ne partage pas mon avis. Elle préfère déjeuner à la maison. Forcément, elle ne pouvait pas être d'accord avec moi. Alors qu'Aymeric suggère d'aller chercher de la nourriture à emporter, je me hâte de prendre les clés de ma Peugeot. Ça me permettra de souffler.

– N'emboutissez pas de voiture, cette fois, raille Marie.

– Figurez-vous qu'emboutir la voiture de ma voisine a été la meilleure chose qui me soit arrivée dans la vie, après le mariage avec votre fils et la naissance de nos enfants.

Un sourire compréhensif naît sur les lèvres de ma moitié. Cette complicité qui est en train d'affleurer entre nous me plaît beaucoup. Je suis calme quand je quitte la maison, et je le suis tout autant quand je reviens avec des hamburgers et des frites. Après m'être alimentée de salades et de soupes toute la semaine, je n'ai rien contre un peu de gras. Parfois, un peu de malbouffe, ça a du bon. Tant que ça reste occasionnel...

Je reçois les critiques de Marie en toute sérénité. À vrai dire, elles ne me touchent même plus, elles me font rire. Certes, Aymeric ne prend pas ma défense, mais désormais, je m'en fiche. Parce que je vois les choses sous un autre angle. Le cavalier servant ne veut pas se pointer ? Ce n'est pas grave. Je sais me défendre toute seule en cas de besoin.

À la fin du repas, je m'efforce néanmoins d'appliquer les préceptes de Carmen et de tendre la main à l'ennemi, même si dans le cas de belle-maman, j'ai bien peur qu'elle finisse par me croquer le bras.

– Marie, est-ce que vous êtes disponible jeudi prochain pour une balade ?

Comme j'ai travaillé hier, j'ai réussi à obtenir en contrepartie qu'on m'accorde la journée de jeudi.

– Les enfants seront là ?

– Non. Ils seront à l'école.

– Je sais que mon fils travaille dur, donc il sera absent. Alors non, merci.

En clair, à ses yeux, la seule chose qui me rende intéressante, ce sont mes enfants et mon mari. Sans eux, je n'existe pas. J'en prends note et décide de la rayer de ma liste. Cela ne signifie pas que je vais cesser de la recevoir à la maison. Aymeric a besoin d'une mère, Anna et Nico, d'une grand-mère. Mais moi, je n'ai plus besoin d'essayer de lui plaire par tous les moyens. Alors, autant devenir moi-même, pas vrai ?

OceanofPDF.com

17 – DÉLÉGUER EST UN SPORT DE COMBAT

– C’est un énorme pas en avant. Tu as compris par toi-même que l’on ne peut pas changer les gens malgré eux et que parfois, le seul choix qui s’offre à nous est de les ignorer.

– Merci. J’avoue que je me prends moins la tête depuis que j’ai compris que je ne pouvais rien faire pour me faire aimer de belle-maman. C’est pareil pour Christine, ma responsable chez Air Pagong.

Carmen plisse les yeux en m’observant attentivement, puis une lueur malicieuse s’allume dans ses iris.

– Tu es bien sûre que tu as essayé de te rapprocher d’elle ?

Je m’applique à nettoyer les feuilles d’une orchidée blanche et violette qui répond au nom barbare d’*Eriaxis rigida*, originaire de la Nouvelle-Calédonie. Comme ma technique de diversion ne fonctionne pas, je réponds avec humour.

– Si par « essayer de me rapprocher d’elle », tu entends que je ne lui ai pas jeté ma chaise à la figure, alors oui, on peut cocher cette case.

Elle m’offre une grimace parfaitement hilarante.

– Je suis contente que tu ne sois pas passée du côté obscur de la Force en cédant à la violence, mais ça serait encore mieux si tu essayais de la comprendre.

– Christine ? Ça ne marchera jamais. C’est une vraie peau de vache.

– Jamais, toujours... Que ces absolus sont tellement... catégoriques ! Qu’est-ce que tu lui reproches au juste, à cette Christine.

– Son excès de zèle, entre autres. Il faut toujours que tout soit parfait et...

– Que tout soit parfait ? Tiens, tiens, ça me rappelle quelqu’un.

Touché !

Je fais la moue et penche la tête sur le côté.

– Par chance, le changement qui s’opère en toi est incroyable, et tu t’es beaucoup éloignée de l’ancienne Luna si rigide !

– Merci.

– Cela étant, Christine a peut-être une raison de se comporter comme...

– Comme un dragon ? complété-je sa phrase dans un sourire.

– D’accord, comme un dragon. Mais, si tu regardes bien, les femmes ont davantage tendance que les hommes à être imbuables au boulot.

– Pourquoi ? N’est-ce pas un peu sexiste de penser ça ?

– Non. En revanche, c’est le sexisme qui provoque cette regrettable caractéristique.

– Comment cela ? Je ne comprends pas.

– Pendant longtemps, les femmes ont été confinées à la maison, ou dans les champs. Si l’on tient compte de l’histoire générale, elles ne sont arrivées que très récemment sur le marché du travail. Sans oublier que certains mâles les considèrent encore comme des petites choses fragiles qu’il faut protéger. Ou pire encore, comme des incapables. À cause de cela, de nombreuses femmes se sentent obligées de « prouver » au monde entier qu’elles ont mérité leur place au sein de l’entreprise. Dans ce but, elles n’hésitent pas à faire preuve d’excès de zèle, et à se comporter comme de véritables peaux de vache, principalement... envers les autres femmes.

– C’est vrai ?

– Oui. Un ami qui travaillait dans un hôpital m’avait parlé de la manière dont les infirmières se comportaient face à leur hiérarchie. Lorsqu’elles avaient affaire à un chirurgien, elles lui ouvraient les dossiers, s’activaient autour de lui. Elles le maternaient, en quelque sorte. Alors que, quand elles se trouvaient avec une chirurgienne, elles laissaient simplement les dossiers des patients sur le bureau. Une façon de lui dire : je travaille avec toi, mais je ne suis pas à ton service.

– Pourquoi ?

– Quand on est une femme, servir un homme entraîne moins de rivalité que de servir une congénère. Ça comporte aussi une dimension érotique inconsciente qui flatte notre narcissisme. Et puis, on agit aussi par mimétisme, parce que c’est ce qu’on a souvent vu faire autour de nous. Il n’est pas aisé de changer sa manière de faire, même si tu te débrouilles très bien pour construire la nouvelle Luna.

– Merci.

– Dans tous les cas, garde en esprit cette idée de sexisme ordinaire. C’est une piste à creuser avec Christine. Quoi qu’il en soit, ta technique de rapprochement a porté ses fruits avec Monique.

– Oui, elle a vraiment été adorable. C’était une belle surprise que d’apprendre à mieux la connaître.

– Elle m’a appelée pour m’aider avec la lecture. C’est une très belle action que tu as faite, là.

Mes pommettes se colorent de rose, et je détourne le regard, mal à l’aise devant cette avalanche de compliments.

– Ne rougis pas, Luna. Rassembler les gens, ce n’est pas donné à tout le monde. Certaines personnes aiment garder le contrôle sur toutes leurs relations et ne supportent pas que les autres se voient indépendamment d’eux. Toi, tu es dépourvue d’égoïsme. En revanche, il faut que tu apprennes à gérer les compliments, et aussi à en faire.

D’étonnement, j’arrête de nettoyer la belle orchidée, m’interrogeant sur les propos de la grand-mère.

– Tu sais quoi ? Tu as raison.

– J’ai toujours raison, s’esclaffe-t-elle.

Son manque total de modestie me fait sourire. Pourtant, elle n’a jamais fait preuve d’un orgueil démesuré.

– Dans notre société, il est tabou de se jeter des fleurs, poursuit-il.

– Oui, bon, pour certains plus que d’autres. Ma belle-mère n’hésite pas à s’attribuer les succès des autres. « Oh, Luna, j’ai vraiment bien fait de te donner la recette de ce gâteau, parce que même toi, tu l’as réussi », mimé-je en imitant le timbre de Marie.

Nous rions ensemble, amusées de ma prestation.

– Orgueil déplacé et connaissance de ses points forts ne sont pas synonymes. Néanmoins, je t’assure que connaître ses propres qualités, et surtout les admettre, n’est pas une mauvaise chose, au contraire. Mieux vaut cela que de s’appesantir sur ses propres défauts, pas vrai ?

Je souris encore, parce qu’elle a vu juste. Jusqu’à il y a peu, j’avais tendance à me voir comme une incapable. Les faits m’ont montré que j’avais tort.

– Il est également important de souligner les qualités des autres.

J’acquiesce.

– Et de savoir dire merci. Par exemple, as-tu remercié ton mari quand il t’a aidée à réchauffer les plats, même si ça s’est fini en catastrophe ?

– Le remercier ? Et puis quoi encore ! Il ne me remercie pas, lui, quand je m’occupe de la plupart des tâches domestiques. Est-ce que tu es en train d’insinuer que quand je m’en charge, c’est normal, et quand il le fait, c’est exceptionnel au point de mériter une médaille ?

– Pas du tout ! Mais peut-être que si tu donnes l’exemple en le remerciant, il finira par t’imiter. Certaines personnes ne disent jamais merci. Je trouve ça triste.

Je songe à ses paroles et soudain, un déclic se produit dans ma tête.

– Tu as raison. Il existe même certaines cultures qui ne connaissent pas ce mot. Les Hassanya de Mauritanie, par exemple.

– Pour quelle raison ?

– C’est un peuple qui a été réduit en esclavage pendant très longtemps. Là-bas, c’était le culte du pillage, de la violence extrême. Le maître jetait un peu de nourriture à l’esclave, comme on le ferait à un animal. Pourquoi le soumis aurait-il dit merci ? À force d’être traité en sous-homme, il oubliait sa véritable nature. Néanmoins, le mot « merci » existe chez une tribu voisine, issue d’esclaves affranchis.

– Donc quelque part, dire « merci » est une façon de se libérer, tu ne trouves pas, Luna ?

Nous échangeons un long regard tandis que j’assimile ses mots.

– Je suis d’accord.

– Je crois que tu peux arrêter de nettoyer les feuilles de cette pauvre orchidée de Nouvelle-Calédonie. Elles brillent tellement que je vais me faire une déchirure rétinienne rien qu’à les regarder. Tu veux un thé ?

– Avec plaisir.

Je suis venue ici juste après le départ de ma belle-mère, et on ne peut pas dire que le repas que nous avons partagé avec elle ait été très nourrissant sur un plan nutritionnel. Le thé me donnera l’impression d’avoir le ventre plein.

Carmen pose un plateau au milieu de la table de la cuisine. Il contient de drôles d’objets qui ressemblent... à des dragons.

– C’est quoi ?

– Ce sont des durians. C’est un fruit très connu aux Philippines, tu as envie de goûter ?

Je fais la grimace, hésitante.

– Je t’assure, ce n’est pas très calorique. Et pour maigrir, il ne s’agit pas de t’affamer, mais de mieux manger.

– Allez, c’est d’accord. De toute façon, la plupart de mes régimes se sont soldés par un bide.

Tout en chauffant l’eau pour le thé, elle attrape un couteau et le plante dans l’espèce de dragon vert. Soudain, une odeur nauséabonde se répand dans la cuisine. D’accord, Carmen est vieille, mais elle aurait pu essayer de se retenir, tout de même. J’essaie de faire celle qui n’a pas remarqué afin de ne pas la mettre mal à l’aise, mais c’est plus fort que moi. Les émanations qui volettent dans cette cuisine feraient la joie de Voldemort pour la simple et bonne raison qu’il n’a pas de nez. Je finis par me boucher les narines, à présent écœurée pour de bon. La grand-mère éclate d’un rire tonitruant. Je me demande comment elle fait pour ouvrir la bouche sans vomir.

– Vraiment, très élégant, Carmen ! maugréé-je en me couvrant les lèvres avec ma main libre.

Ma voix ressemble au coassement d’une grenouille.

– Ce n’est pas moi, c’est le fruit.

– Ce n’est pas toi qui m’as dit qu’il fallait assumer ses torts, dans la vie ? Accuser un pauvre fruit, qu’est-ce qu’il ne faut pas entendre !

Elle rit si fort que je finis par partager son hilarité. Elle quitte la cuisine et revient une minute plus tard avec de l’encens. Je n’ai jamais été aussi heureuse de respirer cette fumée tout droit venue d’Asie. Je l’aide à servir le thé, puis nous prenons place autour de la table.

– Je t’assure que c’est le fruit.

– Et tu veux m’en faire manger ? Sérieusement ?

Elle opine avec conviction.

– Oui. Tu ne peux pas quitter ma maison sans y avoir goûté.

Sous ses airs sympathiques, Carmen est une forte tête. Je capitule sans me battre.

– C’est d’accord.

La vieille dame coupe le fruit en deux et me tend une moitié, ainsi qu’une cuillère. À cet instant précis, l’odeur est tellement insoutenable que je dois me pincer le nez pour éviter de vomir.

– Adieu, monde cruel, couiné-je pour faire rire mon amie.

Puis, je mets une cuillerée de fruit dans ma bouche... et le résultat est bluffant. Le goût est... indescriptible. Incomparable. C’est sucré, onctueux, un peu gluant et d’une rare finesse. Quand je lève les yeux sur Carmen, je

constate qu'elle m'observe avec fierté. Son dernier enseignement me vient à l'esprit, et il me tarde de le mettre en pratique.

– C'est un régal, vraiment. Tu as bien fait d'insister, tu as eu raison une fois de plus. Merci !

Elle ouvre la bouche pour parler, mais je la devance.

– Oui, je sais, tu as toujours raison.

La vieille dame s'esclaffe avec moi.

– Leçon : ne jamais se fier aux apparences, parce qu'elles peuvent être trompeuses.

J'acquiesce.

– Oui. Ce n'est pas parce qu'un fruit a une forme de dragon et une odeur de rat mort qu'il n'est pas délicieux.

– Voilà. Tu savais que dans la plupart des lieux publics, aux Philippines, on trouve un panneau représentant un durian barré pour éviter que sa puanteur incommode les gens ?

– C'est vrai ?

J'éclate de rire en imaginant la scène. Je ris si souvent en ce moment que cela me rappelle les débuts de ma relation avec Aymeric, et j'adore ça. Je veux conserver cet état d'esprit.

– Je t'emmène bientôt dans un marché asiatique. Tu y découvriras de nouveaux fruits et légumes qui t'aideront à t'alimenter autrement.

– J'ai hâte de voir ça. Mes derniers exploits culinaires sont...

– Oh, ce ne sont pas tes exploits qui sont en cause, mais ceux de ton mari, d'après ce que j'ai compris. Le coup des œufs qui explosent et du poulet pas cuit, c'était monumental !

Je ne peux pas m'empêcher de pouffer en repensant à la tête de ma belle-mère quand elle a vu le salon retapissé d'œuf. C'était hilarant.

– J'essaie de lui confier des tâches peu à peu, mais ce n'est pas facile.

– C'est vrai, je l'avoue. Ton époux a deux mains gauches en ce qui concerne la cuisine, mais c'est un bon début. Et sans t'en rendre compte, tu as déjà fait le plus dur.

– Le plus dur ? Je ne comprends pas.

– Comment aurais-tu réagi il y a quelques semaines si ta belle-mère était venue te voir, et que ta maison avait ressemblé à un champ de bataille.

Je me souviens très bien de l'angoisse qui était la mienne chaque fois qu'elle était invitée. Chaque chose devait être nickel. La moindre saleté, le moindre faux pas me stressait horriblement.

– Pour lutter contre la charge mentale, il faut d’abord apprendre à déléguer. Confier une tâche à quelqu’un, ça veut dire que cette tâche ne sera pas forcément accomplie à la perfection. Et toi, tu as déjà accepté ça.

J’avale une autre bouchée de durian en songeant à ses mots.

– Tu as raison, Carmen. Cela étant, presque tout repose encore sur moi. Je veux dire, je peux lui confier la cuisson d’un plat, mais pas la préparation entière du repas. Je peux lui demander de faire les courses, mais je dois faire la liste, parce qu’il est incapable d’anticiper.

– C’est vrai. Les hommes n’anticipent pas, en général. D’un côté, c’est peut-être physiologique. Le cerveau de la femme est probablement programmé pour anticiper, je ne sais pas. Mais c’est aussi culturel, puisque c’est ainsi que nous avons éduqué nos hommes. Ils peuvent et surtout, ils doivent apprendre à anticiper pour alléger notre charge mentale.

– Et comment est-ce qu’on peut s’y prendre ?

– Avec du temps et de la patience. Et surtout, avec de la persévérance. La tienne, et la sienne. Mais j’ai confiance en vous deux. Vous vous en sortirez.

Après un long échange ponctué de fous rires, je quitte sa maison avec de nouvelles idées sur l’organisation de mon foyer. Je suis confiante, nous irons de l’avant.

18 – OSE DEVENIR QUI TU ES

Demain, c'est Aymeric qui cuisine. J'espère qu'il fera mieux que jeudi dernier. Son riz, qu'il avait oublié d'égoutter après la cuisson, nous a beaucoup fait rire, les enfants et moi. Mais aujourd'hui, la reine des fourneaux, c'est moi !

Carmen vient à peine de rentrer chez elle. En sortant du boulot, elle m'attendait sur le parking, et nous sommes parties faire le tour d'un marché où les producteurs locaux côtoient les marchands asiatiques. Mélanger ces deux styles culinaires si opposés ne me pose aucun problème, et c'est avec délectation que je vais découvrir de nouvelles saveurs. Je finis de trouver une place pour mes rouleaux de printemps dans mon frigo, puis je m'attelle à la cuisson de navets alsaciens et auxquels s'ajouteront des pousses de soja, de la coriandre fraîche, des champignons chinois et bien sûr, un peu de viande pour éviter que mari et enfants se mettent à râler. Le tout, arrosé d'un filet de sauce soja. C'est léger, et ça commence déjà à sentir divinement bon !

Cette bouffée d'exotisme qui prend possession de ma cuisine me rappelle une femme tout aussi exotique à qui je n'ai pas parlé depuis des lustres. Je visse l'oreillette sur mon crâne, puis compose un long numéro de téléphone. Quatre tonalités plus tard, la voix enjouée de ma mère résonne dans mon oreille.

– Allô ? C'est qui ?

– Maman, mon nom doit s'afficher sur ton écran, arrête de faire semblant d'être surprise !

– Ma biche, répond-elle de son rire insouciant. Tu n’appelles jamais ta *mamacita*, alors j’ai le droit de me demander si on ne t’a pas volé ton smartphone.

J’accuse le coup et n’essaie pas de la contredire.

– Tu as raison. Si tu me racontais comment tu vas ?

Elle me parle de sa vie au Venezuela, son pays natal, qu’elle n’avait quitté que par amour pour mon père. Aujourd’hui, elle vit dans une région reculée de l’Amazonie, où elle se consacre à des tâches humanitaires. Infirmière de formation, elle soigne les indigènes de son village dans un hôpital public constitué, d’après ses dires, d’un toit en feuilles de palmier et de hamacs multicolores en guise de lit. J’aimerais tellement la revoir !

– Et toi, ma chérie, quoi de neuf ?

J’ignore ce qui me pousse à m’ouvrir à elle, mais je décide de lui faire part des changements qui ont eu lieu dans ma vie, récemment.

– Tu remercieras Carmen de ma part. Tu as l’air tellement différente, ma chérie. Ta joie s’entend au téléphone.

– Merci, maman. Cela étant, elle m’a dit que pour être totalement libérée, je devais faire la paix avec mes parents. Les pardonner.

Elle garde un silence gêné que je m’empresse de rompre.

– Alors, j’aimerais appeler papa, parce que c’est surtout à lui que j’en veux de t’avoir quittée. De nous avoir abandonnées. C’était horriblement égoïste de sa part. Mais je n’ai pas son numéro, vu qu’il n’a jamais essayé de nous recontacter. Est-ce que tu pourrais me le donner, s’il te plaît ?

J’entends un perroquet crier au loin, un enfant rire, une femme chanter. Et le souffle de ma mère.

– Maman ?

– Luna, il faut que je te dise quelque chose.

Sa voix a perdu tout entrain, devenant blanche comme le néant. J’ai l’estomac à l’envers en imaginant le pire.

– Est-ce qu’il est mort ?

– Non ! Bien sûr que non ! Mais ce que j’ai à te dire... est-ce que tu es sûre de vouloir l’entendre ?

Je lève les yeux au ciel, même si elle ne peut pas me voir.

– Maman, je t’ai annoncé que j’avais besoin de pardonner mes parents. Alors, livre-moi tout ce que tu as sur le cœur. Raconte-moi ce qu’il t’a fait, ce lâche !

– Oh, ma douce Luna, il n’y a pas de lâche dans cette histoire.

– Quoi ?

– Ma chérie, dis-moi de quoi tu te souviens, au sujet de notre rupture.

– Je n’ai pas oublié combien tu trimais pour nous nourrir, ma sœur et moi. Je n’ai pas oublié nos Noël’s esseulés, à toutes les trois. Je me souviens que tu te pliais en quatre pour nous.

– Et, est-ce que tu te souviens du jour où il m’a quittée ?

– Non. J’imagine que j’étais trop petite.

– Peut-être, mais si tu as oublié ce souvenir, c’est parce qu’il n’a jamais eu lieu.

– Je... je ne comprends pas.

– C’est moi qui ai quitté ton père, ma douce ! Moi, et moi seule.

Pour le coup, c’est comme si un A380 s’était décroché du ciel pour venir me tomber dessus. Aucune autre nouvelle au monde n’aurait pu me chambouler à ce point.

– Pourquoi ? finis-je par souffler.

– Parce que je me suis rendu compte que la vie que je menais ne me plaisait pas. Je n’étais pas libre.

– Bien sûr, tu avais deux enfants qui s’attachaient à tes chevilles comme deux boulets de prison !

Ma propre amertume résonne dans mes oreilles.

– Non ! Ce n’était pas vous, le problème. Ma chérie, ta sœur et toi, je vous aime plus que tout au monde. Mais ton père... il ne me comprenait pas. Il voulait que je sois mère au foyer. Il avait besoin de me savoir soumise et enfermée ! Le jour où je lui ai fait part de ma volonté de devenir infirmière, il a balayé mon rêve du revers de la main et m’a dit qu’il gagnait assez d’argent pour nous, et que mon rôle était de rester à la maison. Or, moi, j’avais une vocation. Je voulais soigner des vies, et ça me rendait malheureuse de ne pas le faire. Le soir même, je décidais de demander le divorce. Bien entendu, j’ai eu la garde exclusive. De toute manière, il a tellement mal pris la nouvelle qu’il nous a tourné le dos sans jamais se retourner.

Il me faut un temps pour réagir. Tout ce que je viens d’apprendre se chamboule dans ma tête dans un mélange détonnant qui menace d’exploser.

– Pourquoi m’as-tu menti ?

Je m’efforce de parler d’une voix calme qui ne dénote en rien de la tempête qui balaie mon esprit.

– Techniquement, je n’ai pas menti.

Mon imagination me renvoie une image exacte de cette femme fantasque. Je peux la visualiser en train de faire une grimace digne du capitaine Jack Sparrow, tout en cherchant une pirouette pour échapper à ma question.

– J’ignore pourquoi, mais tu as toujours pensé que ton père nous avait quittées, et moi, je n’ai jamais eu le cœur de te détromper. Je... la vérité est que j’avais peur de te perdre.

Sa voix s’éteint dans un souffle. Je suppose qu’elle pleure en silence. Une partie de mon cœur se prend de compassion pour cette femme qui s’ouvre enfin à moi, mais ma colère est si intense que je suis incapable d’ébaucher le moindre geste vers elle.

– Tu as toujours été tellement intègre, ma fille. Tellement obsédée par la perfection, par la justice, l’honnêteté... Moi, je suis... eh bien, peu importe. Aujourd’hui, je suis surtout désolée. Je te demande pardon.

Pardonner ma mère, c’est exactement ce que me demande Carmen dans mon processus de changement, mais c’est impossible. J’étais si sereine, si près du but ! Et cette femme insouciant qui me sert de génitrice vient juste de tout envoyer balader en quelques mots. Ma retenue est en train de voler en éclats, tout comme ma volonté de bien faire les choses.

Ma vie entière est basée sur un mensonge. J’ai appris à me plier en quatre. Pour mon mari. Pour mes enfants. Pour le travail. À toujours faire passer l’intérêt des autres avant le mien, et ce, pour qu’on ne me laisse pas tomber. Parce qu’à cause de ce que je croyais qui était arrivé à ma mère, j’ai nourri une véritable phobie de l’abandon. Aujourd’hui, je découvre que tout était faux. C’est elle qui a mis les voiles, nous entraînant sur son sillage erratique.

J’ai tout construit autour de quelque chose qui n’avait existé que dans ma tête. Devant moi s’ouvre un abyme.

– Au revoir, maman.

Des larmes commencent à rouler sur mes joues sans que je puisse faire quoi que ce soit pour les retenir. Je pleure pour tout ce que j’ai fait. Ou plutôt, pour tout ce que je n’ai pas fait, dans un but parfaitement faux.

Je n’avais pas besoin d’être à ce point obsédée par la perfection.

Je n’avais pas à avoir peur qu’on m’abandonne.

Je n’avais pas à être obsédée par une certaine image de la réussite sociale : j’aurais pu devenir ethnologue plutôt que de passer ma vie à répondre au téléphone, les fesses vissées sur une chaise.

Mon mari rentre et me prend dans ses bras, me serre contre lui. C'est à peine si sa chaleur me réconforte. Ce n'est pas ce que je cherche. J'ai besoin de quelque chose de puissant, de fort, pour m'aider à faire sortir toute cette rage qui brûle en moi. Il me demande ce qui m'arrive. En quelques mots, je lui résume la situation. Il me serre d'autant plus fort contre lui. J'ai besoin de bouger. Je me dégage. Dans son regard, je lis qu'il a compris ce qu'il me faut.

– Sors, mon ange. Je m'occupe de tout. Je te demande juste de me tenir au courant de ce que tu fais, tu veux bien ?

À cet instant, je me rappelle pourquoi je l'aime. Je me hisse sur la pointe des pieds et l'embrasse avant de quitter ma maison pour celle de Carmen.

– Luna...

Je lui raconte tout, à même le seuil. Je ne lui épargne rien. Ses mains saisissent les miennes, tremblantes.

– Je crois avoir une idée de ce qui te ferait du bien. Par contre, j'appelle un taxi. Il n'est pas question que tu conduises dans cet état.

Je la laisse passer le coup de fil. Le véhicule arrive quinze minutes plus tard. J'envoie un SMS à mon mari pour l'informer que je quitte le village, direction inconnue, et lui redire que je l'aime, parce que ça n'a jamais été aussi vrai.

Au début du trajet, j'imagine que la sage grand-mère va me conduire dans l'une des nombreuses forêts de notre région. Quoi de mieux pour se ressourcer ? Mais, lorsque nous prenons la direction de la ville, je comprends que nous n'allons pas nous rendre dans un site naturel.

– Où est-ce que tu m'emmènes ?

Sa seule réponse est un sourire mystérieux qui veut dire « arrête d'être sur le contrôle, et laisse-toi porter », et qui m'énerve juste un peu plus.

Pour ne pas songer aux aveux de ma mère, au mensonge sur lequel repose toute ma vie, je me concentre sur tout ce que je vois. Les voitures que nous croisons, leurs formes, leurs couleurs, les lumières de la capitale alsacienne... je m'accroche aux endroits que je connais, et les connecte aux souvenirs qu'ils éveillent en moi. Tout, sauf repenser à celle qui m'a mise au monde.

Le taxi s'arrête dans une ruelle. J'insiste pour régler et Carmen me laisse faire au bout d'un moment. Je regarde partout autour de moi pour deviner où nous allons, sans succès. La vieille dame est aussi hermétique qu'un tupperware.

– On va voir une sorte de grand maître taoïste qui va m'apprendre l'art de la zénitude, c'est ça ?

Comme son sourire énigmatique s'élargit, je comprends que je n'y suis pas du tout. Où pourrait bien m'emmener une aïeule asiatique ? Dans un jardin japonais ? Oui, ça doit être ça. Ou dans un temple bouddhiste, même si je sais qu'elle est catholique. Quand nous nous arrêtons devant ce qui ressemble en tous points à une salle de jeux d'arcades, la stupéfaction me gagne.

– Euh, je crois que tu t'es trompée, Carmen. Ce n'est pas parce que l'établissement répond au nom de « Je console » que c'est le bon endroit. Tu sais, le mot « console » a plusieurs sens et...

– Non, non, me coupe-t-elle en riant. C'est bien ici que je t'emmène pour t'aider à canaliser ta colère.

– Mais... c'est zen, ça ?

À travers la vitrine décorée de nombreux personnages allant de Son Goku à Pikachu, je vois un groupe d'adolescents qui s'excitent devant des machines. Ce n'est pas vraiment l'image que je me faisais du tantrisme.

– Oui, madame la Sceptique, réplique-t-elle. Tu as déjà joué à un jeu vidéo pour savoir à ce point l'effet que ça va te faire ?

– Non, finis-je par admettre.

– Alors, range tes a priori dans ta poche, jette tes clichés aux oubliettes et... rejoins-moi du côté obscur de la Force !

Ma bouche s'ouvre en grand sous l'effet de la surprise. Ma petite vieille philippine serait-elle une geekette ? Sans me donner le temps de réagir, elle ouvre la porte et s'introduit dans l'établissement. Moi qui craignais que l'on se fasse remarquer avec nos « âges avancés », il n'en est rien. Personne ne fait attention à nous. D'ailleurs, nous ne sommes pas les seuls dinosaures du coin. De nombreux adultes sont là, en train de jouer, et le pire, c'est qu'ils s'amusent.

– Il y a des jeux d'arcade, des jeux de console, des nouveautés, des classiques indémodables... je ne sais pas trop par quoi commencer, émet-elle en se grattant le menton, pensive.

À côté de nous, des hommes se donnent des accolades viriles en hurlant comme des singes.

– Pas par ça, déjà.

– OK. Je crois que j'ai trouvé !

J'essaie de très nombreuses choses. J'échappe à des fantômes multicolores, je conduis une petite voiture en jetant des peaux de bananes à mes ennemis, je perds un match de tennis et fais un strike au bowling. J'incarne tour à tour Chun-Li, Ryo ou Zangief. Je deviens une princesse, un ogre, mais surtout, je m'éclate et me découvre une passion dévorante pour les pixels.

– Je ne savais pas qu'on pouvait autant s'amuser devant un écran.

– Tu auras appris quelque chose de plus, aujourd'hui.

Je songe à ma mère et me rends compte que j'arrive un peu mieux à gérer mes émotions.

– Vous voulez vous battre ?

Je croise le regard d'un ado qui fait deux têtes de plus que moi. Ses iris rieurs me défient, et je me fais une joie d'accepter le challenge. Cela se termine en combat multijoueurs. Je ris, je gagne, je ris, je perds. Peu importe le résultat de la partie. J'ai remporté ma lutte contre ma propre colère, et c'est le plus important.

– Tu te sens prête à rentrer ?

Je suis surprise d'éprouver une pointe de regret à l'idée de quitter cet endroit. J'imagine que ce temple de l'univers geek me servait de rempart contre mes émotions et je redoute que ma rage reprenne le dessus dès que nous aurons quitté cet établissement qui, finalement, porte si bien le nom de « Je console ».

Le tsunami négatif ne déferle pas sur moi. Je n'irais pas jusqu'à dire que je ne ressens rien. La révélation que m'a faite ma mère m'a tout de même chamboulée, aujourd'hui, agissant sur moi comme une bombe. Cependant, je suis prête à accueillir sa confession, à l'affronter, à l'analyser, et à agir en conséquence.

Assise sur la banquette arrière du taxi, je sens que ma voisine attend que je m'ouvre à elle.

– Toute ma vie, j'ai cru que mon père nous avait quittées. J'ai tout fait pour devenir la femme parfaite que je ne suis pas. Une femme stable, financièrement parlant. Une fée du logis, qui s'assignait toutes les tâches domestiques. Une épouse dévouée qu'aucun mari ne voudrait abandonner. Et je réalise que ma mère a fait exactement le contraire pour pouvoir vivre ses rêves.

– Et dans l'absolu, est-ce que tu condamnes ses actes ?

– Je condamne le mensonge. Je me rends compte qu'en fait, je ne connaissais pas ma propre mère. Mais pour le reste, je n'ai pas le droit de lui en vouloir.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est exactement ce que je ferais si j'en avais le courage, à l'exception que je n'aurais pas quitté mon mari.

– Et pourquoi ne le quitterais-tu pas ?

– Parce qu'il est assez fou pour me suivre dans mes délires. Non, mieux ! Il est assez fou pour me pousser dans ces délires quand moi-même, je n'ose pas me lancer.

Je me rends compte que je ne suis pas claire. Elle va encore croire que je suis en train de lui parler de sexe, ou quelque chose comme ça.

– Explique-moi.

– Je veux bien, mais je ne sais même pas par où commencer.

– Faisons au plus simple : par le commencement.

– Je n'aime pas mon travail !

J'ai crié si fort que le chauffeur de taxi a sursauté. Si je ne me calme pas, je vais encore provoquer un accident.

Hum, on ferait peut-être mieux de retourner à la salle d'arcades...

– Ça, au moins, ça a le mérite d'être clair.

– Désolée de vous avoir fait peur, monsieur.

– J'ai vu pire, mademoiselle. Ne vous inquiétez pas.

Le fait qu'il ne m'appelle pas « madame » me fait sourire, chose qui n'échappe pas à Carmen. Depuis que je fais un peu plus attention à mon apparence, depuis que je mange mieux, je me sens rajeunie. J'en conclus que cela se voit aussi de l'extérieur.

– Donc, tu n'aimes pas ton travail. Même après ta nouvelle façon d'envisager les choses ? Même dans la peau de Dwayne Johnson ?

– *Surtout* dans la peau de Dwayne Johnson.

Elle hausse un sourcil pour m'inciter à être plus claire.

– Être dans la peau de Dwayne Johnson, qui finalement révèle une partie de moi que je ne laissais pas sortir, ça me permet de ne pas m'écraser, au boulot. Ça m'aide à laisser glisser les insultes sur moi, comme l'eau sur les plumes d'un canard, sans que cela m'atteigne réellement. Ça m'a aidée à me rapprocher de certains collègues, à avoir une vie sociale au sein d'Air Pagong, et à être plus efficace auprès des clients. Mais, malgré tout cela, je me rends compte que j'étouffe. Je m'ennuie, et j'ai l'impression de mourir

un peu plus chaque jour. Je rêvais de courir le monde, de rencontrer les peuples les plus à l'opposé du nôtre. À la place, j'explique à madame Duteuil pourquoi elle ne peut pas transporter un couteau en cabine, et j'écoute stoïquement les insultes de monsieur Dupont qui n'est pas content parce que son vol ne décolle pas en raison d'une grève des contrôleurs aériens. Ce... ce n'est pas le job pour lequel je suis née.

Elle acquiesce, de la compassion dans le regard.

– Ah bon, tu n'es pas née en te disant que tu voulais absolument devenir une éponge à insultes ? plaisante-t-elle, m'arrachant un sourire.

– Je me suis tournée vers ce métier parce qu'il me permettait d'avoir un emploi stable. De payer mes factures. Si ce poste signifie l'ennui, il est aussi synonyme de sécurité. Je me suis pliée en quatre pour plaire à tout le monde, pour ne pas trimer, pour ne pas être abandonnée comme ma folasse de mère, et maintenant je réalise que c'est elle qui a claqué la porte pour vivre selon ses rêves ! J'ai perdu tellement de temps !

– Alors ma chérie, c'est ce qu'on appelle une révélation. Maintenant que tu sais ce que tu ne veux pas, est-ce que tu sais ce que tu veux ?

– Oui et non.

Elle rit, amusée de ma réponse.

– Qu'est-ce que tu ferais, là tout de suite, si tu étais entièrement libre.

– J'irais danser sous la Lune aux quatre coins du monde.

– Et pourquoi ne le fais-tu pas ?

– Parce que même si je sais de quoi j'ai envie, il reste tout de même des factures à payer, des emprunts à rembourser. Puis, il y a mes enfants. Je ne vais pas emmener deux gamins de huit et neuf ans au fin fond de l'Ouganda. Ce serait dangereux, et puis il y a l'école à suivre...

– Luna ! Je te vois encore dresser des barrières. Si tu te fixais des objectifs, plutôt ?

– Quoi ? Mais... je ne peux pas partir comme ça !

– Bien sûr que non. Comme tout un chacun, tu as des responsabilités envers les autres, c'est normal. Des personnes dépendent de toi. Mais je te demande de ne pas oublier que le plus important, tu le possèdes aussi.

– Et, qu'est-ce que c'est ?

Parce que si elle croit que je détiens un compte en banque bien rempli qui me permettrait d'aller danser sous la Lune aux quatre coins de la planète, elle va tomber de haut.

– Un rêve. Et le soutien infailible de celui que tu aimes. Tu as commencé à t'ouvrir, Luna. Ne te ferme pas toutes les portes.

Je me laisse aller à mon besoin de contact physique et prends sa main dans la mienne comme le feraient deux amies de longue date. Qui est réellement cette femme qui me connaît si bien, et surtout, qui connaît si bien les âmes ? Quel enfer la sienne a-t-elle traversé pour qu'elle devienne si forte aujourd'hui ?

– As-tu entendu parler de l'histoire du prince de Lu ?

– Celui des gâteaux ? Oui. Le prince finit toujours dans mon ventre.

Son rire se répercute dans l'habitable.

– Non, pas celui-là. Mais le prince de Lu vivait dans la Chine ancienne, il y a très, très longtemps. Un jour, un oiseau d'une beauté incroyable vint se poser sur un arbre de sa ville. Il était si beau que le prince en fut absolument charmé. Il le fit attraper et l'installa dans le plus somptueux temple de la ville pour lui faire honneur. Craignant que le volatile s'ennuie, il lui envoya des musiciens, puis dressa les plus fastes festins sous sa cage. Mais l'oiseau ne chantait plus. Ne mangeait plus. Toutes ces attentions le rendirent craintif, si bien qu'il mourut trois jours plus tard.

– La morale de l'histoire, c'est qu'il ne faut pas enfermer quelqu'un ?

– Oui, mais ce n'est pas tout. Le prince a cru bon de forcer à vivre l'oiseau comme il aimait vivre lui-même, et cela a fini par tuer l'animal. Cela signifie que toutes les vies ne conviennent pas à tout le monde. Dans ton cas, tu es à la fois le prince et l'oiseau.

Je hausse un sourcil surpris.

– Une partie de toi croit qu'il faut vivre selon certaines règles, forçant l'autre partie, la plus grande, à se plier à ces injonctions. Et c'est justement ton côté « oiseau libre » qui se meurt aujourd'hui.

J'acquiesce. Je n'avais pas vu les choses sous cet angle, mais c'est vrai qu'elle a raison. Il me faut de l'air, au sens propre comme au sens figuré. J'ouvre la fenêtre du taxi et laisse rentrer la brise de la nuit. Je referme aussitôt, parce que nous sommes en Alsace en plein hiver et non en Californie, mais cette brise parvient néanmoins à m'éclaircir les idées.

– Je te promets d'ouvrir la cage de mon oiseau.

– Je n'en attendais pas moins de toi.

Je me sens nettement plus apaisée lorsque le taxi nous dépose devant chez elle.

– Merci. Tu as accompli un miracle.

– Oh, non. Pas moi. Mais tu peux remercier le dieu des jeux vidéo.

Je ris doucement en songeant à la soirée que nous avons passée. Moi qui n'avais jamais touché une manette de toute ma vie, j'avoue que je me suis éclatée au milieu de tous ces geeks. Mes enfants ont toujours voulu une console. Ma moitié n'était pas plus intéressée que ça, et je me suis toujours braquée. J'avais en tête l'image que renvoient les médias. Celles de gamins complètement coupés du monde, qui ne voient que leur écran. Et si c'était tout le contraire ? Si cela pouvait constituer un pont entre l'enfant et nous ? On pourrait jouer tous ensemble, de temps à autre. Ça nous ferait une activité commune, un lien de plus pour unir la famille.

– On recommence quand tu veux, Carmen, la défié-je. J'ai hâte de te rebattre à *Street Fighter* !

– Je t'ai laissée gagner !

Je ne la crois pas une seule seconde, alors je m'esclaffe en levant la main pour lui dire au revoir.

– Bonne nuit, Luna. Et ne ferme pas les portes de ton esprit, ce soir. Laisse la liberté faire son chemin.

– Je te le promets.

En attendant, c'est moi qui fais le mien en traversant la rue. En regardant ma maison illuminée dans le noir, j'ai peur de ce que je vais y trouver. Les rares fois où je suis sortie de nuit, cela ressemblait à un champ de bataille. Les enfants sautant sur le canapé après vingt-trois heures, Aymeric n'ayant aucune idée de l'heure à laquelle il faut les coucher. La vaisselle pas faite, encore sur la table. Le chat survolté, croyant sans doute que la fin du monde était proche. Sans parler de ce qui s'est passé la dernière fois, avec la fameuse explosion des œufs qui m'ont permis de prendre du recul par rapport à ma belle-mère. Aujourd'hui, je me suis enfuie chez la voisine en laissant mon plat sur le feu. Je n'aurais aucune raison légitime d'en vouloir à mon époux si le repas avait fini carbonisé. Je sens que je vais me faire une joie de nettoyer plaques et casseroles...

Pourtant, quand je gravis les marches du perron, je ne perçois aucune odeur de brûlé, ni de « poc » suspect précédant l'éruption du tant redouté Mont Œuf. Mon mari m'ouvre la porte avant même que j'y introduise ma clé. Pas de cris d'enfants dans le couloir. Bizarre.

– Tu es sûre qu'ils n'ont pas fugué ?

– Qui ça ?

– Nos bouts de chou.

Un sourire amusé passe sur son visage, et je réalise que ça fait longtemps que je n'ai pas pris le temps de le regarder. Il me tire de ma rêverie en m'apportant une réponse que je n'attendais pas.

– Je les ai couchés à vingt heures. Ils étaient épuisés. Et ça m'a permis de nous préparer un autre repas. Tu as faim ?

Ma bouche s'ouvre en grand sous l'effet de la surprise et j'observe Aymeric comme si j'avais un extraterrestre en face de moi.

– Luna ?

Je sursaute.

– Oui, je meurs de faim, mais... qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de mon mari ?

Il s'écarte en riant pour me laisser passer. Dans le vestibule, je remarque que la table est débarrassée, et qu'il règne dans l'air une odeur somme toute agréable.

– J'ai préparé de la sauce carbonara, et là, je vais te cuisiner des pâtes. D'accord, je ne suis pas le plus grand chef d'Alsace, mais...

Il se gratte le cuir chevelu, un peu nerveux. En soulevant le bras, le bout de son tee-shirt remonte, laissant entrevoir une partie de son ventre. Encore une fois, j'ai l'impression de redécouvrir ma moitié, d'en retomber amoureuse.

– Mais, j'ai hâte d'y goûter, complété-je.

Il m'invite à m'installer autour de la table de la cuisine, sur laquelle il a posé deux bières aromatisées à la framboise. Nous n'avons jamais été adeptes du vin.

– Alors, qu'est-ce que tu as fait avec Carmen ?

Je lui parle de notre incursion au pays des geeks, et de comment ça m'a aidée à mieux gérer mes émotions, ce qui ne manque pas de le surprendre.

– Des jeux vidéo ?

– Oui, monsieur. Et je crois même que tu devrais essayer.

Son rire incrédule est ma seule réponse. Dans un coin de mon esprit, je note qu'il faudra vraiment que je l'initie. Malgré ses réticences, je suis sûre qu'il passera un excellent moment, une manette dans ses mains.

Le repas finit par arriver. Nous le goûtons ensemble. Les pâtes sont si molles qu'elles se désagrègent sur ma langue.

– La prochaine fois, j'achèterai une autre marque, me prévient-il. Parce que là, j'ai l'impression de manger de la bouillie.

Comme il débute, je ne lui fais pas remarquer que si ses pâtes n'ont aucune consistance, c'est parce qu'il n'a pas suivi le mode d'emploi, et les a cuites aussi longtemps qu'il l'a voulu. Mon but n'est pas de le décourager.

– Tu as goûté la sauce ?

Je secoue la tête, attrape une farfalle fondante et la trempe dans la carbonara avant de la porter à la bouche. Sur ma langue, c'est une explosion de saveurs.

– Waouh ! Tu sais quoi ? Elle est délicieuse !

– Vraiment ?

Il est tellement surpris que c'en est touchant. Puis, je me rappelle les mots de Carmen pour aider à résoudre la charge mentale. Toujours songer à remercier son conjoint. Sans arrêter de manger – parce que c'est quand même trop bon – je capture sa main dans la mienne sur la table et plonge mon regard dans le sien.

– Merci pour tout ce que tu as fait, ce soir.

Je n'en suis pas certaine, mais je crois discerner un peu de rose sur ses joues. Après quatorze ans de mariage, je trouve ça touchant.

– Je t'en prie. C'est normal. Je réalise que je ne me suis pas suffisamment investi au cours de ces dernières années.

– Il n'est jamais trop tard pour rattraper le temps perdu.

Nos iris restent accrochés durant quelques secondes, laissant filtrer un message que seules nos âmes peuvent comprendre. Le repas terminé, il insiste pour s'occuper de la vaisselle. Je décide de profiter de l'instant pour faire quelque chose que je n'ai pas fait depuis longtemps : me faire belle. Ce n'est peut-être pas l'instant idéal. Il est tard, nous sommes tous les deux fatigués. Mais à force d'attendre le moment parfait, la vie nous file entre les doigts sans que l'on s'en rende compte. Je refuse de loucher une seconde de plus. Je fonce en direction de ma commode, retire une robe qui ne m'allait plus il y a quelques mois, et découvre avec plaisir qu'elle me sied, à présent. Revigorée par cet exploit, je prends un peu plus confiance en moi. Pas le temps de me maquiller, mais je peux toujours faire couler une goutte de parfum dans mon décolleté. Alors que je vais descendre les marches qui mènent à la cuisine, je tombe nez à nez sur Aymeric. Nous nous dévisageons intensément, lui avec étonnement, voire méfiance, moi, avec une pointe d'angoisse que je n'avais pas vue venir.

– Je vois que tu as fini la vaisselle, lancé-je pour rompre le silence.

Ce n'est pas la phrase la plus spirituelle au monde, mais je n'ai rien d'autre en stock. Il ne répond pas dans un premier temps, se contentant de me lorgner de haut en bas. Je me souviens alors des mots de Carmen sur l'importance de savoir faire le premier pas. C'est exactement ce que je fais en descendant la marche qui me sépare de lui, le cœur battant, et en collant mes lèvres aux siennes.

Il ne lui faut pas longtemps pour réagir en me collant à lui. Ses mains courent sur mon dos nu, se rejoignent au creux de mes reins, me plaquent contre lui, contre cette délicieuse bosse qui commence à se former au centre de son corps.

Et nous faisons l'amour de manière imprévue, comme au début. Nous sortons du carcan de règles stupides qui imposaient le « câlin » du samedi matin et laissons nos corps s'exprimer comme ils le veulent, quand ils le veulent, en toute liberté.

OceanofPDF.com

19 – UNE BOUTEILLE À LA MER

Quelques jours plus tard, Jade m'interroge sur l'expression extatique qui étire naturellement mes lèvres alors que nous sommes en train de terminer notre repas à la cafétéria. Bien entendu, il n'est pas question que je lui explique les raisons qui me poussent à sourire depuis que mon mari et moi avons retrouvé une complicité à la fois physique, psychologique et verbale. D'après Carmen, la seule à qui je me suis autorisée à parler de ce nouvel aspect de ma vie, ce rapprochement est lié à plusieurs raisons.

En prenant en charge une partie des tâches ménagères, Aymeric me donne le temps de m'occuper de moi, et par extension, de lui. De nombreuses études le prouvent, d'ailleurs. Les couples les plus épanouis au lit sont ceux qui répartissent le plus équitablement les travaux domestiques. Mon cerveau passe moins de temps à chercher comment je vais caser telle ou telle corvée dans mon planning, alors il devient disponible pour des occupations plus... intéressantes.

À cela s'ajoute la force de la communication retrouvée, et nous voilà repartis sur des bases plus saines.

Comme Jade semble attendre toujours une réponse de ma part, je secoue la tête en cherchant une excuse crédible à lui fournir.

– Oh, mon dernier client était un amour.

Et c'est vrai, en plus. C'était un amoureux transi qui voulait faire une surprise à sa bien-aimée. Il avait réservé un vol Lille-Perpignan et demandait si le pilote pouvait faire un effort et survoler la tour Eiffel afin de la montrer à sa fiancée. Bien entendu, une telle demande n'est pas recevable, mais c'était tellement romantique !

- Tu as l’air beaucoup plus heureuse ces temps-ci, au boulot.
- Tu as raison.

En effet, je n’ai plus besoin de me forcer à sourire en venant au travail. Dwayne Johnson a réellement laissé place à une nouvelle Luna, plus zen, plus gaie, plus accessible. Pour autant, j’ai toujours envie de quitter mon poste. Je ne me vois pas passer ma vie entre ces quatre murs, un casque sur les oreilles. Ce n’est pas que les doléances des clients me laissent indifférente. J’ai appris à m’intéresser à leurs soucis, à éprouver une véritable envie de les aider. Mais je ne me sens pas à ma place, ici. Le berceau de mon âme se trouve ailleurs, et partout à la fois. Cependant, je ne suis pas encore prête à claquer la porte d’Air Pagong. J’ai beau avoir changé, j’ai besoin de sécurité. Mes factures et remboursements ne vont pas se régler avec de la bienveillance et des sourires, n’est-ce pas ? Je garde toutefois une porte ouverte, conformément à ce que m’a demandé Carmen, mais pour l’instant, la chance ne s’est pas présentée à mon domicile.

- Une promotion en vue pour expliquer ce changement d’humeur ?

Je ne me donne pas la peine de répondre. Les mesquineries et jalousies ne m’atteignent plus. Je me mets debout pour aller ranger mon plateau. Alors que je traverse la cafétéria d’un pas pressé parce que j’ai hâte de pouvoir commencer mon habituelle balade de midi, je tombe sur Christine. Sans se donner la peine de me saluer, elle me demande d’accomplir une tâche de toute urgence dès que je serai de retour de ma pause. Tandis qu’elle me parle, je fais attention à la raideur de son dos, à ses traits tirés, à cette manière de s’exprimer tout en retenue qui me fait penser à celle que j’étais, avant. Je songe aux conseils de Carmen et décoche un sourire sincère à mon interlocutrice, ce qui semble la déstabiliser. Je trouve ça presque drôle.

- D’accord, je m’en occupe tout à l’heure. Hum, en attendant, est-ce que vous voulez vous joindre à moi pour une promenade en forêt ?

La stupéfaction remplace la neutralité sur son visage. La surprise qui déforme sa bouche est hilarante.

- Je vous promets que je ne vous propose pas cela dans le but de vous découper en petits morceaux ou pour vous enterrer sous un chêne. Ce serait une très mauvaise idée, et une excellente façon de se faire prendre.

Je crois que je suis en train de m’enfoncer. Je ramène mes esprits et lui parle d’une voix claire.

– Tous les midis, après le repas, nous en profitons pour faire une virée en pleine nature avec quelques collègues. Ça n’a pas le cachet de l’Amazonie, mais c’est toujours plus sympa que de rester enfermé entre ces murs, qu’en dites-vous ?

Un sourire timide finit par se dessiner sur ses lèvres.

– Je ne porte pas de chaussures adéquates, mais ce sera un plaisir de me joindre à vous.

D’abord sur la réserve, Christine finit par se mêler à la conversation générale. Nous découvrons une personne intéressante à l’humour pince-sans-rire qui éclaire notre pause.

J’ai quelques minutes de retard en cherchant les enfants à l’école, mais je ne m’en fais pas. Ravie de sa rencontre avec Carmen, Monique m’a proposé de prendre Nicolas et Anna quand je ne suis pas là, ce qui est d’un grand soulagement. Je ne peux que vanter les mérites de la communication et de l’ouverture aux autres. Si certaines personnes, comme l’irréductible belle-maman, demeurent hermétiques et agaçantes, la majorité des gens devient plus accessible. Plus sympathique. La citation de Joseph Fort Newton : « les gens sont seuls parce qu’ils construisent des murs au lieu de construire des ponts » ne m’a jamais semblé aussi vraie. Un certain Président mondialement connu pour ses frasques ferait bien de s’en inspirer.

Arrivée à la maison, je laisse les enfants jouer dans le jardin, comme ils ont vite fini les devoirs. En ce début de mois de mars, on sent bien que le printemps montre le bout de son nez. Mon téléphone, rangé dans la poche de mon jean, semble peser une tonne quand je me mets à éplucher les légumes du dîner. Depuis ce jour où ma mère m’a appris la vérité au sujet de sa séparation avec papa, je n’ai pas pris le temps de la rappeler. Aujourd’hui, je me sens prête à le faire. Je m’essuie les mains dans un torchon, après quoi je place l’oreillette à droite de mon crâne et compose le long numéro vénézuélien.

– Luna ?

– Bonjour, maman. Comment vas-tu ?

– Je vais bien, ma chérie. Merci. Et toi ?

Je la sens un peu sur la réserve, alors je prends le temps de lui raconter comment se déroulent les choses ici, en mêlant un peu d’humour qui l’aide à se détendre un peu.

– Maman, je t’appelle parce que je voulais que tu saches que je te comprends. J’étais juste un peu déçue, parce que j’ai cru à un mensonge et

que toute ma vie, je me suis appliquée à suivre des règles qui finalement, étaient fausses. Mais je ne t'en veux aucunement d'avoir choisi de tracer ta route.

– Merci, ma puce.

Et à l'émotion contenue dans sa voix, je sais qu'il s'agit du remerciement le plus sincère qu'il m'ait été donné d'entendre.

– Je voudrais te demander quelque chose. Est-ce que tu aurais le numéro de papa ?

Cette simple phrase si simple en apparence me coûte beaucoup.

– Ma fille, j'ignore quels sont tes souvenirs de lui, mais ton père est un homme froid, peu enclin aux relations humaines et aux démonstrations d'amour.

– Il a peut-être changé.

– Oui, c'est une éventualité. Mais durant toutes ces années, il n'a jamais cherché à te parler, pas vrai ?

Je ne réponds pas, parce que ses mots me blessent comme un poignard, même si je sais qu'elle ne fait que son devoir de maman en me mettant en garde. Elle veut seulement me protéger.

– Il y a des chances qu'il ne souhaite pas te voir.

– Et il est aussi possible qu'il ait attendu tout ce temps sans oser faire le premier pas.

– C'est vrai. Mais j'aimerais seulement que tu sois consciente que tu risques d'être déçue.

– J'en suis consciente, maman. Quand on jette une bouteille à la mer, il est impossible de savoir à quoi s'attendre. Et on peut être salement dégoûté, comme on peut recevoir la surprise de sa vie. Dans tous les cas, je suis prête à courir ce risque.

Un long silence ponctue ma détermination. Chaque seconde, mon cœur bat un peu plus fort.

– D'accord, ma chérie. Je ne dispose que d'un numéro de téléphone. Je ne sais pas s'il est toujours d'actualité, et je ne connais pas son adresse.

– Tu ne peux pas regarder au dos des enveloppes ?

– Quelles enveloppes ?

– Euh, il doit bien te verser une pension alimentaire, non ?

– Non. Je n'en ai jamais voulu.

J'accueille la nouvelle avec surprise, et surtout, avec admiration. La force de ma mère, son indépendance et son envie de s'en sortir seule

m'étonneront toujours.

– Tu as de quoi noter ?

Ma main tremble quand j'écris le numéro sur un papier. On doit s'y prendre à plusieurs reprises, parce que le stress me fait inverser les chiffres. Je finis tout de même par obtenir mon précieux sésame. Il s'agit d'un numéro de mobile. À en croire l'indicatif, papa réside toujours en France. Je remercie ma mère, raccroche, et contemple le post-it comme s'il s'agissait d'un trésor.

Je n'ai pas le temps d'appeler mon paternel tout de suite. La température s'étant rafraîchie, je propose aux enfants de rentrer. Mon époux ne tarde pas à nous rejoindre, et je dois servir le dîner. Le post-it finit collé sur le frigo.

– C'est quoi, ce numéro ?

Je pourrais mentir à Aymeric. Éluder la question. Au lieu de ça, je réponds sur un ton détaché très éloigné de mon état d'esprit réel, tout en poursuivant le nettoyage de ma vaisselle.

– C'est le numéro de mon père.

– De ton père ? Le vrai ? Celui qui...

Sa réaction maladroite a le don de me faire sourire.

– Celui qui a engrossé ma mère il y a trente-cinq ans, oui.

– Oh.

– Oh, comme tu dis.

– Et tu l'as appelé ?

Comme je tarde à délier ma langue, mon mari attrape un torchon et se rapproche pour essuyer les assiettes. Un prétexte pour mieux m'observer et s'assurer que je vais bien.

– Figure-toi que j'ai fait des pieds et des mains pour obtenir cette suite de chiffres, et maintenant que je les ai, je n'arrive pas à les composer.

L'incrédulité se peint sur ses traits.

– Pourquoi ?

– J'ai peur de ce qui pourrait m'attendre. Imagine s'il ne veut pas de moi.

Secrètement, je voudrais qu'Aymeric me rassure, quitte à me cacher la vérité. Qu'il me dise qu'aucun père ne pourrait rejeter sa fille. Que cela ne se peut pas, tout simplement. Mais mon mari refuse de me mentir, et ce qu'il m'offre est plus puissant que le plus beau des mensonges.

– Je n'ai aucune idée de ce qui va se passer, et aucun moyen d'anticiper sa réaction. Mais quoi qu'il advienne, quelle que soit sa réponse, nous l'affronterons ensemble.

J'interromps le nettoyage des couverts pour serrer l'amour de ma vie dans mes bras, et accepter le baiser qu'il me donne.

Quelques minutes plus tard, je compose le fameux numéro de téléphone, les mains tremblantes. Une voix masculine que je ne reconnais pas répond au bout de deux tonalités. Et à quoi je m'attendais ? À ce qu'il ait encore le même timbre que dans mes souvenirs ?

– C'est Luna.

Comme il ne répond pas, je me sens obligée d'ajouter quelque chose.

– Ta fille.

Ces deux mots pèsent chacun une tonne.

– Bonjour, Luna.

Aucun de nous ne sait quoi dire. Je lance un regard désespéré à mon mari, qui m'adresse un sourire encourageant.

– Ça doit te faire bizarre que je t'appelle, mais maman m'a donné ton numéro et... euh... j'ai eu envie de te parler.

Nouveau silence.

– Qu'est-ce que tu veux ?

Sa question est une flèche glacée dans mon cœur.

– Euh... rien de particulier. Je... disons que je suis en train de me reconstruire, et pour ça, j'ai besoin de discuter avec toi et...

– Tu cherches de l'argent ? crache-t-il, acerbe.

Une nouvelle plaie dans mon palpitant. Je me force à reprendre le dessus sur mes émotions. Je lui cherche des excuses. Peut-être a-t-il eu une mauvaise expérience. Les arnaqueurs sont très inventifs quand il s'agit d'extorquer des liquidités à quelqu'un. D'une voix calme, je lui parle de mon cheminement intérieur, de ce qui m'a poussée à me tourner vers lui.

– Et tu ne t'es jamais dit que je ne voulais pas que tu me recontactes ? Je t'ai rayée de ma vie, ce n'est pas pour que tu viennes me coller maintenant.

Cette fois, la flèche qui atteint mon cœur le scinde en deux. Sans plus de préambules, il raccroche. Je reste interdite, fixant le téléphone comme si mon paternel allait me rappeler en s'excusant. Ma détresse doit se lire sur mon visage, car mon mari saisit ma main et la serre fort dans la sienne.

– Il ne veut pas de moi.

20 – UNE QUESTION DE POINT DE VUE

– Il existe bien des choses qui échappent à notre contrôle, répond Carmen, à qui j’ai fait part du rejet de mon père.

Depuis cet appel, je peine à être pleinement heureuse. Bien entendu, je ne m’attendais pas à ce qu’il me saute au cou. Être père, mère ou enfant de quelqu’un, ce n’est pas quelque chose d’inné ni d’acquis. C’est un fait qui résulte de l’attachement et non des liens du sang. Et de l’attachement, il n’y en a eu aucun, puisque nous avons été absents l’un pour l’autre durant plus de vingt ans.

Mais si je le comprends, ce refus de me permettre de mieux le connaître m’empêche d’avancer dans le sens que j’ai choisi.

– Nous n’avons aucune prise sur les gens ni sur certains événements. La preuve : les accidents arrivent tous les jours, même quand on croit avoir tout mis en œuvre pour éviter qu’ils surviennent. Mais si on ne peut pas anticiper les problèmes, on peut toutefois travailler sur notre façon de les appréhender. Tu as fait ce que tu avais à faire avec ton père, Luna. La balle n’est plus dans ton camp. Tu peux choisir de poursuivre ta route sans lui, ou de t’accrocher à un fantôme.

J’acquiesce, goûtant au sens de ses paroles. Pendant ces quelques jours, j’ai pris le temps de me renseigner sur lui. Mine de rien, les réseaux sociaux sont une véritable mine d’informations. J’ai appris qu’il avait refait sa vie avec une autre femme, avec qui il avait eu deux filles. Des jumelles envers qui j’éprouve un irréprouvable sentiment de jalousie. À moi d’apprendre à travailler dessus. Ou je m’acharne sur lui, ou j’accepte de le laisser partir.

– Merci, Carmen. Je ne sais pas encore ce que je vais faire, mais ta réponse m’apaise.

Je l’aide encore à enrouler une liane de passiflore autour d’une structure métallique en forme de cœur, autour de laquelle sont plantées des orchidées. Sous ses airs de petite grand-mère inoffensive, cette femme est une véritable artiste. Ses créations sont un véritable régal pour les yeux.

– Au fait, tu viens à l’Oschterputz ?

– À Oschterputz ? articule-t-elle. C’est quoi, ça ?

Son accent philippin quand elle essaie de s’exprimer dans le dialecte de ma région natale est à hurler de rire.

– C’est le nettoyage de printemps auquel se prêtent les Alsaciens au mois d’avril. En général, le village entier se donne rendez-vous quelque part et on ramasse toutes les ordures qui traînent au bord de la route.

– Ah oui, je connais. C’est une excellente coutume.

Ce n’est qu’à cet instant que je réalise ma gaffe. Vu son âge, je ne la vois pas se plier en deux toute une journée pour cueillir les emballages, les canettes et autres saletés qui traînent par terre.

– Oh, pardon. Je n’aurais pas dû te proposer ça.

Elle hausse les sourcils, surprise.

– Et pourquoi ça ?

Je me mords l’intérieur des joues sans trop savoir comment lui dire que je la trouve un peu trop âgée. Quand je lève les yeux sur elle, je jurerais qu’elle a deviné mes pensées, et qu’elle trouve ma gêne franchement amusante.

– Je suis trop vieille, selon toi ?

Je pince les lèvres en cherchant une excuse crédible quand son rire résonne dans toutes les pièces de la maison.

– Eh bien, tu apprendras que la vieillesse se trouve surtout dans la tête, fait-elle en tapotant son front du bout de l’index.

C’est vrai que sa vivacité d’esprit et son agilité me font souvent oublier l’âge de son corps. À bien des égards, elle est plus jeune que beaucoup de gens.

– Peter Pan, sors de ce corps ! raillé-je.

– Ne grandissez pas, c’est un piège !

Encore une fois, je me sens mieux quand je quitte sa maison. Plus libre. Plus forte. Et surtout, pleine d’espoir.

Quand mon mari rentre, ce soir, nous sommes seuls. C'est belle-maman qui garde les enfants. Elle m'a bien répété que selon elle, une « bonne mère » ne laisse jamais sa progéniture. Moi, je pense qu'une bonne mère est quelqu'un qui aide ses enfants à se construire, qui leur apprend à être heureux, à aimer la vie, et qui sait qu'il faut parfois prendre de la distance pour mieux revenir.

Et puis, je suis consciente que ma belle-mère adore râler. Au fond, elle est aux anges à l'idée de garder ses petits-enfants, et l'inverse est vraie aussi, mais son caractère de cochon fait qu'elle ne me l'avouera jamais.

Aymeric manifeste sa surprise quand je lui raconte ce que m'a dit Carmen. Il ne comprend pas que notre manière d'appréhender un problème, notre façon de voir la vie, peut tout changer. Plutôt que de lui expliquer mon point de vue pendant des heures, je décide d'agir et attrape les clés de voiture.

– Où vas-tu ?

– La bonne question serait plutôt « où allons-nous ? ».

Il a beau insister, je ne lui fournis aucun détail supplémentaire et le laisse mariner alors que je roule vers Strasbourg.

– Le Shadok ? C'est quoi, ça ?

– C'est un lieu dédié aux cultures numériques.

Mon mari arque un sourcil interrogatif auquel je ne réponds pas. À la place, je l'invite à me suivre. Un peu médusé, il m'emboîte le pas. Je peine à cacher mon sourire, tellement j'ai hâte de partager cet instant avec lui.

Une fois à l'intérieur, je me rends au guichet, non sans imposer une certaine distance à mon époux pour préserver l'effet de surprise. L'employée me tend deux paires de lunettes spéciales, et nous invite à attendre sur le côté. Aymeric ne cesse de me jeter des regards intrigués. Sa curiosité est à la fois amusante et touchante.

Enfin, une femme qui répond au prénom de Maddie nous prend en change. Elle nous conduit dans l'usine désaffectée qui se trouve non loin.

– Euh... c'est ici que tu vas m'étrangler, ma chérie ? Si c'est pour récupérer l'argent de l'assurance vie...

– Tais-toi et enfile ça !

En souriant, je lui tends sa paire de lunettes, ce qu'il fait. L'usine désaffectée se transforme en palace.

– Que... qu'est-ce que c'est ?

– La magie de la réalité augmentée, mon ange. Profite du moment et laisse-toi porter.

L'endroit ne cesse de changer de forme. Une forêt luxuriante, dont on entend même les oiseaux. Un vieux château. La vraie usine, infestée de zombies. D'autres joueurs viennent nous rejoindre. On nous fournit également de faux pistolets, et la partie commence. Conformément à ce que j'espérais, Aymeric passe un excellent moment. Au restaurant, il n'arrête pas d'en parler, les yeux brillants d'excitation.

– J'ai hâte de recommencer. De montrer ça aux enfants. Enfin, pas le jeu avec les zombies, sinon ils vont faire des cauchemars et nos nuits seront finies pour les cinq ans à venir. C'était incroyable, cette façon de changer la réalité. Je n'en reviens pas.

J'acquiesce, un sourire au coin des lèvres.

– Je te l'avais dit.

– Comment cela ?

– La réalité reste invariable, mais un même événement peut prendre des airs de tragédie ou de comédie en fonction de la manière dont tu l'appréhenderas. Comme dans ce jeu, du moins dans une certaine mesure.

Il hoche la tête à son tour, parfaitement fasciné. Nos genoux se touchent sous la table, nos yeux se captent. Nous sommes deux amoureux transis, quel que soit notre âge.

21 – UN PAS VERS L’AVENIR

Aujourd’hui, c’est Oschterputz, jour de nettoyage. Tout le village va se rassembler pour nettoyer la forêt et les abords des routes. En Alsace, il s’agit d’une tradition millénaire. Pourtant, ma famille et moi, nous participons à cette fête écologique pour la première fois. Il n’est jamais trop tard pour mieux agir !

Vêtus de nos plus moches habits, les mains gantées de jaune vif, nous n’avons pas fière allure, mais les sourires qui illuminent nos visages nous font oublier que nous ressemblons à des naufragés. Les Dominguez nous rejoignent, ainsi que Sara, la bénévole que j’avais rencontrée dans un centre d’aide aux plus démunis. Voilà la virée en forêt un peu particulière qu’elle m’avait proposée quand je l’avais croisée près de mon travail. Sara est accompagnée d’une dame qui m’est totalement inconnue. La jeune Philippine fait les présentations et j’apprends que cette femme s’appelle Pauline.

Madame le Maire nous répartit par groupes avec l’efficacité d’un général de l’armée. Par chance, ma famille et moi nous retrouvons avec les Dominguez, et avec Sara et son amie. L’élue locale nous confie le nettoyage d’une forêt. Ça ne pouvait pas mieux se passer pour nous !

Le remplissage des sacs se déroule facilement. C’est dingue, tout ce que les gens peuvent jeter au bord des routes. Des canettes, des bouteilles, des ballons crevés, des emballages issus de fast-foods. Tout le monde panique quand ma fille brandit un sex-toy rose et tout mou en me demandant ce que c’est. Par chance, nos gants épais nous empêchent d’attraper des maladies.

– Euh, c’est un jouet pour les grandes personnes, ma puce, expliqué-je avec pédagogie et surtout, sans rentrer dans les détails.

– Je peux l’emmener à la maison ? Pour toi ?

Euh... comment dire ?

– Maman a déjà tout ce qu’il lui faut, réplique Aymeric en me décochant un clin d’œil complice.

Je rougis tandis que les autres rient. Je sais qu’il n’est pas méchant et ne cherche pas à me ridiculiser, si bien que je ne le prends pas mal, mais je suis plutôt pudique pour ces choses-là. Je m’éloigne un peu du groupe, prétextant des ordures à nettoyer. Pauline, notre nouvelle recrue, s’approche doucement de moi, le sourire aux lèvres.

– Je crois que la sorcière a préféré rentrer à pied.

Intriguée, je suis la direction qu’indique l’index de la jolie blonde et découvre un balai que quelqu’un a dû oublier là.

– Oui, un peu de sport, ça ne fait jamais de mal. Comment crois-tu que fait Hermione Granger pour avoir de si belles jambes ?

Je me mords les lèvres, un peu gênée de l’avoir tutoyée d’emblée, mais Pauline ne s’en formalise pas et s’esclaffe.

– C’est une belle habitude, ce *Oschtermachin*. Je ne connaissais pas.

– Tu n’es pas Alsacienne ?

– Je suis une Parisienne pure et dure.

– Qu’est-ce que tu fais ici, alors ?

Je ne me donne plus la peine de cacher ma curiosité et envoie au diable les convenances sociales, qui à mon sens, reposent souvent sur du vide. Rester polie et respectueuse, c’est une chose. Se mettre des barrières inutiles, c’en est une autre.

– Je suis venue rencontrer l’une de mes auteures qui m’a invitée à découvrir sa région.

– Une de tes auteures ? Tu es éditrice ?

Avec passion, elle me parle de son métier. Elle travaille pour une maison d’édition très réputée, et se charge d’éditer des carnets de voyage. En clair, ses auteurs sillonnent la planète, couchent leurs impressions sur papier et elle s’occupe de formater et de vendre leurs histoires.

– Tu vas bien, Luna ? Tu m’as l’air... émue.

L’ancienne Luna aurait ruminé amèrement, jalouse de ces personnes qui vivent de leurs passions. La nouvelle Luna prend son courage à deux mains et dévoile son rêve de parcourir le monde. Après quelques échanges, nous

arrivons à un accord. Elle me propose de me plonger dans mes souvenirs de voyage et de retranscrire mon ressenti. Pauline lira mes impressions et me donnera son avis. Mon émotion est si intense que mes mains tremblent et mes yeux sont humides.

De retour parmi les autres, Aymeric capte mon état d'esprit. Je m'ouvre à lui, lui raconte ce que j'ai sur le cœur. Mon mari me pousse à me lancer, me prouvant par son soutien qu'il est réellement ma moitié. Le reste de la journée, je laisse divaguer mon cerveau dans un endroit qui m'était cher : Cuba. C'était l'un de nos premiers voyages ensemble, et je suis tombée amoureuse de l'âme de ce pays.

À peine rentrée, je confie toutes les tâches à Aymeric et monte à l'étage, où je m'assieds devant l'écran. La peur de la page blanche ne dure guère plus de cinq minutes. Ensuite, c'est l'explosion des souvenirs qui ne demandent qu'à resurgir, qu'à être racontés. Des heures durant, j'écris sans m'arrêter. Ça coule de source, et c'est presque thérapeutique. Toute la semaine, je passe le plus clair de mon temps libre ici, un casque sur les oreilles, les doigts sur le clavier. Compréhensif, Aymeric s'occupe des enfants autant qu'il le peut, prend en charge les tâches ménagères, les courses... Certains travaux domestiques ne sont pas remplis. Pas une fois, il n'a passée la serpillière, alors que je nettoiais le sol avec dévotion tous les jours. Et cela me permet de réaliser qu'en fin de compte, il n'y a pas mort d'homme. Si Carmen ne m'avait pas appris à lâcher prise, si je n'avais pas permis à mon époux de s'approprier les tâches ménagères, jamais je n'aurais pu tout mettre en œuvre pour réaliser mon rêve.

Dimanche soir, j'envoie mes écrits par mail. Bien sûr, ils ne sont pas suffisamment étayés pour en faire un roman, mais ils serviront de test pour que Pauline puisse évaluer la qualité de mon travail. Savoir si j'ai l'étoffe d'un écrivain, d'un conteur.

Mon message part avec sa pièce jointe, telle une bouteille à la mer. Le stress me gagne et ne me quitte pas durant les jours qui suivent. Je m'efforce de ne pas rester les bras croisés à attendre la réponse, et m'occupe du mieux que je le peux. Je joue avec mes enfants, astique la maison de fond en comble, continue d'organiser des promenades avec mes collègues. Et dès qu'une pensée négative me touche, je l'évince aussi vite que je le peux. Bien entendu, j'ai mes moments de doute et de faiblesse, mais je tiens bon. Carmen m'a appris l'importance de la positivité et je ne suis pas près de lâcher prise.

Le mail tant attendu arrive alors que je suis au travail, s'affichant sur l'écran de mon smartphone. Je suis en pleine conversation avec un client. La tentation de l'ouvrir est forte, mais je dois d'abord régler le problème de cet homme qui ne comprend rien à la réservation d'un vol sur internet. Avec toute la patience dont je suis capable, j'explique au pauvre monsieur comment il faut qu'il s'y prenne en me répétant que Dwayne Johnson ne laisserait jamais tomber quelqu'un qui a besoin de lui.

L'appel terminé, je me lève prestement, mon Android pressé dans ma paume. Heureusement que je n'ai pas la force de mon idole, sans quoi mon smartphone finirait comme celui d'Edward Cullen dans le deuxième volet de *Twilight*.

Tous les regards sont braqués sur moi, mais je m'en fiche. Je prétexte une envie pressante – j'ai perdu toute peur du ridicule – et fonce en direction du couloir. En voyant mon visage, les gens comprennent qu'il faut me laisser tranquille. Assise sur la cuvette, j'ouvre enfin la missive de Pauline.

Luna,

Quel plaisir d'avoir lu tes écrits ! J'ai redécouvert Cuba, je suis tombée amoureuse de ses habitants, j'ai goûté à ses plats, senti le soleil sur ma peau et vibré avec la guitare de Compay Segundo. Vraiment, tu m'as fait voyager, Luna. Tu es faite pour être conteuse. Tu as ça dans le sang. Peut-on s'appeler ?

Elle ajoute son numéro de téléphone sous sa signature. Je clique dessus. Mon cœur bat si fort dans mes tempes que j'entends à peine la voix de l'éditrice quand elle dit « allô ».

Pauline me félicite, je couine de bonheur, heureuse que personne ne puisse m'entendre. Elle m'explique comment ça se passe. L'auteur part quelque part, puis écrit son manuscrit à son retour. S'il convient à l'éditeur, celui-ci le corrige et le publie. C'est parfait !

Vient ensuite la question qui fâche, celle de l'argent. Je décide d'être directe et lui demande si cela me permettra de vivre.

– Ce n'est pas facile, mais ce n'est pas impossible non plus. Tu toucheras un pourcentage sur ventes, et si tu t'en sors bien, tu peux gagner pas mal, mais ce n'est pas garanti. En plus, il faut que tu saches que tu ne seras

payée que l'année suivante, ce qui fait que tu ne toucheras rien avant un moment, en dehors de l'à-valoir, qui n'est qu'une avance sur tes droits.

Elle rentre dans les détails, m'expliquant comment tout cela fonctionne. À mesure que les mots fusent, l'espoir me quitte. La vie d'artiste, c'est bien beau, mais j'ai besoin de monnaie sonnante et trébuchante pour régler les factures.

Je mets fin à la communication en lui promettant de la rappeler bientôt pour lui donner ma réponse définitive, qui sera sans doute « non ». À moins de gagner à la loterie d'ici là, ce qui risque d'être difficile étant donné que je ne joue pas, je ne vois pas comment je pourrais mener mon rêve à bien.

OceanofPDF.com

22 – L'OISEAU ET LA FOURMI

Je ravale mes larmes et récite quelques mantras. Sois positive. Sois optimiste. Souris. Pense à Dwayne Johnson.

Oui, mais là tout de suite, j'ai plutôt envie d'incarner Arnold Schwarzenegger et de jouer les Terminator pour envoyer l'humanité au diable.

Régule ta colère, Luna ! Comment ? Le seul jeu vidéo que j'aie à ma disposition, c'est Pokémon Go. À moins d'envoyer des Pokéballs en plein dans la tête de Pikachu, je ne sais pas ce qui pourrait m'aider à évacuer la rage qui m'envahit tout entière.

Je décide de retourner à mon poste. De toute manière, je n'ai pas le choix, sinon mes collègues vont se demander si je ne me suis pas fait avaler par un WC. Vu la journée de merde, ça ne serait même pas étonnant.

Alors que je suis en train de traverser le couloir, la tête de Christine surgit hors de son bureau. Il fut un temps où j'aurais été tentée de m'en servir comme d'un punching-ball. Aujourd'hui, je la vois comme une battante au cœur tendre. Ses sourcils se froncent quand elle m'aperçoit.

– Tu vas bien, Luna ?

– Oui, oui.

Mais mon crâne secoue de droite à gauche pour dire non et mes yeux humides contredisent mes lèvres faussement souriantes. Mon corps s'exprime malgré moi. Je n'ai plus qu'à le tenir en compte.

– Dans mon bureau. Tout de suite.

Je pousse un soupir. Je ne suis pas d'humeur à recevoir un savon. Christine a changé, c'est vrai. Elle est plus humaine, plus à l'écoute. Mais

les souvenirs de son mauvais caractère sont tenaces. Elle m'invite à m'asseoir et je prends place devant elle. Puis je lève les yeux vers son sourire avenant. Sincère. Et je lui livre mon ressenti. Mon rêve déchu. Je ne lui épargne pas ma déception. Certains pourraient me trouver imprudente de parler à ma responsable de mon envie de quitter mon travail, mais je me rends compte que je vois en elle une amie. Et puis de toute façon, je ne suis plus à ça près.

– Je me suis complètement plantée, conclus-je.

– Moi aussi, tellement souvent ! Mais tu sais quoi ? À force de se planter, un beau jour, on devient une fleur.

Elle m'adresse son sourire le plus chaleureux et je suis touchée par sa gentillesse.

– Tu sais, je suis partie de rien. Je suis née dans une famille modeste qui refusait que je fasse des études. J'ai grandi dans un entourage macho qui pensait que la place d'une femme était dans la cuisine, pas dans un bureau.

Je songe à l'analyse si fine de Carmen. Elle avait vu juste concernant Christine.

– Alors, j'ai joué des coudes et je me suis frayé un chemin. Je n'ai jamais rechigné à faire des efforts. Je me suis battue comme une tigresse, tu es bien placée pour le savoir, fait-elle avec un clin d'œil complice. Aujourd'hui, j'accomplis le boulot de mes rêves. Et grâce à toi, je me sens socialement épanouie, puisque j'ai même réussi à me faire quelques amis. Si j'ai obtenu tout ça, c'est parce que je n'ai jamais abandonné. Tu n'es ni plus ni moins forte que moi. Nous sommes égales, nous sommes pareilles.

– Alors, tu vas me demander de voir le verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide et de garder espoir ?

Elle secoue la tête.

– Ceux qui se demandent si le verre est à moitié vide ou à moitié plein oublient l'essentiel : tu peux remplir le verre à tout moment. La balle est dans ton camp, *venezolanita*.

Ses mots me touchent, à bien des égards. Mais ce qui me remue le plus, c'est le changement qui s'est opéré en elle. Cette femme froide a laissé place à une personne capable d'empathie. Et c'est ça qui me donne espoir. Pour autant, la réalité me rattrape.

– Mais c'est impossible.

– Mark Twain disait : Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait. Les limites sont dans ta tête, Luna. Et il existe une solution pour

chaque problème.

En disant cela, elle attrape une feuille sur son bureau et griffonne des chiffres dessus.

– Ce sont les numéros du loto ? plaisanté-je.

– Non. C’est celui d’une amie qui travaille au service des bourses de la région Grand Est. Je suis convaincue qu’elle te sera d’un grand secours.

Je saisis le précieux sésame et le serre dans ma paume, profondément émue. Ce morceau de papier représente un nouvel espoir. Une seconde chance. Une raison de plus de ne pas abandonner.

– Merci, Christine. Vraiment.

Et c’est l’un des remerciements les plus sincères qu’il m’ait été de donner à quelqu’un. Alors que je vais quitter son bureau, elle m’interpelle une toute dernière fois.

– Il faut viser la Lune, parce qu’au moins si tu échoues, tu finiras dans les étoiles.

La citation d’Oscar Wilde me donne le sourire pour le restant de la journée.

Je ne m’attendais pas à l’aide de Christine. Il y a quelques semaines, nous étions pour ainsi dire ennemies. Je songe à une des fables chinoises que Carmen m’avait racontées. Une fourmi était en train de se noyer dans un étang. Elle avait beau battre des pattes, rien n’y faisait, elle coulait. Toute seule, elle ne parvenait pas à remonter à la surface. Un oiseau passant par là vit l’insecte en difficulté. Habituellement, il les dévorait. Or, la détresse de la fourmi le toucha. Il saisit une brindille et la tendit à la victime, qui grimpa dessus et fut sauvée. C’est alors qu’un chasseur surgit, muni d’un arc et de flèches. Comprenant ce qui était en train de se passer, la fourmi fut très rapide. Elle monta sur la chaussure de l’homme et le mordit de toutes ses forces à la cheville. De douleur, l’humain lâcha l’arme et l’oiseau put s’envoler librement. La vérité est que ce jour-là, en sauvant la fourmi, le volatile s’était sauvé lui-même. En offrant une main tendue à Christine, j’ignorais qu’un jour, elle deviendrait mon ange gardien. De cela, je retiens qu’il ne faut jamais fermer la porte à quelqu’un qui vous demande de l’aide. Sous les guenilles du mendiant se cache peut-être le chirurgien dont dépendra votre survie, un jour.

Je ne sais pas si j’atteindrai la Lune, mais rien que pour le voyage spatial, le jeu en vaut la chandelle !

OceanofPDF.com

23 – VERS L'INFINI, ET AU-DELÀ !

– Et c'était... jubilatoire ! m'exclamé-je en mimant le geste par lequel j'ai introduit ma lettre de démission dans la boîte aux lettres.

Carmen me sourit avec fierté. Nous avons ouvert les fenêtres de la serre en cette belle journée de printemps, et avec le soleil qui baigne son visage au milieu de toutes ces fleurs odorantes, on dirait une sorte de divinité antique.

– Je suis tellement contente pour toi.

Ça n'a pas été facile. Le contact que Christine m'avait donné a été décisif. Cet homme m'a permis de découvrir les différentes bourses de la région, qui sont là pour aider les artistes à accomplir leur travail dans les meilleures conditions possibles. Il m'a fallu affronter la bureaucratie la plus susceptible, l'administration la plus redoutable, comme dans les Douze Travaux d'Astérix, et les secrétaires les plus chatouilleuses, mais j'ai fini par vaincre. Ma ténacité a porté ses fruits, et aujourd'hui, j'ai l'assurance de pouvoir vivre financièrement jusqu'à ce que je touche l'argent de mon éditeur.

– Comment va Aymeric ?

À la simple évocation de son prénom, un sourire attendri se dessine sur mon visage. Il m'a soutenue tout au long de ce périple. Il a été mon ancre, mon port, mon phare. C'est aussi grâce à lui si je ne me suis pas perdue dans la nuit. Aujourd'hui, je suis plus amoureuse que jamais.

– Figure-toi qu'il vient d'acheter nos billets. Nous partons début juillet !

– Qu'en dit belle-maman ?

– Oh, que nous sommes imprudents de voyager au Venezuela. Que nous sommes fous. Ce qui est probablement vrai, d'ailleurs !

Nous n'avons pas choisi la destination la plus sécurisée qui soit. Le pays d'origine de ma mère n'est pas vraiment stable en ce moment et subit des troubles d'ordre politique qui pourraient le plonger dans le chaos, ce que je ne souhaite pas. Mais j'ai confiance. Je connais les règles de survie, là-bas. Il ne devrait rien nous arriver. À peine les pieds posés à Caracas, nous prendrons le bus de nuit pour Ciudad Bolivar, dernière grande ville avant la jungle. Ensuite, nous plongerons au cœur de l'Amazonie accompagnés d'un guide local jusqu'au village indigène de Las Trincheras, là où réside maman. J'ai hâte de lui présenter ses petits-enfants, qu'elle n'a jamais rencontrés. Et je suis vraiment heureuse de la revoir. De retrouver ma sœur, qui travaille avec elle. Nous resterons avec eux durant deux mois, le temps que je m'imprègne réellement de l'ambiance et que j'apprenne à connaître les Indiens Sanema qui peuplent la région. Ensuite, nous rentrerons en France, je coucherai notre histoire sur papier, et nous préparerons notre voyage de l'année prochaine. C'est comme ça que j'ai trouvé mon équilibre. Je suis enfin en paix avec moi-même, et aller danser sous la Lune aux quatre coins du monde devient enfin une réalité.

– Et toi, la lecture ?

– Je me suis inscrite au code. Je vais passer mon permis.

Je tape joyeusement dans mes mains avant de la prendre dans mes bras pour la serrer contre moi. Cette vieille dame si sage et si folle à la fois m'a sauvé la vie, à bien des égards.

Alors que je suis en train de balayer le sol de la serre, mon téléphone vibre dans ma poche. Le numéro qui s'affiche à l'écran m'est inconnu. Quand je réponds, c'est la voix de mon père qui résonne dans le combiné.

– Luna ? Je suis prêt à te rencontrer.

Finalement, je ne quitterai pas la France sans avoir rangé toutes les casseroles que je traîne derrière moi.

Dans la voiture qui nous emmène au centre-ville de Strasbourg, Aymeric m'adresse un sourire encourageant. Il a tenu à être présent pour cette rencontre, ce dont je le remercie. En revanche, j'ai préféré confier les enfants à Monique. Avec mon paternel, je ne sais pas sur quel pied danser, et je ne voudrais pas qu'ils s'attachent à lui si c'est pour qu'il les rejette comme de vieilles chaussures. C'est aussi la raison pour laquelle je n'ai pas

voulu l'inviter à la maison. Je ne veux rien de personnel entre nous tant que je ne suis pas certaine que je peux me fier à lui.

Il me faut un moment pour le reconnaître, à la gare. Il n'est plus l'homme que j'ai perdu de vue, près de trente ans plus tôt.

– Bonjour, Luna. Je suis vraiment content de te revoir. Ou plutôt de te rencontrer, après tout ce temps.

Je lui souris avec bienveillance, parce que nous partageons la même impression. Nous buvons un café tous les trois ensemble, cherchant à mieux nous connaître tout en restant sur nos gardes. L'humour d'Aymeric finit par faire fondre la glace et le courant commence à passer entre nous. Nous nous quittons avec la promesse de nous revoir, et cette fois, j'ai assez confiance en lui pour le croire.

Je pensais que mon dernier jour au travail éveillerait une pointe de nostalgie en moi, mais ce n'est pas le cas. Toutes mes affaires sont dans une boîte, et je suis prête à partir. Après avoir crié au revoir à la cantonnée, je serre le carton contre ma poitrine et prends la direction de l'ascenseur. La tête souriante de Christine surgit dans le couloir.

– Tu pensais vraiment pouvoir partir sans une dernière fête ensemble ?

La « dernière fête » n'est pas faite de mauvais vins et de pâtisseries insipides dégustées autour d'une table en compagnie de quasi-inconnus. C'est une dernière balade dans la forêt avec mes collègues les plus proches. Ceux qui ne me manqueront pas, parce que j'ai bien l'intention de les revoir entre l'écriture de deux chapitres.

Le vol vers le Venezuela se déroule plutôt bien. Je ne suis jamais vraiment sereine en avion, mais la destination me fait oublier que je suis coincée dans un cercueil volant.

Arrivés à l'aéroport de Caracas, nous échangeons quelques euros contre des bolivars, profitant du taux avantageux que l'on peut obtenir auprès de certains agents, après quoi nous nous dirigeons vers la sortie. Là, nous sommes abordés par une multitude d'hommes qui nous proposent de nous emmener où nous le voulons pour des sommes modiques. Je suis les conseils de ma mère et fonce en direction des taxis officiels, ceux qui sont munis d'une plaque minéralogique jaune, tout en serrant Nico contre moi. Aymeric, lui, s'occupe d'une Anna qui ne semble avoir peur de rien ni de personne. Ma petite intrépide m'arrache un sourire malgré ma nervosité.

– Où est-ce que je vous conduis ? s'enquiert le chauffeur.

- À la gare routière.
- Quelle gare routière ?

Aymeric et moi échangeons un regard paniqué. La capitale vénézuélienne est l'une des villes les plus dangereuses au monde, et il ne fait pas bon flâner ici. Je n'ai qu'une hâte, quitter cette mégapole.

- Parce qu'il y en a plusieurs ?

– Oh, Caracas en compte quatre. Ou peut-être cinq. Je ne sais pas trop. Mais toutes ne desservent pas les mêmes destinations.

Notre timing est plutôt serré, nous n'avons pas le temps d'essayer toutes les gares, et nos téléphones ne captent pas internet, ici. En cinq mots : nous sommes dans la panade.

– Nous allons à Ciudad Bolivar. Enfin, nous l'espérons en tout cas, explique mon mari avec une pointe d'autodérision. Avec de la chance...

– La chance, c'est la faculté de s'adapter à tout moment à l'imprévu. Et le chaos, ça nous connaît, rétorqué-je avec un sourire.

Nous atteignons la bonne gare et montons dans le bus pile-poil au bon moment. Le voyage dure près de vingt-quatre heures, les routes vénézuéliennes n'étant pas réputées pour leur fluidité.

Le lendemain matin, nous découvrons Ciudad Bolivar, une ville intrigante où chaque maison est peinte de couleurs criardes. Le résultat est bluffant. J'adore ! Notre guide nous attend sur la place principale. Nous embarquons à bord d'une vieille jeep américaine qui menace de tomber en morceaux. La musique, de la bachata portoricaine, nous fait oublier les secousses de la route caillouteuse. En milieu de journée, nous atteignons le Rio Caura, un affluent de l'Amazone. Larry, notre guide, confie son véhicule à un contact, et nous fait monter dans une curiara, à savoir une embarcation typique de l'Amazonie vénézuélienne, et qui ressemble à une pirogue.

À la tombée de la nuit, nos fesses sont plates comme des pizzas à force d'être assises sur un banc en bois, mais nos yeux, eux, ne se sont jamais lassés du paysage. Cette verdure incomparable, ces paysages à couper le souffle... J'en ai vues, des contrées, au cours de ma vie. Mais jamais aucune ne m'a touchée comme celle-ci. Sans doute parce qu'elle est le berceau de mes origines.

Enfin, nous arrivons à Las Trincheras, notre destination finale. Et sur la plage en bois qui borde le Caura, ma mère nous attend, un incroyable sourire aux lèvres. Ma sœur est là aussi. Je les serre contre moi, laissant

déborder mes larmes et mon cœur dans un maelstrom de sentiments que je ne pensais plus jamais éprouver.

Les enfants oublient leur gêne en découvrant leur nouvelle famille, et bondissent de joie à l'idée de dormir dans des hamacs. Tant mieux, parce qu'il n'y a pas de lits, ici !

Quand la nuit tombe, Aymeric et moi nous retrouvons dehors, devant cette maison sans murs qui va devenir la nôtre au cours des deux prochains mois. Et sous la Lune, nous dansons comme des étoiles.

L'une des premières choses que je fais en rentrant du Venezuela, après avoir rempli les placards et le frigo, c'est d'aller chez Carmen. Nous nous rendons d'abord sous la serre, où elle me montre les dernières fleurs qu'elle a réussi à cultiver, après quoi nous finissons dans sa cuisine tandis que mes enfants jouent dans son jardin. Cette fois, Aymeric m'accompagne. Quand Carmen nous tend à chacun un morceau de brioche fraîchement sortie du four, je ne peux pas m'empêcher de soupirer d'aise.

– Oh, une douceur qui n'est pas toute plate ! s'exclame mon mari, qui ronronnerait presque de plaisir.

La vieille dame fronce les sourcils, alors il développe :

– La levure n'existe pas, au Venezuela.

– Oh. Je compatis.

Nous échangeons quelques banalités, prenons des nouvelles des uns et des autres. Tout en discutant, je constate qu'elle m'observe avec la plus grande attention.

– La nouvelle Luna est bel et bien présente, fait-elle avec un sourire. Parle-moi de là-bas.

Alors je lui raconte le calme reposant du village indigène, l'éloge de la lenteur des Indiens, leur communion avec la nature. J'explique comment ceux qui ne possèdent pas grand-chose vivent plus heureux, plus sereins que la plupart d'entre nous. Et j'aborde cette paix de l'esprit qui nous a gagnés, et ne nous quitte plus.

Nous allons reprendre notre vie, faite de grains de riz et de piments. De carreaux noirs et de carreaux blancs. Et nous ne la laisserons plus nous filer entre les doigts.

– Et maintenant, quel est le programme ?

– Peu importe ! Nous irons toujours danser sous la Lune.

OceanofPDF.com

ÉPILOGUE

Un an plus tard

Le parking de la MJC n'a jamais été aussi fréquenté. Et pour cause ! Aujourd'hui, c'est l'ouverture officielle de la nouvelle bibliothèque de mon village. Oh, comparée aux immenses médiathèques des grandes villes, notre salle remplie de livres est un poids plume, mais l'enthousiasme des bénévoles nous rappelle que dans cette histoire, la taille n'a pas la moindre importance.

La plupart des habitants sont venus soutenir ce projet de longue haleine, porté par une poignée de gens passionnés, dont je fais partie. Il y a même quelques élus. Accompagnée de ma famille, je vais m'asseoir à côté des Dominguez. Un seul absent de leur côté, et pas des moindres : Carmen. J'aimerais pouvoir la serrer contre moi une dernière fois, mais il est trop tard. Je lève les yeux pour tomber sur le visage glacial de belle-maman, qui rouspète parce qu'elle n'est pas au centre de tous les regards. Aujourd'hui, ce n'est pas elle, la star. Elle va s'asseoir derrière nous, histoire de ne pas louper une miette de ce qui se trame.

– Jolie robe. Dommage que tu n'aies pas songé à la mettre pour mon anniversaire, samedi dernier.

Il y a du progrès. Elle a glissé un compliment au début de sa phrase.

– Je ne la mets que pour les occasions spéciales, envoyé-je. Mais je vous remercie, vous êtes aussi très belle, et pas seulement aujourd'hui.

Ne s'attendant pas à ce que je fasse preuve de sympathie envers elle, Marie se met à marmonner des sons inintelligibles, le rouge aux joues.

Peut-être que sous les couches de glace, cette femme possède un cœur, finalement.

Madame le maire monte sur l'estrade, un micro à la main, afin d'inaugurer la bibliothèque, vantant les mérites de la culture, principalement de la lecture. C'est à cet instant que mon ange gardien fait son apparition. Un sourire lumineux sur son visage bronzé, Carmen salue le public. Contrairement à ce que je redoutais, elle est sereine. Confiante. Et elle rayonne.

L'élue lui donne le micro, et la grand-mère s'installe sur une chaise, au milieu de l'estrade, un livre à la main. Et pas n'importe lequel. Le mien. Le nôtre. Celui de notre histoire, de notre quête.

– Tous les voyages démarrent par un premier pas, lit-elle. Certains feront tout de suite de grandes enjambées qui les mèneront rapidement à destination. Moi, j'ai d'abord embouti la voiture de ma voisine. Et j'étais à des lieues d'imaginer que le voyage de ma vie commencerait par un amas de tôle froissée. Mais les plus belles choses ne se découvrent-elles pas par accident ?

BONUS : Découvrez les 3 premiers chapitres de « Par-delà la mer » dans les prochaines pages.

OceanofPDF.com

Par-delà la mer

KRISTEN RIVERS

OceanofPDF.com

PROLOGUE

En rentrant chez elle après l'école, Nenita bouda le goûter que sa maman, Caroline, avait préparé pour elle. Ces gâteaux en forme de smiley lui souriaient avec insolence, et le lait lui semblait plus insipide qu'à l'accoutumée. En fait, pour la fillette, rien n'était comme d'habitude.

Prétextant un manque d'appétit, Nenita monta dans sa chambre, où elle s'enferma. Après avoir déposé son sac d'école sur le sol, elle s'allongea sur son lit en fixant sa lampe, qui représentait un bateau pirate. Aussi longtemps qu'elle s'en souvienne – après tout, elle n'avait que huit ans – elle avait toujours éprouvé une véritable passion pour ce qui se rapportait à la mer. Vivant en Alsace, elle ne la voyait qu'en été, mais c'était chaque fois un moment de joie intense.

Malgré tout, le vaisseau pirate ne parvint pas à la distraire ce soir. Son esprit voguait ailleurs. Habituellement studieuse, elle bouda pourtant ses devoirs. Au bout d'un moment, Nenita se leva, le cœur battant dans sa petite poitrine. Elle traversa sa chambre sans faire de bruit, puis s'assit devant sa coiffeuse, sur laquelle reposait un portrait de ses parents. Là, elle scruta intensément son propre reflet. Elle s'attarda sur ses cheveux de jais, extrêmement lisses, là où ceux de sa mère frisaient. Elle se regarda dans les yeux, qu'elle avait en amande, de la même teinte que ses cheveux. Ceux de maman étaient noisette. Quant à sa peau, elle dorait comme le soleil, là où celle de Caroline restait de la couleur du chocolat toute l'année. Il fallait qu'elle se rende à l'évidence. Ses copines de classe avaient raison. De plus, elle n'avait rien en commun avec son papa, dont les iris ressemblaient à deux lagons, et les cheveux, au blé jaune du mois d'août.

Lorsque Caroline entra dans la chambre de la petite, elle lut dans le regard de celle-ci que le jour qu'elle redoutait depuis qu'elle avait signé les papiers d'adoption était finalement arrivé. Angoissée, le cœur battant à tout rompre, elle s'assit néanmoins sur le lit de sa fille en arborant un sourire rassurant. Peut-être se trompait-elle. Néanmoins, ses craintes se confirmèrent lorsqu'elle vit les yeux rougis de sa fille détailler ses longs cheveux tressés et sa peau d'ébène, comme si c'était la première fois qu'elle les apercevait.

Le filtre d'innocence de l'enfance était définitivement tombé, et mère et fille se voyaient telles qu'elles étaient. Deux êtres un peu perdus.

– Ta journée ne s'est pas bien passée, Nenita ?

La fillette, habituellement joviale, se contenta de secouer la tête de droite à gauche. Caroline devrait ruser si elle voulait obtenir plus d'informations de la part de sa progéniture.

– Tu veux bien me raconter pourquoi ?

Pendant un bref instant, la jeune mère se dit qu'elle s'était peut-être trompée. Elle n'était pas omnisciente, après tout. Il ne s'agissait probablement que d'une de ces histoires de filles, dont elle commençait à s'accoutumer. Mais lorsque l'enfant plongea ses yeux venus des confins de l'Asie droit dans son cœur, elle eut la certitude que ce qui allait suivre changerait la donne à tout jamais.

– Christine, Marie et Leila disent que tu n'es pas ma mère.

Caroline accusa le coup. Elle s'était juré de ne jamais mentir à sa fille. Elle tiendrait sa promesse.

– Pourquoi pensent-elles cela ?

Nenita haussa les épaules. Elle semblait si fragile, en cet instant précis. Sa force et sa joie s'étaient envolées. Caroline savait qu'il faudrait passer par la parole, mettre des mots sur les maux, pour pouvoir lui rendre sa gaieté. Avec tendresse, elle sut aider sa fille à délier sa langue enfantine.

– Parce que nous sommes différentes. Toi, moi... Léo. Lui non plus n'est pas mon papa.

Caroline n'avait jamais été de celles qui reniaient la différence, bien au contraire. Elle pensait que c'était d'ailleurs un point essentiel de la vie elle-même.

– Tout le monde l'est. C'est ce qui nous rend plus forts. Fais voir tes petits muscles.

Avec un léger sourire, Nenita montra ses avant-bras rondelets, sur lesquels sa mère déposa une myriade de petits baisers réconfortants. Toutefois, le sourire de la fillette s'effaça bien vite. À nouveau, elle darda sur elle son regard trop éveillé pour son âge.

– Est-ce que tu es vraiment ma maman ?

Voilà une interrogation à laquelle Caroline ne pourrait fuir. Depuis le jour où elle avait aperçu Nenita pour la première fois, dans son berceau, la jeune femme s'était préparée à cette question. Elle avait eu près de six ans pour figurer sa réponse, qu'elle avait voulu pédagogique et instructive, adaptée aux besoins de l'enfant. Maintes fois, elle l'avait répétée dans sa tête. Et puis, lorsque le moment tant redouté arriva, la réponse qui semblait si évidente, jadis, disparut dans un trou noir. La jeune maman se retrouva seule, face à celle qui comptait sur elle pour connaître la vérité. Alors, Caroline chercha au fond de son âme, et livra son contenu à sa fille :

– Il y a des enfants qui se créent dans le ventre, fit-elle en prenant la main de l'enfant pour désigner son abdomen. D'autres sont nés ici.

Là-dessus, elle déplaça la petite menotte de la fillette et la posa sur son cœur.

– C'est de là que tu viens, Nenita.

Le soulagement qu'elle lut dans les yeux de la gamine était identique à celui qu'elle éprouvait.

– Je ne t'ai pas portée dans mon corps, et ce n'est pas moi qui t'ai mise au monde. C'est vrai. Pourtant, tu es ma fille, et je suis ta maman.

Là-dessus, Nenita se pressa contre sa mère, qui ferma les paupières de contentement pour savourer l'instant présent.

– Je peux avoir plusieurs mamans ? demanda la petite de sa voix fluette au bout d'un moment.

Caroline lui sourit avec bienveillance.

– Évidemment. Et elles t'ont toutes aimée de tout leur cœur.

Quelque chose devint très chaud dans la poitrine de l'enfant, sans que cette dernière puisse en expliquer la raison.

– D'où vient ma maman ?

– D'une île qui se trouve très, très loin. À l'autre bout de la planète. Dans un pays qui s'appelle les Philippines.

Nenita recula son visage de manière à scruter celui de sa mère.

– Tu me le montres ?

Caroline chercha son smartphone dans sa poche. Elle se servit du moteur de recherche pour dégoter une carte du monde, qu'elle présenta à sa fille. Elle récupéra ensuite quelques photos des plages paradisiaques et de la jungle luxuriante qu'elle montra à la fillette.

– C'est très joli, s'extasia-t-elle. Ma maman est née dans un très beau pays.

La jeune femme s'étonna du naturel avec lequel sa fille évoquait deux de ses mères. Mais finalement, Nenita avait toujours été un enfant spécial.

– Est-ce que tu peux me parler d'elle ?

Caroline ne pouvait pas révéler grand-chose. Nenita avait beau être mature pour son âge, elle n'en restait pas moins une petite écolière.

– Ce que je peux te dire, c'est que tes mamans t'ont beaucoup aimée.

Cela suffit à la fillette, mais pour combien de temps ?

Quand vint le moment de se coucher, trois jours plus tard, l'enfant exprima son souhait :

– J'aurais voulu connaître ma maman.

– Et ça viendra, en temps voulu.

Caroline ne savait pas expliquer comment ni pourquoi, mais elle avait cette conviction. Elle lut toutefois une crainte dans le regard de sa fille.

– Et toi, tu resteras avec moi ?

– Toujours.

Nenita s'endormit, apaisée. Ce ne fut que des années plus tard qu'elle connut ses origines, par un moyen plutôt inespéré.

Lani

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

Je m'appelle Lani, et je suis née à Sibuyan, petite île au nord de la province des Visayas, aux Philippines. Un véritable paradis sur les cartes postales que l'on vend aux touristes. Un pur enfer, aujourd'hui.

Mes yeux parcoururent la mer habituellement turquoise dans laquelle j'étais accoutumée à me baigner pour me rafraîchir des excès des températures tropicales. Près de l'océan, je me sentais bien. La plage avait sur moi un effet magique, et ce, depuis aussi longtemps que je m'en souviens. Mais aujourd'hui, c'était à peine si on apercevait l'eau, tant les débris qui y flottaient étaient nombreux. La faute au typhon Hailin, qui avait balayé une partie de notre archipel, pas plus tard la veille. Pour la plupart des gens, c'était une catastrophe. Pour nous : une aubaine.

– Par ici, Lani !

Depuis une maison partiellement détruite, Pax me faisait signe de le rejoindre, ce que je m'empressai de faire. Pax, c'était le diminutif de Pacifico, et ce garçon affectueux, de deux ans mon cadet, portait bien son prénom. Il avait beau accomplir les actes les plus vils pour s'en sortir, il y avait quelque chose dans sa manière d'agir qui le rendait différent de nous autres, enfants des rues.

Je me dépêchai de pénétrer dans la bâtisse, dont la porte s'était écroulée, ainsi que le toit, soufflé par le typhon. À l'intérieur régnait la désolation qui suit les catastrophes naturelles, et quand celles-ci ont lieu dans un pays aussi pauvre que le mien, c'est d'autant plus grave, parce que nous ne faisons pas la une des infos. Nous n'éveillons pas ces chaînes de solidarité qui secouent la planète lorsqu'un drame touche à une nation riche. L'aide –

trop faible – que nous recevons tarde tant à venir en raison de la quasi-absence d'infrastructures, et lorsqu'elle nous parvient enfin, une bonne partie en a déjà été détournée pour la corruption. D'un autre côté, cette tragédie constituait une véritable mine d'or pour les gens comme nous.

– Oh Lani, réveille-toi, on n'a pas toute la journée !

Ça, c'était Tom. Le chef de notre trio. Le plus crétin d'entre tous, mais aussi le plus fort, raison pour laquelle nous l'avions choisi pour être notre meneur. Contrairement à Pax, il n'était pas réputé pour sa tendresse, mais il pouvait se révéler drôlement efficace pour dénicher les bonnes affaires.

– C'est bon, je suis là.

– OK. Fouille le macchabée. Pax et moi nous occupons des boîtes.

Au milieu de la seule pièce qui constituait la maison gisait un homme. Le toit en tôle avait cédé sous le poids d'un manguier, arraché par la tempête. Le métal acéré avait mortellement sectionné le cou du propriétaire, dont la tête, séparée du corps, reposait au milieu des débris dans une mare de sang.

Je retins un frémissement. Ce n'était pas la première fois que je faisais les poches à un mort, mais cette pratique me rebutait toujours autant. Toutefois, si ce procédé me déplaisait, je n'avais pas d'autre choix que de me plier aux exigences de Tom. L'avantage, avec les cadavres, c'est qu'ils ne peuvent pas se défendre.

Vous l'aurez compris. Moi, Lani, dix-sept ans, j'étais une voleuse. Au jour d'aujourd'hui, je n'avais pas de moyen plus décent pour m'en sortir. J'étais, depuis deux ans, ce que l'on nomme pudiquement « un enfant des rues », comme il y en a tant de par le monde, et en particulier, dans mon pays. Et contrairement à d'autres, je n'avais plus de famille. Ni père ni mère ne m'attendaient dans une maison, une cabane ou sur un carton dans une ruelle. Ils n'étaient pas morts, ils s'étaient simplement volatilisés après m'avoir vendue. Alors, je m'étais constitué une nouvelle famille. Tom et Pax. Surtout ce dernier. Mon puissant instinct de survie avait fait le reste. Ce fut d'ailleurs cette prédisposition qui m'aida à me pencher sur le corps décapité.

– Elle n'est pas obligée de le faire, se révolta Pax d'une voix incertaine.

Un simple regard de Tom découragea celui qui voulait me débarrasser de cette tâche ingrate. Ce n'était pas beau à dire, mais le chef avait raison. Chaque objet que nous déroptions était bon à prendre, et comme je l'avais souligné plus tôt, les cadavres, au moins, ne risquaient pas de se défendre en vous tirant une balle en pleine tête. Leng, qui jadis faisait partie de notre groupe, en avait un jour fait l'expérience, en braquant une maison de riche.

En quelques secondes, sa vie s'était terminée. Cela nous avait tous refroidis. Pour lui, c'était le cas de le dire.

Montre en toc, alliance dorée, chaussures taille quarante-deux, relativement neuves, et quelques pesos dans sa poche. Voilà mon butin. À cela s'ajoutait un collier en argent, dont le pendentif représentait la Sainte Vierge. Ça, au moins, c'était facile à dérober, le corps n'ayant plus de tête.

Les pleurs d'un homme nous parvinrent du dehors. Peut-être avait-il trouvé un proche, décédé sous les décombres. Nous, nous ne connaîtrions plus ce problème, comme nous n'avions plus de famille. C'était à considérer comme une faiblesse en moins.

Je n'avais pas envie de tomber sur quelqu'un. Sur quelqu'un de vivant, s'entend. C'était trop risqué en cette heure du jour, il y avait trop de passage. Nous pouvions croiser une personne armée. Mieux valait s'en aller, pour y retourner au moment où les gens dormaient.

– On ferait mieux de partir, proposai-je. On reviendra plus tard, quand ce sera plus tranquille.

Tom et Pax opinèrent. Nous avions beau être un peu détraqués par la vie que nous menions, aucun de nous n'était suicidaire.

– Rentrons chez nous, décréta Tom, qui souffrait du besoin presque obsessionnel d'avoir toujours le dernier mot.

« Chez nous ». Pour certains, cela signifiait une maison douillette avec un chat ou un chien. J'avais déjà vécu dans un endroit similaire. Pour nous trois, « chez nous », c'était une hutte délabrée, aux murs en bois et carton, et au toit constitué de feuilles de palmier aux propriétés imperméables. Ce genre de construction résistait rarement aux affres du temps, ce qui n'était pas plus mal, notre vie de hors-la-loi nous forçant souvent à changer d'endroit. Toutefois, et miraculeusement, notre case avait tenu bon face au cyclone, alors que de meilleures constructions s'étaient effondrées.

Je disposai les quelques affaires que j'avais dérobées dans ma sacoche, et accompagnai les autres dehors. Pas une seule minute je ne m'étais doutée que ma vie allait inébranlablement changer dès l'instant où je mettrais un pied dehors.

Un cri d'enfant s'éleva dans les airs et, pour une raison inexpiquée, je compris que je devais le trouver. Je tendis l'oreille pour déterminer la direction à suivre, et me mis en quête du bambin une fois l'orientation connue.

– Tu vas où, là ?

Tom était de ceux qui ne comprenaient que le langage de l'argent. Son sens pratique l'emportait toujours, et son instinct de préservation prédominait sur tout. Aussi, je lui parlai dans seule langue qu'il comprenait :

– S'il y a un mioche qui pleure à s'en déchirer les poumons, c'est sûrement que ses parents ne sont pas là pour surveiller la maison.

Cela fonctionna. Tom hocha la tête.

– OK. Mais dépêche-toi, hein ! Je t'attends ici.

Je me mis en route vers la maisonnette d'où venaient les cris, Pax sur mes talons, guettant le moindre mouvement, dehors. Protecteur, comme toujours. Arrivés à destination, nous n'eûmes aucun mal à ouvrir la porte, qui ne disposait pas de système de verrouillage. À l'intérieur se jouait une scène de désolation semblable à celles que nous avions vues depuis que le typhon était survenu. Le toit s'était entièrement effondré, nous forçant à marcher sur les débris. La bâtisse comptait deux pièces. Dans la plus grande, une femme gisait ventre à terre, dans une étrange position. Comme si elle s'était tenue à genoux, arc-boutée au-dessus de quelque chose, au moment où le plafond s'était abattu sur elle. Autour de la victime, une flaque de sang. Sur son dos, sur sa tête, partout, des fragments du toit. Et ces cris d'enfant qui ne cessaient jamais.

– Il n'est pas dans la chambre, m'informa Pax en me rejoignant.

Une idée farfelue me traversa l'esprit. Hâtivement, je me penchai sur la femme et l'agrippai par l'épaule. Je la retournai, malgré la rigidité de son cadavre. Ce fut là que je vis le bébé aux yeux trop grands pour son petit visage trempé de larmes. Poussée par je ne sais quel instinct, je m'agenouillai pour le prendre dans mes bras. Ses pleurs cessèrent immédiatement.

À en juger par couleur de sa robe un peu sale, c'était une fille. Je n'étais pas une experte en la matière, mais je lui donnais moins d'un an, et plus de six mois. Son joli crâne comptait de nombreux cheveux très fins, et des traces brunes, probablement de la poussière mêlée aux larmes, sillonnaient son visage de poupée. Son regard semblait fatigué, mais vif. Ses lèvres étaient sèches, signe de déshydratation. Ce bébé avait absolument besoin de boire.

Clairement, sa mère s'était agenouillée au-dessus d'elle pour la sauver. Du moins, c'était ainsi que mon esprit détraqué s'imaginait les choses. Mon cœur se comprima. Cette femme s'était sacrifiée pour son enfant. Mes parents, eux, m'avaient vendue à l'âge de huit ans parce que je constituais

une bouche de trop à nourrir, ce dont je ne pouvais les blâmer. La pauvreté vous pousse parfois à commettre des actes d'une grande laideur.

Mes yeux se posèrent d'eux-mêmes sur le cadavre de cette fille, qui devait avoir mon âge, et j'essayai de comprendre ce qui l'avait poussée à mourir à la place de son enfant. Cette dernière poussa un petit cri, qui attira mon attention. Alors, elle planta ses mirettes d'onyx dans les miennes, et je perdis complètement pied devant tant d'innocence. Quelque chose d'aussi indescriptible qu'inattendu s'éveilla en moi, à cet instant précis, et je compris avec exactitude qu'il fallait qu'à mon tour, je sauve cette gamine.

Je n'avais pas d'idée précise de comment m'occuper d'un bébé, mais je savais à qui le confier.

– Il faut qu'on aille au couvent, décrétai-je.

Pax ne me contredit pas, se contentant d'opiner. D'un sourire, je le remerciai pour son soutien indéfectible. Avec Tom, ce serait une autre paire de manches. La fillette maintenue fermement contre moi, je m'approchai du cadavre pour lui retirer le collier qu'elle portait autour du cou. Toucher à la peau froide de la mère de l'enfant me fit bizarre, alors que depuis ce matin, je détroussais des macchabées sans faire d'histoires.

– Tu crois qu'il a de la valeur ?

J'examinai le pendentif en toc, au bout duquel pendait ce qui ressemblait à un petit gouvernail, assorti de brillants. Peut-être que cette femme avait-elle été l'épouse d'un marin.

– On ne pourrait même pas l'échanger contre un litre de lait, mais je suis certaine que plus tard, cette gamine sera ravie de posséder quelque chose ayant appartenu à sa mère.

– Je le pense aussi, acquiesça-t-il. Et puis, on en a vu, des bricoles plus moches que ça.

Je souris malgré la situation.

– Je me rappelle encore cette bague qui représentait une pinte de bière qu'on avait dérobée il y a quelques mois, se souvint-il en secouant la tête.

– Oh oui ! C'est vrai. Je me demande encore comment cet homme à qui on l'a volée arrivait encore à sortir dans la rue sans se faire jeter des tomates pourries, tellement elle était laide.

– Et on a quand même réussi à la revendre.

– Oui, à un collectionneur fou, prêt à payer une coquette somme pour cette chose hideuse. Ça nous avait payé une semaine de nourriture.

– En parlant de payer, ce serait pas mal si on arrivait à mettre la main sur un objet de valeur pour faire passer la pilule à Tom, suggéra mon ami en désignant la fillette d'un signe de la tête.

En effet, Tom n'avait pas précisément la réputation du bon samaritain. Mieux valait lui apporter quelque chose de clinquant, sans quoi mes chances de pouvoir aider ce bébé étaient aussi minces que la couche de neige aux Philippines. Ensemble, nous nous précipitâmes sur une commode, l'unique meuble de la maison en dehors d'une table que le plafond avait démolie en tombant. Après avoir ouvert les trois tiroirs, dont je ne gardai qu'une peluche, le constat s'imposa de lui-même : nous allions rentrer bredouilles.

– Attends ! J'ai une idée.

J'attirai l'attention de Pax sur un matelas à moitié enseveli sous les décombres. Il comprit de suite où je voulais en venir. Prévoyante, je portais toujours un couteau aiguisé cintré à ma taille, que je prenais soin de dissimuler sous mon long tee-shirt. Mes années dans la rue m'avaient appris à me protéger de cette manière, et mon instinct de survie avait fait le reste. Je lui tendis mon arme, dont il se servit pour déchirer le tissu.

– Bingo ! s'égaya-t-il après avoir fouillé la mousse jaunâtre sur laquelle avait maintes fois dormi cette femme.

Il en retira une petite sacoche contenant de l'argent. Pas de quoi devenir riche comme Crésus, mais suffisamment pour satisfaire notre chef, du moins pour quelque temps.

– Voilà de quoi lui fermer sa grande bouche.

Là-dessus, nous quittâmes enfin la bâtisse délabrée pour rejoindre notre chef.

– J'ai failli attendre, marmonna ce dernier en nous avisant.

Puis, ses yeux se posèrent sur la fillette que je portais dans les bras et son expression devint menaçante.

– C'est quoi, ça ?

– Un bébé.

Habituellement, je respectais les ordres de celui qui était devenu notre supérieur. Cependant, je n'avais jamais cessé de faire preuve de sarcasme quand je jugeais cela nécessaire.

– Merci pour l'information, mais j'avais remarqué, je ne suis pas aveugle. Maintenant, est-ce que tu peux m'expliquer ce que tu fous avec ça ? Tu comptes le revendre ?

Je me mordis l'intérieur des joues jusqu'à ce que le goût du sang s'installe sur ma langue. Il arrivait dans mon archipel que des enfants soient vendus. C'était d'ailleurs mon cas. Il en allait ainsi, dans les pays comme le mien, où les pauvres devaient se débrouiller pour survivre. Mes parents avaient procédé ainsi, lors de mon abandon. Une famille aisée m'avait achetée à l'âge de huit ans pour que je m'occupe des corvées domestiques. Par chance, j'étais tombée sur des gens plutôt bons, du moins au début. D'autres n'avaient pas ma veine. L'esclavage moderne sévissait aux Philippines, et nombreux étaient ceux qui se retrouvaient privés de tous leurs droits, emmenés comme des bêtes dans les pays du Golfe, séduits par de fausses promesses d'une vie meilleure, ou encore exploités sur place par des compatriotes peu scrupuleux. Cette petite ne deviendrait pas l'esclave d'un tyran !

– Je la conduis au couvent de Santa Clarita, décrétai-je très calmement.

Cette institution se trouvait au centre de notre île. Une route – entendez un chemin de terre – y menait directement. Je n'aurais qu'à faire du stop pour m'y rendre. Assurément, un conducteur au grand cœur aurait pitié du bébé et s'arrêterait pour nous y emmener. Les religieuses qui y officiaient prenaient parfois sous leur aile certains enfants, quand leur structure n'était pas surchargée. Je me devais d'essayer. Courageusement, je soutins le regard de mon chef, avec toute la détermination dont je fus capable.

Décidé à faire peser ce duel en ma faveur, Pax lui jeta le magot que nous avions récolté. Tom en inspecta le contenu, ses iris froids jouant une partie de ping-pong entre le petit butin et la fillette, que je serrais contre mon cœur. Il cherchait sans doute à calculer combien cette aventure pouvait lui rapporter.

– C'est bon, grommela-t-il comme s'il nous accordait la plus grande faveur. Va pour Santa Clarita.

Je hochai la tête après l'avoir remercié.

– On va se louer une voiture.

Je savais très bien ce qu'il voulait dire par là.

CHAPITRE 2

Chargés des affaires que nous avions dérobées – rien de bien volumineux – nous nous mîmes en route vers le centre de Manalipa, cette ville d'environ trois mille habitants que le typhon avait partiellement détruite. Les premiers véhicules que nous trouvâmes étaient trop endommagés. De vraies épaves, bonnes pour la casse.

– Si tu arrives à faire rouler celle-là, lançai-je à Pax en désignant une Honda cabossée de partout, tu récolteras mon admiration éternelle.

Le garçon sourit.

– Va pour celle-ci.

Il pointa l'index vers une camionnette rouge, probablement plus vieille que nous trois réunis. Rien de très discret, mais parfaitement opérationnel. À travers ses fenêtres couvertes de poussière, on pouvait même voir quelques provisions sur la banquette arrière. Un cadeau providentiel.

– C'est que tu portes chance, dis-je au bébé, qui s'était endormi contre moi.

Habitué à subtiliser des voitures, l'habile Pax déverrouilla la portière avec une facilité déconcertante avant de se glisser tranquillement sur le siège du conducteur, tandis que Tom et moi faisions le guet.

Il n'y avait pas grand monde, et la plupart des habitants étaient suffisamment occupés à essayer de sauver ce qui pouvait l'être, ou à prendre des nouvelles de leurs proches, pour s'inquiéter de nos petites affaires. Pour preuve, un homme et une femme, chargés d'immenses sacs de riz, traversèrent notre rue, jetant un œil à peine intrigué à Pax, qui s'évertuait à jouer avec les câbles afin de faire démarrer la camionnette. Ils

poursuivirent leur chemin en toute tranquillité. Le puissant soleil tropical dardait ses rayons brûlants sur le crâne du bébé. Je me tournai de manière à le protéger, et me penchai vers mon ami :

– Ça roule ?

– Pas encore. C’est un modèle capricieux, mais je finirai bien par avoir le dessus, je te l’assure.

– Je te crois.

Sous ses airs désinvoltes, dont l’innocence frisait parfois l’enfantin, Pax n’était pas de ceux qui lançaient des promesses en l’air. Contrairement à d’autres...

– J’en ai pour une minute, je reviens tout de suite, décréta Tom en s’éloignant.

Je me retins de râler, consciente que cela n’aurait servi à rien. Dans le monde merveilleux de notre « chef », les minutes comptaient un nombre incalculable et surtout variable de secondes, et l’expression « tout de suite » signifiait « peut-être aujourd'hui ».

Malgré son exaspérant côté égoïste et son manque total de fiabilité, nous préférons rester sous sa tutelle, simplement parce qu’il n’avait pas son pareil pour nous défendre en cas de pépin. Et Dieu sait que des pépins, nous en avons suffisamment pour replanter la planète.

Aussi, je ne ronchonai pas en le voyant s’éloigner. Instinctivement, je serrai la petite un peu plus fort contre moi, et continuai de guetter la rue boueuse et partiellement inondée par les pluies torrentielles qui s’étaient abattues avec le typhon. Tout au bout, un poteau électrique, que le vent avait fait tomber, barrait la route. On voyait encore le cadavre d’un malheureux qui avait dû s’y électrocuter, le câble s’étant enfoncé dans une grande flaque. Mieux valait ne pas s’y aventurer.

– Pour quelle raison penses-tu que Tom a accepté de nous accompagner au couvent ?

Je haussai les épaules. Le caïd n’était ni de ceux qui se laissaient attendrir ni de ceux qui faisaient des cadeaux. S’il nous escortait pendant ce voyage, j’imaginai qu’il devait y trouver son avantage, même si je n’avais pas la moindre idée d’où se situait ce dernier.

– Aucune idée. Restons sur nos gardes.

Pax acquiesça, toujours concentré sur les câbles. Généralement, ça ne lui prenait pas plus d’une minute, ou deux. En temps normal, nous aurions pu abandonner la camionnette et essayer une autre voiture, seulement, la vieille

rouge semblait être celle qui avait le moins souffert des conséquences du typhon.

– J’y suis presque.

Le bébé ne devait pas être d’accord sur cette interprétation du mot « presque », puisque ce fut l’instant précis qu’il choisit pour se mettre à pleurer. D’instinct, je me mis à le bercer. J’avais déjà vécu auprès d’une famille qui avait un enfant en bas âge, mais ça remontait à loin, et je n’étais pas directement en charge du bambin.

– Allez, encore quelques secondes...

Pax aussi, devait avoir une drôle d’interprétation du terme « secondes », comme Tom, qui ne revenait pas. Et cette fillette qui ne cessait pas de pleurer. Je la changeai de position, fis quelques pas avec elle, entonnai un chant infantile... Rien n’y fit.

Concentrée sur le bébé que j’essayais de calmer, je ne les vis que trop tard.

Deux hommes, longs et fins comme des asperges, approchaient d’une démarche rapide.

– Pax, Pax, planque-toi.

Ce qu’il fit, se glissant sur le sol de l’habitacle juste à temps pour ne pas être aperçu des nouveaux arrivants. L’un était vêtu d’une chemise hawaïenne, l’autre arborait un tee-shirt déchiré à l’effigie d’une célèbre marque de bière. Rien n’aurait, de prime abord, dû me mettre la puce à l’oreille. Cependant, il y avait quelque chose dans leur attitude qui me fit dresser les cheveux sur la nuque. Les deux hommes étaient à présent à notre hauteur. En toute logique, ils n’auraient pas dû s’arrêter, puisqu’il n’y avait rien d’intéressant aux alentours. Pas de magasin, pas de débit de boissons. Rien. Pourtant, ils ralentirent leur allure. Protectrice, je serrai l’enfant contre mon cœur, dont les battements s’étaient accélérés. Cela la calma immédiatement, sans que j’en saisisse la raison.

– Les gosses, vous savez...

Je leur lançai mon sourire le plus charmant, habituée à berner les gens tandis que Pax les détroussait. Cette fois, mieux valait que ce dernier reste discret, dans sa cachette.

– Ah ça... répondit le plus gringalet.

– Tu es sa mère ? s’enquit l’autre.

– Oui, mentis-je. Une jeune maman parfaitement inexpérimentée.

Personne ne fit de commentaire sur mon âge. Aux Philippines, il est courant de devenir mère très tôt, les contraceptifs demeurant tabou dans notre société catholique.

– Ça s'apprend, tu verras, ça ne doit pas être bien sorcier de dresser un marmot.

De dresser ? Tu parles, c'est sûr que tes parents n'ont pas fait beaucoup d'efforts avec toi...

– Je n'en doute pas, rétorquai-je pour attirer leur attention sur moi afin de les détourner du larcin de mon ami.

En effet, ils ne cessaient de lancer des coups d'œil à la camionnette.

– J'imagine que ce sera l'affaire de quelques semaines, et je serai rodée, babillai-je.

– Ouais, t'es une femme après tout, t'as ça dans le sang alors... eh, mais... mate ça, Nick, il y a un mec dans ta voiture.

Mon cœur fit un triple salto. Pax était découvert. Le gringalet voulut se précipiter sur l'utilitaire pour l'ouvrir.

– Non ! criai-je.

Prête à tout pour défendre mon meilleur ami, je m'interposai entre les deux hommes et le véhicule, tout en essayant de maintenir le bébé plus loin d'eux possible. Je me tournai brièvement vers la voiture. À travers la vitre, on voyait les mains de Pax s'activer pour démarrer ce fichu moteur. À présent, le mot « seconde » revêtait à mes yeux une nouvelle valeur. Bon sang, mais où était passé Tom ?

– Pousse-toi de là, me menaça le moins maigre.

Je sentais l'adrénaline couler dans mes veines. Des gouttes de sueur s'étaient formées sur mon front et mes tempes.

– Non.

Son regard devint... presque amusé. Il brillait dans ses iris une lueur inquiétante. Pour autant, je ne vacillai pas, et restai plantée devant la portière.

– Écoute, minette, on ne te le répétera pas trois fois, intervint son comparse.

– Je ne bougerai pas.

Alors, le gringalet sortit un pistolet qu'il avait planqué dans sa ceinture. Une seconde plus tard, il le braquait sur moi. Je me figeai, littéralement terrifiée. J'avais déjà vu des armes. C'était courant, ici, pour les gens de ma condition. Cependant, je ne m'étais jamais retrouvée du mauvais côté du

canon. J'aurais pu essayer de me battre pour lui arracher son flingue. Je n'étais pas de celles qui se complaisaient dans le rôle de la demoiselle en détresse. Mais la fillette que je portais dans les bras risquait de souffrir du combat. Ça, je ne l'aurais pas supporté. J'inspirai profondément afin de me forcer à garder mon calme et, d'une voix posée, je m'autorisai à évoquer mon unique volonté.

– Ne touchez pas à l'enfant.

Ce n'était pas une requête, mais une injonction. Oui, même si ce n'était pas moi qui tenais le pétard.

– Très bien.

Là-dessus, l'homme sembla viser l'espace entre mes yeux et... *bang* ! Il s'écroula dans un grand vacarme.

Bang !

Son comparse le rejoignit au sol. Je levai mes yeux incertains sur Tom, qui venait de nous rejoindre. Son vieux pistolet fumait encore. S'il m'arrivait de me demander pourquoi nous gardions ce personnage ingrat dans notre bande, il venait une fois de plus de me donner une raison valable.

Le bruit du moteur se fit entendre. Jamais aucun son ne m'avait semblé aussi bienvenu.

– Allez, dans la voiture ! m'ordonna mon chef.

Je ne me le fis pas répéter deux fois, et bondis dans l'habitacle. Tom occupa la place du mort, tandis que je me glissais entre les provisions sur la banquette arrière, le bébé sur mes genoux. Je lançai un dernier regard aux deux corps qui reposaient à terre et nous partîmes en direction du couvent, juste au moment où des curieux, sans doute attirés par la déflagration des tirs, commençaient à affluer. J'imagine que la présence de la petite, visible de dehors, nous rendait moins suspects. Aucun d'entre eux ne nous soupçonnait d'avoir commis un meurtre. Pourtant, c'était exactement ce que nous venions de faire. Lorsque je baissai les yeux sur la fillette, je reçus un choc. D'énormes traces rouges coulaient sur son crâne de bébé. Du sang. Je me dépêchai de l'essuyer avec un torchon chipé sur le plateau arrière. La petite ne souffrait d'aucune blessure. Cette hémoglobine provenait des deux hommes que nous avions abattus. Comprenant probablement ce qui se tramait dans ma tête, Tom m'interpella, son regard planté dans le mien à travers le rétroviseur.

– C’était de la légitime défense, pigé ? Alors ne viens pas casser les pieds avec tes histoires de bonne femme.

De la légitime défense. Ce n’était pas entièrement faux, ni entièrement vrai non plus. Ces gens possédaient un flingue, et j’avais lu dans les yeux de celui qui le tenait dans sa main, qu’il aurait été prêt à s’en servir contre moi sans la moindre hésitation. Cela dit, nous étions également en tort, puisque nous avons essayé de lui dérober son bien, ce qui nous privait du statut d’innocentes victimes. Pourtant, Tom ne semblait pas ressentir une ombre de culpabilité. Ce sentiment lui était parfaitement inconnu. Tant mieux pour lui. Je jetai le chiffon maculé de sang par la fenêtre, au moment où nous quitions la ville partiellement détruite.

Pax transpirait à grosses gouttes en dépit des vitres baissées, tant il devait faire d’efforts pour tourner le volant de ce vieux tacot dans tous les sens, afin d’éviter les nombreuses flaques qui sillonnaient cette route de terre. Il n’y avait là rien d’étonnant. C’étaient à ça que ressemblaient la plupart des voies de l’archipel. De longs chemins sinueux, boueux, parsemés de nids de poule, ou plutôt de nids de dinosaure, compte tenu de leur imposante taille. À l’intérieur, on avait l’impression d’être des fruits dans un mixeur. Remarquez, ça calmait le bébé.

– Courage, Schumacher, tu vas y arriver.

Schumacher, c’était le seul pilote de course que je connaissais. Parce que dans la famille où j’avais travaillé durant plusieurs années en tant que bonne, les parents étaient fans de ce coureur automobile au nom exotique. Pour moi, son nom était synonyme de longs après-midi de dimanche, dans la fraîcheur de la climatisation et la paix d’un foyer aimant, dont je ne faisais pas vraiment partie.

– J’y compte bien, rétorqua-t-il, à bout de souffle, mais le sourire toujours plaqué aux lèvres.

Tom souffla, excédé, levant probablement les yeux au ciel.

– Barrage, prévint-il au bout d’un moment.

Il était courant que les militaires bloquent la route pour procéder à des contrôles, en raison de l’instabilité croissante de notre nation. Les moins honnêtes n’hésitaient pas à pratiquer le chantage, filtrant les automobilistes en fonction de leur portefeuille. Heureusement, la majorité restait honnête. Les problèmes, c’était principalement dans le sud de l’archipel, là où sévissait une guérilla sans merci.

Guère désireux de nous attirer des problèmes, nous roulâmes au pas, sous le regard inquisiteur des soldats armés jusqu'aux dents. La présence d'un adolescent au volant, guère âgé de quinze ans, ne les inquiéta pas. Bien que la conduite ne fût autorisée qu'à partir de dix-huit ans, nombreux étaient les Philippins qui roulaient avant cet âge, dans la plus grande impunité. Conduire à partir de douze ans était monnaie courante dans cette contrée où les enfants apprenaient à se débrouiller seuls, très jeunes. Encore une fois, le fait de voir un bébé dans l'habitacle dut rassurer les forces de l'ordre, qui nous autorisèrent à passer sans le moindre souci.

– On devrait avoir un marmot en permanence avec nous, émit Tom. Ça nous faciliterait la tâche.

Pax m'envoya un regard entendu par le rétroviseur. On commençait à saisir la raison pour laquelle notre chef avait accepté de garder la fillette le temps de la conduire au couvent. Il devait sûrement avoir quelque chose d'encore plus gros derrière la tête.

– Ça sent mauvais, lança mon ami.

– C'est clair, répondis-je.

Je refusais que le caïd mette la fillette en danger. Pour une raison inexplicable, mon instinct de survie, pourtant habituellement redoutable, se mettait en sourdine pour ce petit bout de chair rose. Je ne saisisais pas pourquoi la vie de cette gamine comptait tant à mes yeux, mais c'était un fait accompli. Irrévocable.

– Non. Je veux dire, ça pue. Genre, vraiment.

– Oh.

Je humai l'air et grimaçai de suite. Pax n'avait pas tort. Focalisée sur mes pensées, je n'avais même pas remarqué l'odeur fétide qui s'échappait de l'enfant.

– Quelle horreur ! Vire-moi cette chose immonde ! vociféra Tom.

La question que tout parent se posait à un instant précis de sa vie me sauta au visage de plein fouet : qu'est-ce que je fais de ce petit bout de chair ?

D'autant plus que moi, je n'avais ni couches, ni lingettes à ma portée.

– Arrête la camionnette, Pax, ordonna Tom d'une voix dégoûtée qui aurait fait rire Dark Vador en personne. Et toi, Lani, sors d'ici. Abandonne la gosse ou pas, fais comme tu veux, mais reviens sans cette odeur de merde, ou tu ne seras pas acceptée à bord.

Il se tourna vers moi, son teint de teck devenu verdâtre. Me mordant les joues pour me retenir de rire, je quittai l'habacle aussi vite que je le pus, le bébé puant toujours contre ma poitrine. Nous étions en plein milieu d'une rizière, entourée d'une forêt. Sous le regard médusé des agriculteurs, je fonçai sur l'étroit sentier, portant la fillette à bout de bras, pour la maintenir la plus éloignée possible de mes narines.

– Punaise, tu fouettes ! grognai-je.

Je n'avais aucune idée de comment me sortir de cette situation.

– Il y a un ruisseau au bout du champ, m'informa une paysanne avec un sourire compréhensif.

Je hochai la tête en me dépêchant, sans arrêter de penser à l'expression si comique de Tom. Arrivée à la petite rivière, je défis le bas que portait l'enfant. Elle était munie d'une couche lavable, que je nettoyai dans l'eau fraîche comme je le pus, puis lavai le bébé. Son change étant désormais trempé, je décidai de ne rien lui mettre en attendant que cela sèche. À la maison où j'avais travaillé, tout était facile. Mes patrons avaient des couches, des lotions, des huiles, et surtout, à manger. Parce que la fillette ne tarderait pas à manifester sa faim, ce n'était qu'une question de minutes.

– Tiens bon, le couvent n'est qu'à une heure de route.

Notre île était minuscule, les distances n'étaient jamais longues en dépit de l'état déplorable de la voirie. Ceci dit, je me demandais encore pourquoi j'avais décidé de m'encombrer d'un enfant, dont je n'aurais su déterminer l'âge. Je ne savais ni de quoi elle s'alimentait, ni comment lui obtenir cette nourriture. Du lait, certainement. Tout en retournant vers la camionnette, je prêtai une attention particulière aux paysannes de la rizière, des fois que l'une d'elle soit chargée d'un bébé, ce qui aurait indiqué qu'elle était allaitante. Avec un peu de chance, elle aurait accepté d'épancher la soif de la fillette. Malheureusement, je n'en trouvai aucune. Dans quel pétrin m'étais-je fourrée, au juste, en acceptant de prendre sous mon aile ce mignon petit sac à complications, alors que personne ne m'en avait fait la demande ? Il fallait croire que le typhon avait soufflé trop fort sur ma caboche.

De retour à la camionnette, nous reprîmes la route en direction du couvent. Les champs se faisaient de plus en plus rares, au profit de la jungle.

– L'un de vous s'est-il déjà rendu à Santa Clarita ?

Pax acquiesça.

– Oui. Il se trouve sur les flancs du mont Guiting-guiting.

Il s’agissait d’une haute montagne, souvent escaladée par les touristes. Depuis son sommet, on voyait la totalité de notre petite île, ainsi que la mer turquoise. Un régal pour les yeux, disait-on. Moi, je ne l’avais jamais visitée.

– Comment ça se fait que t’y es allé ? voulut savoir Tom, suspicieux.

– J’y ai conduit un couple d’Américains, il y a quatre ou cinq ans. Ils voulaient visiter le monastère.

J’opinaï. Les Occidentaux avaient de drôles de lubies.

Aussi bien Pax, que Tom, ou moi, avions déjà accompli tout un tas de jobs divers et variés. Certains étaient avouables, comme « guide touristique improvisé », et d’autres moins, comme ce qui nous permettait de vivoter, aujourd’hui.

– Attends, mec, depuis quel âge tu conduis ?

– Oui, je suis curieuse aussi. J’ai l’impression que tu es né avec un volant entre les jambes.

On commençait à rouler très tôt, aux Philippines. Pour autant, Pax semblait avoir reçu un volant alors qu’il était encore dans son berceau.

– Huit ans.

– Quoi ?

– J’attachais des bouts de bois ou de plastique sous mes pieds pour pouvoir atteindre les pédales, tellement j’étais petit.

– Tu ne l’étais pas, le corrigea Tom. Tu l’es encore.

Le bébé s’étant endormi dans mes bras, nous continuâmes d’échanger des boutades. Pax et moi nous charriions tout le temps, comme ces garçons qui tiraient sur les tresses des filles pour qu’elles les remarquent. Parfois, notre chef laissait tomber son masque de sarcasme et de sérieux et se joignait à nous. C’étaient ces moments-là que je préférais. Ceux-là, et ceux que je passais à rêvasser en regardant l’océan, à me dire qu’un jour, j’irais voir ce qui se cachait par-delà la mer.

– Eh merde ! gronda Tom.

– Qu’est-ce qu’il se passe ?

Je me penchai entre les sièges afin de mieux voir. Entre quinze et vingt voitures s’étaient arrêtées. Les accidents demeuraient nombreux sur les routes de l’archipel, pour des raisons allant de l’état délabré du parc automobile en général à la conduite locale particulièrement périlleuse. Impossible d’apercevoir ce qui se tramait devant nous.

– Va voir de quoi il en retourne, ordonna Tom à Pax.

Comme il ne pouvait pas me voir, je fusillai mon chef du regard, ou du moins sa nuque. Comme s’il ne pouvait pas le faire lui-même. Cependant, mon ami fit ce qu’on lui demandait, avec cette docilité qui lui était propre.

– T’es pas contente, la nouvelle maman ?

Mince, il m’avait grillée. Ma parole, ce jeune homme était le résultat d’un croisement entre l’humain et la mouche, pour avoir des yeux derrière la tête.

– Je me demandais juste si ton poil dans la main se portait bien.

Je lui servis ma réplique cinglante avec un sourire innocent. Ça passait toujours mieux comme ça. Il me rendit un rictus moqueur dans le rétro. Ah, voilà comment il avait fait pour remarquer mon regard tueur. Au revoir, les pouvoirs magiques du mutant. Bonjour, la terne réalité.

– En effet, mon poil dans la main se porte comme un charme, grâce à vous deux. Mais il trouve que tu n’en fais pas assez pour lui, dernièrement. Il est un peu déçu. Il pense que tu devrais t’investir davantage et rapporter un peu plus.

– Tu n’en as pas marre de parler de toi à la troisième personne ?

L’œillade qu’il me lança m’apprit que, sourire innocent ou pas, je n’allais pas tarder à franchir les bornes de la très limitée patience de celui qui agissait comme notre maître. Toutefois, il n’eut pas le temps de me rappeler à l’ordre, interrompu qu’il fut par le retour de Pax qui se penchait à la fenêtre de Tom.

– Non, on n’achète pas, on n’est pas intéressés, plaisantai-je avec un clin d’œil.

Mon ami sourit, comprenant la référence aux milliers de vendeurs à la sauvette qui sillonnaient les routes du pays. D’ailleurs, puisque j’en parlais, un petit marchand de glaces arriva d’on ne sait où, poussant devant lui une sorte de caddie fermé. Il eut de la chance. Une touriste lui tendit une pièce, et il lui rendit une glace, qui n’avait de glace que le nom. Avec le cagnard qu’il faisait, toute sa marchandise était fondue, puisqu’il n’avait pas d’électricité dans sa carriole. Quand on voulait une de ces friandises, il fallait l’acheter aux premières heures du matin. La dame étant étrangère, elle tomba dans le panneau. Le vendeur partit dans l’autre sens, guère interloqué par les protestations de la touriste frustrée.

– On pourrait peut-être acheter une bouteille d’eau, tentai-je. Pour le bébé. Ou du lait.

Les enfants se déshydratent très vite, et celui que je portais dans mes bras n'avait pas bu depuis des heures. Il fallait remédier à cela. Pour autant, le côté égoïste de Tom ne me laissa aucune chance.

– T'as été dans un ruisseau, il n'y a pas si longtemps. Tu ne lui as pas donné à boire ?

Inutile d'expliquer à cet abruti que les nourrissons ne pouvaient pas s'abreuver n'importe où, sous peine d'attraper de graves maladies. Si notre pauvreté nous avait habitués à nous contenter de peu, les bébés avaient d'autres besoins. Pas la peine d'insister, cet âne ne changerait pas d'avis.

– Alors ? demandai-je à Pax. Il se passe quoi, devant ?

– Un éboulement nous barre la route. Ils sont en train d'essayer de la dégager. Je vais les aider.

– Je viens avec toi.

Le temps capricieux et le relief escarpé des Philippines rendaient ce type de désagrément fréquent. L'insuffisance des infrastructures poussait les habitants à régler eux-mêmes les problèmes, ce que confirma l'équipe de choc qui tentait, envers et contre tout, de dégager la route. Petits, grands, vieux et jeunes s'entraidaient pour enlever les rochers qui jonchaient le chemin. Pax les rejoignit aussitôt. Je retournai dans la voiture, convaincue d'y avoir vu un long tissu ressemblant à un drap recouvrant les sièges auto. Je m'en emparai, et l'enroulai autour de mon dos comme une écharpe de portage. C'était un souvenir qui me restait de l'époque où je travaillais pour une famille aisée. Il m'arrivait souvent de transporter leur enfant de la sorte. Je ne m'étais pas attendue à ce que cette opération me serve un jour. Le bébé bien calé derrière moi, je retournai au front.

– Attends, je t'accompagne.

– Hein ? Tu viens nous aider, Tom ?

Ma surprise fut d'aussi courte que la durée de vie d'un morceau de chocolat dans les mains d'un écolier. Il me rendit une grimace si étonnée de ma requête que j'eus le plus grand mal à ne pas éclater de rire. Il n'aurait pas été plus troublé si je lui avais demandé s'il arrivait à se gratter le bout du nez avec le gros orteil.

– Quelle idée !

C'est bien ce que je me disais.

Je me joignis aux autres en prenant bien soin de ne pas blesser le bébé accroché à mon dos. Armés de bâtons de bois pour créer un effet de poulie, nous étions efficaces pour déloger des rochers de petite et de moyenne

taille. Cependant, au bout d'un petit moment, il nous fallut reconnaître que nous n'arriverions pas à dégager le plus gros d'entre eux. Nous avons tout essayé, pourtant.

– Il va falloir faire demi-tour, décréta un homme coiffé d'une casquette des Yankees. On ne passera pas.

– Je ne suis pas d'accord, le contredit une femme, pas plus haute qu'un enfant, mais dont le courage – ou la folie – nous surpassait tous. On peut le faire.

– Et si on le contourne ? proposa Pax l'optimiste.

– Ça ne marchera pas, le décourageai-je. Le fossé est trop important, au bord de la route, et la camionnette trop large. Si on tombe, on crève.

En effet, les plus petites voitures furent en mesure de passer à côté, mais la plupart d'entre nous restèrent bredouilles. Chacun allait regagner son véhicule en grommelant quand je vis la touriste sortir une bouteille d'eau.

– Attendez ! l'interrompis-je en anglais avant qu'elle la porte à sa bouche. Je vous l'échange contre... contre ce que vous voulez. Regardez, ça vous intéresse, ça ?

J'agitai mon poignet devant moi, tapotant avec enthousiasme sur le cadran de ma montre en toc et sans piles. Elle fit non de la tête.

C'était mal parti.

– Et ça ?

Le bébé dans un bras, je me contorsionnai pour atteindre, de ma main libre, un vieux guide de l'île de Sibuyan planqué au fond de mon sac.

– Non, répondit-elle, j'en ai un plus récent.

Tu m'étonnes...

– En revanche, ça, ça me plaît.

Pourvu qu'elle ne désigne pas mon pendentif...

Immanquablement, elle tendit son index potelé vers mon sternum, sur lequel reposait un collier en toc, au bout duquel pendait une minuscule pirogue en argent. Mon unique trésor. Mon dernier souvenir de mes parents. C'était curieux, comme bijou. Pas commun, ni très féminin, non plus. Mais c'était le dernier objet que je conservais de ceux qui m'avaient quittée, quelques années auparavant. Et cette pirogue ridicule, j'y tenais comme à la prune de mes yeux. Je ne comptais plus le nombre de fois où j'avais refusé de la vendre, ni les coups que j'avais reçus de la part de Tom, pour cette même raison. Néanmoins, j'ignorais quand nous arriverions au couvent, et le bébé que je portais contre moi devait avoir vraiment soif. Sa

peau avait rougi, et ses lèvres semblaient asséchées. Je n'étais pas médecin. Cependant, ces signes de déshydratation ne trompaient pas. Alors, je fis ce que je n'aurais jamais pensé faire et portai la main à mon collier en cherchant l'attache, non sans avoir l'impression d'arracher mon cœur de ma propre initiative.

– Non, ce n'est pas la peine, opposa la touriste. Je vois bien que vous y tenez.

Je voulus protester, car je tenais davantage à la bouteille d'eau. À présent, celle que je prenais pour une Américaine semblait vraiment mal à l'aise. Comme si elle n'avait pas su comment se comporter avec moi. Elle ignorait ce qu'elle pouvait dire, ou faire, et ce qui était proscrit. C'était comme ça, avec les riches, espèce dont il existait, selon moi, deux types de personnalités. Ceux qui vous traitaient comme des pouilleux, comme des moins que rien, des êtres inférieurs. Et ceux qui étaient partiellement conscients de votre misère, et ne savaient pas comment s'y prendre avec vous pour ne pas vous blesser en faisant preuve de compassion. Dubitative, elle se tourna vers son époux, qui acquiesça.

– Voilà, tenez, j'en achèterai une autre, allégua-t-elle d'une voix incertaine en me donnant son précieux sésame.

Je m'empressai de le prendre, des fois qu'elle change d'avis, et lui adressai un remerciement silencieux. Un simple regard chargé de gratitude valait mieux que tous les mots mielleux du monde.

Ça aurait pu en rester là, si ce vautour de Tom n'avait pas ramené ses griffes. Saisissant que nous avions affaire à un couple d'une grande générosité, la tout aussi grande cupidité de notre chef atteignit son apogée en quelques secondes. Voyant là des proies faciles, le rapace humain se rua en quelques enjambées sur les pauvres touristes, quémendant – lisez exigeant – diverses choses.

– Donnez-moi de l'argent, donnez-moi de l'argent. Un sandwich. De l'alcool. Vous avez de la bière ?

Il leur tournait autour, en cercles de plus en plus concentriques. Sa voix aussi atteignait chaque seconde un timbre plus irritant. Même les mouches les plus coriaces n'étaient pas aussi agaçantes que lui. Pax et moi échangeâmes un regard désolé. Se sentant pris au piège, le couple ne tarda pas à battre en retraite, s'enfermant dans la voiture pour s'enfuir aussi loin que possible de ce fou furieux. Lorsqu'il comprit que sa proie s'était envolée, Tom darda sur moi ses iris en colère.

– Tu leur as fait peur !

Mais bien sûr... en leur présentant mon fêlé de chef de bande.

– Tu as été ridicule. Tu n’aurais pas pu demander autre chose qu’une bouteille d’eau à la con ?

Ce qui devait arriver arriva. Ses cris agacèrent le bébé, qui se mit à hurler. Pour autant, la diatribe de Tom n’était pas finie, et ce dernier tenait à aboyer plus fort que l’enfant.

– Et puis, depuis quand tu acceptes d’échanger ton collier, hein ? Depuis quand ? Chaque fois que je te l’ai demandé, tu t’y es opposée, prétextant qu’il venait de tes parents, qu’il était hors de question qu’on le vende. Et là, tu le troques contre quoi ? Une simple bouteille d’eau qui ne t’est même pas destinée. C’est à n’y rien comprendre.

– En effet, repris-je posément, je ne suis pas surprise que tu ne comprennes pas.

Mon calme le marqua. Sa crise baissa d’un cran, mais ce fut sa cruauté naturelle qui prit le dessus.

– S’il ne te tient pas plus à cœur que ça, tu vas me le donner.

– Quoi ? Tu sais bien que j’y suis attachée.

– Pas suffisamment, puisque tu es prête à le troquer contre une fichue bouteille d’eau. Donne-le-moi, et l’échange sera nettement plus fructueux.

– Non.

Serrant le bébé contre moi, je me tins droite comme un i. Hors de question de flancher devant ce tyran.

– Tu t’opposes à moi ?

Il leva la main en l’air en signe de menace. Je savais qu’il n’hésiterait pas à me frapper. Il l’avait déjà fait. Mais je ne céderais pas. Je cherchai instinctivement un endroit sécurisé où disposer la fillette pour éviter qu’il la blesse lorsqu’il viendrait à s’en prendre à moi.

– Nous nous y opposons tous les deux, intervint Pax en s’interposant entre nous.

Je posai ma main sur son épaule en signe de soutien. Tom nous dévisagea durant ce qui nous sembla une éternité, dardant sur nous un regard calculateur. Il ne fallait guère chercher une quelconque émotion derrière ses iris d’un noir d’encre. Dans son cas, nous n’étions que de simples pions qui pouvaient lui apporter de la nourriture ou des objets, contre sa protection. Et pour ma part, je commençais à remettre en question le bien-fondé de ce marché, que je ne voyais plus d’un si bon œil.

Le duel finit par prendre fin, et nous en sortîmes vainqueurs.

– Et puis garde-le, ton collier pourri. Je crois qu'en fait, il ne vaut même pas cette fichue bouteille d'eau. T'as fait une bonne affaire, tiens. Allez plutôt chercher des affaires dans la camionnette, que nous allons abandonner ici. Nous contournerons l'éboulement et poursuivrons notre route à pied, pour rejoindre le couvent.

S'il était prêt à marcher deux ou trois heures durant pour rallier l'institution religieuse, il devait avoir quelque chose de très gros derrière la tête.

– Donne à boire au bébé, moi, je m'occupe de rassembler ce qui mérite d'être transporté, proposa Pax avec sollicitude.

J'acceptai, soulagée, avant de me tourner vers le bébé. J'approchai la bouteille de son visage, mais trop jeune, il fut incapable de boire sans biberon. Ne disposant pas de cuillère, j'ignorais comment lui introduire une faible quantité d'eau dans la bouche, sachant qu'elle serait incapable d'en ingurgiter une grande.

– Tu devrais mouiller ton haut, suggéra Pax.

– C'est ça, oui. Tu ne peux pas penser à autre chose qu'à ces concours de tee-shirts trempés ?

J'en avais déjà vu, près de la plage. Des garçons, touristes et locaux, visaient de très belles filles avec des tuyaux d'arrosage. Bon, je l'admettais, j'y avais participé. Une fois. Mais seulement parce que le prix remporté m'avait permis de me nourrir durant une semaine entière.

– C'est toi qui y songes, petite coquine, plaisanta mon ami. Pas moi.

Je rougis. Il s'esclaffa, avant de s'approcher de moi avec un sourire rassurant.

– Regarde, laisse-moi faire.

Il me prit ma bouteille des mains et saisit le bas de mon tee-shirt, qu'il trempa abondamment. Puis, il le souleva sans me quitter des yeux, et l'approcha de la bouche du bébé. Immédiatement, l'enfant suça le surplus d'eau, apaisé. Il reproduisit l'opération une fois, avant de me confier la tâche.

– C'est une idée géniale ! Où as-tu appris à faire ça ?

Il se borna à hausser les épaules. Tout ce qui concernait son ancienne existence restait verrouillé dans un coin de son cœur, qui m'était inaccessible. Peut-être avait-il connu une trop douloureuse enfance. Ou alors, au contraire, elle avait été bien douce jusqu'à ce que ses parents y

mettent brusquement un terme en l'abandonnant comme un malpropre. Sinon, c'était simplement le côté astucieux de Pax, cette capacité hors norme qu'il avait pour trouver toujours d'excellentes combines. Pour moi, et quoiqu'en pensât notre chef, mon ami était le véritable cerveau de la bande. Tom, les gros bras. Mon rôle, je ne le connaissais pas encore.

Lorsque la fillette eût fini de boire, elle s'endormit aussitôt, l'estomac temporairement plein. Je la plaçai sur mon dos en me servant du pagne, et aidai Pax à transporter un tas de bricoles vers l'endroit où nous attendait Tom. Une fois son approbation obtenue, nous nous mîmes en route. Mon copain et moi, chargés comme des mules. Notre supérieur garda les mains dans les poches, tranquillement, ce qui prouvait qu'il était vexé par notre rébellion de tout à l'heure, même si nous avions obtenu gain de cause. Toutefois, afin de montrer qui était le maître, il tira le pistolet de sa poche et se mit à le manipuler, tandis que nous avancions vers le couvent. En dépit de son calme apparent, je ne doutais pas qu'il fût capable de s'en servir contre nous, si jamais il jugeait que nous allions trop loin dans la désobéissance. Ce qu'il ne savait pas, c'était que pour sauver cette gamine qui dormait contre mon dos, j'étais prête à tout.

CHAPITRE 3

Santa Clarita était un très ancien bâtiment en pierre. Selon Pax, qui s'était déjà improvisé guide des lieux, il datait du dix-huitième siècle. La conversion massive des Philippins remontait aux seizième et dix-septième et, depuis, notre ferveur n'avait eu cesse de croître.

Arrivés devant la porte, nous frappâmes lourdement sur l'immense porte en vieux bois. Il nous fallut attendre longtemps – Dieu avait peut-être l'éternité devant lui, mais pas nous – pour qu'une femme, maigre comme un clou, vienne nous ouvrir. De type occidentale, mais dotée d'une peau trop mate pour être Américaine, elle nous examina tous les trois.

– *Kumusta*, nous salua-t-elle.

Son accent hispanique me renseigna sur sa possible nationalité. Nombreux étaient les religieux espagnols qui se rendaient en mission aux Philippines, principalement pour des raisons historiques. Durant de longs siècles, l'archipel était resté une colonie de la couronne ibérique, avant de devenir un protectorat américain. La liberté de mon pays était récente, et les liens entre Manille et Madrid demeuraient très forts, très intenses. Nos deux cultures étaient liées, inébranlablement.

– Navrée, nous n'accueillons pas de nécessiteux, aujourd'hui. C'est le chaos à l'intérieur...

Elle s'appêtait à nous fermer la porte au nez. Instinctivement, je la bloquai en me servant de mon pied droit, et de mes mains. Pax vola immédiatement à mon secours en se joignant à moi.

– Ce n'est pas possible, protestai-je, c'est une urgence.

Là-dessus, je plaçai mes bras derrière mon dos, fouillant dans mon pagne pour en extraire la fillette. Je la montrai à la femme.

– C’est pour elle, que nous sommes venus jusqu’ici. Nous n’avons pas hésité à marcher durant des heures.

– C’est votre fille ?

Je fis non de la tête.

– Je l’ai trouvée dans une maison que... dans une maison dont la porte était ouverte, occultai-je.

Pas la peine de lui raconter que j’étais une voleuse professionnelle qui faisait les poches aux macchabées. Ça aurait assurément fait tache sur mon plan.

– Sa mère était morte à côté d’elle. Alors je l’ai prise et je l’ai amenée ici. Je... nous nous sommes dit que vous en prendriez soin.

Après tout, c’était leur boulot de s’occuper des bébés abandonnés. Celle-ci n’en était pas une à proprement parler, puisque sa maman était simplement décédée en la protégeant, mais ça revenait au même. Cet enfant avait besoin de la protection d’une institution.

Le regard de la nonne papillonna entre la fillette et moi.

– Habituellement, nous prenons ces cas en charge. Ici, c’est la maison du Seigneur, et elle est ouverte à tous. Nous nous devons de porter secours à quiconque frappera à notre porte.

Voilà qui tombait bien.

– Seulement...

Je n’aimais pas du tout ce « seulement ».

– Le typhon a provoqué de graves dégâts. Notre toit a été soufflé, certains murs se sont effondrés... Je suis vraiment désolée, mais cela tombe vraiment mal.

Elle avait l’air sincère. Et paniquée. Comme moi, à cet instant précis. Qu’allais-je faire du bébé ? Cependant, je n’eus pas le temps de me poser beaucoup de questions, car ce fut le moment que Tom choisit pour intervenir.

– Dans cette situation, pourquoi ne pas nous laisser vous aider ? Il va bientôt faire noir, et il n’est pas prudent de se promener sur les routes à pied. Pourquoi ne pas nous accueillir ? Nous dormirions à même le sol, nous n’avons pas besoin d’un lit. Demain, nous nous prêterons main-forte pour les travaux. Nous resterons aussi longtemps qu’il le faudra. Pendant ce

temps, vous pourrez réfléchir à une solution pour l'enfant. Qu'en pensez-vous ?

Je cachai ma surprise sous un sourire de circonstances. Il n'était pas de ceux qui proposaient leur aide par simple altruisme. D'ailleurs, il ne devait même pas connaître ce mot. Ce qu'il avait derrière la tête devait être au moins aussi gros que le mont Pinatubo. Cependant, comme ça allait dans mon sens, je me contentai d'acquiescer tout en lançant un regard d'avertissement au chef de ma bande. La Sœur parut hésiter quelques instants. Enfin, elle hocha le menton.

– Entrez, je vais vous conduire chez la Mère Supérieure. Elle saura mieux que moi ce qu'il convient de faire.

Je me sentis comme un démon soudain autorisé à franchir le seuil saint de cette institution. J'avais l'impression de ne pas être digne d'en fouler le sol. Mais peu importe, seul mon but comptait. Je serrai le bébé contre moi, et longuai les couloirs en pierre. La plupart d'entre eux étaient dépourvus de plafond. L'Espagnole avait dit vrai : partout régnait la désolation. Les lieux ne semblaient déjà pas bien riches à la base, et ils risquaient de l'être encore moins lors de la prochaine pluie, qui faute de toit, ne manquerait pas de s'abattre sur le peu d'objets restants, ainsi que sur les habitants.

Je m'étais représenté la Mère Supérieure comme une sorte de *Godzilla*. Une créature imposante, dominante, effrayante. Elle n'était rien de tout ça. Assise sur une chaise en paille, la vieille Philippine qui nous faisait face ressemblait à un raisin sec tout fripé, marqué de rides aussi profondes que la fosse des Mariannes. Avec son regard d'ébène et son sourire avenant, elle tenait plus de l'inoffensif chaton que du monstre impitoyable. Elle flottait dans son habit de nonne, et elle semblait si âgée, que je me demandais si sa gorge ne risquait pas de se désintégrer en poussière à l'instant où elle nous parlerait.

Avec respect, mais sans fioritures, l'Espagnole la mit au courant de notre situation. Tom me lança une œillade qui disait : « si elle n'est pas d'accord, ça ne fait rien. Elle est si petite que je pourrais la battre d'un seul geste de l'auriculaire. » Toujours prompt à user de la violence. Je lui fis un signe discret pour l'en dissuader. Cette vieille dame aux allures de Bouddha thaïlandais m'inspirait confiance.

– Nous les accueillerons, décréta-t-elle simplement.

– En êtes-vous certaine ? Nous sommes quand même dans un sacré pétrin, intervint une troisième religieuse, venue se joindre à nous.

– La vertu se forge dans l’adversité, rétorqua la Mère Supérieure. Elle y grandit, elle s’y façonne, et s’y épanouit.

Pas vraiment rompus aux paroles philosophes, nous restâmes interdits.

Plus maladroite que sage, elle fit tomber l’éventail qu’elle tenait entre ses mains. Pour le débusquer, elle écarta la couverture qui recouvrait ses jambes malgré la chaleur étouffante, et nous découvrîmes que de gambettes, elle n’en avait point. Pax écarquilla les yeux, et je lui flanquai un coup de coude pour qu’il cesse de la dévisager de la sorte. La vieille dame s’en rendit compte sans toutefois prendre la mouche. Au lieu de le gronder, elle lui adressa un clin d’œil malicieux en remettant le plaid en place.

– Allez, Sœur Carmen, fouillez les placards qui tiennent encore debout, et donnez-leur de quoi improviser des lits, ordonna-t-elle. Nous déciderons demain du sort de l’enfant, mais je suis confiante, nous trouverons une solution pour chacun ! Allez en paix, et ramenez-moi un bol de riz. Ah, et ma télécommande. C’est bientôt l’heure de *Derrick* !

Derrick ? C’était quoi, ce truc ? La dernière série à la mode ? Ça ne me disait rien qui vaille. Pourtant, du temps où je travaillais chez la famille aisée, j’étais au courant de toutes les sorties télé et ciné. Mais ça remontait à deux ans. *Derrick* était peut-être un tantinet plus vieux que ça.

Ladite Sœur Carmen fronça le nez.

– Hum... Mère, nous n’avons plus d’électricité, et la télé... disons qu’elle gît sous le toit. Ou plutôt sous ses décombres.

– Ah. Mince alors. Il faut savoir chevaucher le diable quand c’est lui qui conduit.

Mes amis et moi échangeâmes un regard circonspect. Elle avait l’air d’avoir soudainement perdu la tête. Mais après tout, la sagesse pouvait-elle exister sans folie ?

On nous conduisit vers une pièce nue, sans toit. Chacun reçut une couverture. Nous dormirions à même le sol, mais nous avions connu des nuits nettement plus mauvaises.

– Vous, mademoiselle, vous séjournerez dans la buanderie, m’informa Sœur Carmen. Navrée, nous n’avons pas d’endroit plus confortable, et les règles du couvent font que...

J’oubliais que nous nous trouvions dans une institution sainte et que, par conséquent, une fille qui dormait avec deux garçons, ce n’était pas ce qu’il y avait de plus adéquat pour se fondre dans le décor. Encore moins dans un pays aussi catholique que le mien. À ma décharge, cela faisait si longtemps

que je n'avais plus le loisir de me soucier des convenances, que j'en venais parfois à les oublier. Ça ne me ferait que plus de place pour somnoler avec le bébé.

Lorsque nous fûmes enfin installés, c'était déjà l'heure du repas. La nuit était tombée, et les nonnes avaient allumé quelques cierges afin de s'éclairer. La lueur des bougies jetait des ombres çà et là, donnant aux lieux parsemés de statuettes de saints, une ambiance fantasmagorique pour le moins flippante. L'archipel recelait des légendes en tout genre, les habitants étant friands autant de religion, que de surnaturel. Par conséquent, ce fut en retenant un frisson que je me joignis aux autres. Peureuse ou pas, il était hors de question que je montre une quelconque faiblesse. Cette manière de penser était devenue pour moi une sorte de leitmotiv. Ne jamais se trahir. Ne jamais devenir vulnérable. C'était une question de survie. Mais le bébé, que je portais contre moi, ne constituait-il pas une faiblesse ?

Tandis que Pax et Tom prenaient place autour de la table, j'aidai deux religieuses à servir les aliments. Des bols de riz agrémentés de quelques légumes, le tout encore fumant. Un repas frugal, en somme. Cependant, pour nous, qui n'avions guère l'habitude de consommer de la nourriture chaude, ces mets constituaient le plus délicieux et le plus irrésistible des banquets. Il suffisait de voir l'expression avec laquelle les garçons fixaient leurs plats, les yeux ronds comme des assiettes. J'en aurais ri, si je n'avais pas été si affamée, moi aussi. Je m'assis entre eux. Incapable de résister plus longtemps, Pax plongea sa fourchette dans le riz. Moins d'une seconde plus tard, il se prenait une tape sonore sur la main, de la part d'une religieuse aux allures de pirate avec son cache sur l'œil droit. Penaud, mon ami cacha sa menotte sous la table pendant que les sœurs récitaient le bénédicité.

– Ça dure combien de temps, cette prière ? chuchota-t-il.

– Jusqu'à ce que notre plat refroidisse, pourquoi ? répondis-je en tâchant de masquer tant bien que mal mon hilarité.

Pax se mordit les lèvres, probablement pour ne pas croquer son bol – ou plutôt une religieuse – en patientant difficilement, tandis que Tom faisait preuve d'un calme étonnant quand on le connaissait. J'avais beau essayer de comprendre ce qu'il manigançait, rien ne filtrait. Enfin, la plus jeune des sœurs nous adressa un geste de la tête en murmurant : ça y est, vous pouvez y aller.

Alors, nous nous jetâmes sur nos assiettes, vidant leur contenu sans ménagement. Comprenez-nous. Si les Philippines sont un pays très catholique, peuplé des habitants chrétiens les plus pratiquants de la planète, nous trois étions d'une autre trempe. Je demeurais, pour ma part, croyante. Mais ma vie d'errance avait littéralement basculé mon sens des priorités, si bien que pour moi, les prières pouvaient attendre que mon estomac se remplisse. Les gens qui vivaient continuellement le ventre plein m'auraient taxée de malpolie, ou d'ingrate, sinon d'hérétique. Je n'en avais rien à faire. Seul le respect que j'avais pour ces femmes qui me nourrissaient, et qui représentaient le salut de l'enfant que je portais, m'avait poussée à attendre qu'elles finissent leur bénédicité.

Nous avalâmes notre pitance dans un silence sépulcral, comme si le fait de parler durant le repas avait constitué un luxe auquel nous n'étions pas habitués, ou pire, une distraction que nous ne pouvions pas nous permettre. Combien de fois avions-nous dû nous battre pour notre nourriture ? Y compris en utilisant la force. Comme des chiens affamés défendant leur os, nous dévorâmes ce qui nous était offert, et ne nous autorisâmes à lever la tête que lorsque le dernier grain de riz fut avalé.

Ça y est, Lani, tu as vidé ton assiette. Maintenant, tu peux cesser de te comporter en ogresse et retrouver une vie normale.

Autour de la table, les expressions allaient de l'écœurement à la compassion, en passant par l'amusement. La Mère Supérieure, nommée Leia, nous couvait d'un regard avenant.

– Hum... Pax, vous avez du riz sur la joue, l'en informa Carmen.

Comme un crapaud, mon ami sortit sa langue et happa les grains restants. Hors de question pour nous de perdre une miette de nourriture. Nous finîmes notre repas dans une ambiance détendue, parsemée d'éclats de rire.

Ce fut à cet instant précis que le bébé, que je tenais encore contre moi, se mit à pleurer. Elle était propre, nous l'avions changée en arrivant ici. Mais il était vrai que cela faisait quelques heures qu'elle n'avait rien avalé. Dans mes souvenirs, les bambins mangeaient tout le temps, y compris de nuit. Je me levai pour essayer de la calmer, la berçant du mieux que je le pouvais. Rien n'y fit. J'éprouvais une profonde gêne à l'idée de ne pas savoir comment m'occuper du bébé, mais d'une, je n'avais pas demandé à l'avoir dans les pattes et de deux, on ne me l'avait pas livrée avec le manuel d'instructions. Il fallait que je me débrouille seule pour comprendre ce que voulait ce petit être de chair et de sang. Leia fit un geste de la tête, et une

nonne se leva. Cette dernière revint quelques minutes plus tard, un biberon à la main. Je lui tendis la fillette. Elle secoua la caboche et voulut me refiler le biberon. Ma gêne s'intensifia. J'avais déjà nourri des bébés. Enfin, n'exagérons rien, j'en avais alimenté un seul, à l'époque où je travaillais pour la famille aisée. Et tout s'était bien passé. Je ne l'avais pas étranglé et j'avais même trouvé ça agréable. Mais là... c'était différent. Pour une raison inconnue, j'éprouvais un refus viscéral à l'idée de nourrir ce bébé. Comme si je ne me sentais pas prête à accepter cet échange avec lui.

– Essayez, Lani. Vous avez l'occasion de lui donner ce dernier repas aujourd'hui. Demain, il sera peut-être trop tard, puisque nous la prendrons sous notre aile.

Ce fut plus sa bienveillance que ses paroles qui me convainquirent. Je me rassis sur ma chaise, tandis que Carmen m'aidait à caler l'enfant dans mes bras. Une nonne me tendit le biberon et, très lentement, avec précaution, je l'approchai de la bouche de la fillette. Elle ouvrit la bouche en grand et le prit avidement, tétant avec une force à laquelle je ne m'attendais pas. Ses yeux d'onyx brillèrent, reprenant vie. Alors, sans que j'en comprenne la raison, un sourire béat se dessina sur mon visage, et le monde disparut tout autour de moi. Seul existait le bébé qui buvait dans mes bras, tout chaud contre mon corps. Une connexion inexplicable naquit entre cette petite chose et moi. J'en ignorais l'origine, mais sa puissance me prit au dépourvu.

– Quel est son nom ?

Ma bulle de quiétude percée, je levai un regard étonné sur la nonne qui me questionnait.

– Elle... n'en a pas encore, m'excusai-je. Je n'avais pas l'intention de la garder, alors j'ai préféré m'en abstenir. Sa maman lui en avait peut-être donné un, mais elle était déjà morte quand j'ai trouvé la fillette.

Habituée à faire face à la rudesse de la mort depuis longtemps, j'en parlais sans gêne et sans tabou.

Les yeux en amande de la sœur se plissèrent avec malice.

– Dans ce cas, comment allez-vous l'appeler ?

– Moi ? Mais, je ne suis pas sa mère !

Elle balaya ma protestation du revers de la main, et me fit signe d'observer le bébé. Bien calée contre moi, elle s'était endormie paisiblement, son biberon vide, une goutte de lait perlait au coin de ses lèvres roses.

– Dieu me corrige si je me trompe, mais en cet instant précis, vous êtes pour elle ce qui ressemble le plus à une maman. Lui donner un nom vous revient de droit, après tout ce que vous avez fait pour elle.

J’opinaï, pensive. Je croyais qu’il me serait difficile de lui dégoter un prénom. On ne trouvait pas ces choses-là juste en claquant des doigts. Pourtant, le qualificatif parfait me tomba dessus comme par magie, et lorsqu’il se présenta à moi, il me sembla si évident que je fus surprise de ne pas l’avoir donné plus tôt.

– C’est Nenita.

Nenita est un mot tagalog, la langue principale des Philippines, issu de l’espagnol, dont il prend son origine. Il signifie « fillette », avec une nuance affectueuse. À mon sens, il exprimait l’anonymat de cet enfant, privé de famille, privé d’identité officielle. Il définissait ce qu’elle était à mes yeux. Une fillette tout ce qu’il y a de plus innocent, de plus beau. Une fillette qu’il fallait sauver. Que j’avais sauvée. Désormais, ma tâche auprès d’elle était pratiquement terminée.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Kristen Rivers est une romancière francophone qui réside en Alsace, entourée de son mari, de ses enfants, et de son chat. Amoureuse de voyages depuis qu'elle tient sur ses deux jambes, elle essaie de retranscrire sa passion dans ses deux premières sagas.

Dans sa romance « Un Noël sans fin », Kristen rend hommage à l'indétrônable film « Un jour sans fin ». Dans le décor de Strasbourg, capitale incontestable de Noël », elle vous offrira toute la saveur des fêtes de fin d'année en Alsace, région où elle a décidé de poser l'ancre pour un petit moment. Un roman feel-good, un brin à l'américaine, qui saura vous redonner le sourire par ses émotions fortes et son humour léger. Dans « une actrice pour Noël », Joy, véritable catastrophe ambulante, et aspirante à devenir actrice, se voit proposer une mission pour le moins particulière. Si elle parvient à redonner goût à Noël à son patron, elle obtiendra le rôle de ses rêves. Cette maladroite compulsive parviendra-t-elle à atteindre le cœur de Samuel ?

« Homeless », sa trilogie teintée d'érotisme, est déjà disponible sur Amazon. Dans cette histoire où amour et action se mêlent, les héros traversent l'Europe, de Moscou jusqu'à Lisbonne.

« Bad Boy Wanted ! » publié aux éditions Addictives est une comédie romantique et sexy qui réunit la France et l'Amérique Latine.

Dans « l'Aswang », Kristen vous livre son pays de cœur : les Philippines. Vous y découvrirez un archipel où la vie de tous les jours côtoie la magie. Toute la trilogie vous attend pour un voyage féérique aux confins de l'Asie.

« Par-delà la mer » est un roman initiatique qui vous emmènera des bidonvilles des Philippines jusqu'à Paris, en passant par l'Indonésie, dans un combat pour la vie et pour l'amour sous toutes ses formes.

« Le petit maillot de bain rouge » est une comédie romantique sexy portant sur le choc des cultures entre l'Alsace et le Sud de la France, une histoire parfaite pour se détendre en rêvant de soleil.

« Complètement Mordue » est un retour aux sources pour l'auteur, puisqu'elle met en scène son pays natal, l'Espagne. Une romance aussi déjantée qu'engagée pour l'écologie, qui vous fera vibrer sous le soleil

ibérique. « Totalelement Mordue » est son spin-off, basé sur les personnages de Sandra et Nolan, une histoire teintée d'érotisme.

OceanofPDF.com